

An aerial photograph of a Martian landscape. In the foreground, a large, rugged mountain range with several peaks and ridges dominates the view. The terrain is reddish-brown and shows signs of erosion. A wide, shallow valley or riverbed runs through the center of the image, with smaller, more rounded hills and craters scattered throughout. The background shows a vast, relatively flat plain with some smaller craters and a dark, possibly shadowed or different mineralogical region in the distance.

Théophile Moreux

**MARS
VA NOUS PARLER**

2025 (1925)

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

Table des matières

Prologue	3
I Une bonne piste.....	4
II Une interview	18
III Projets	30
IV Dans la place.....	44
V Toujours l'énigme	57
VI Rutherford Observatory.....	68
VII À bord du « Mars »	83
VIII Algol Island.....	100
IX Electric House	112
X Le Hell Well	126
XI Au seuil du Mystère	139
XII Le secret de Hensch.....	151
XIII Incidents inattendus	164
XIV Le cachot du Hell Well	176
XV Complications	184
XVI Le testament	198
XVII Avertissements	214
XVIII La fuite	228
XIX ÉPILOGUE Le « Terror ».....	244
Ce livre numérique	251

Prologue

À Monsieur l'abbé Th. Moreux, directeur de l'Observatoire de Bourges.

Monsieur,

J'ai eu souvent l'occasion de lire vos articles dans le New-York Herald ; je sais que depuis longtemps vous étudiez la planète Mars, et j'ai pensé que la lecture de ces notes prises au jour le jour pourrait vous intéresser.

Si ce manuscrit mérite les honneurs d'une publication – et c'est ce dont vous serez juge – vous aurez la bonté de le traduire et de le lancer dans le grand public.

Les astronomes y trouveront matière à réflexions utiles et les profanes auront un roman de plus à parcourir pendant les jours de pluie.

Veillez agréer, Monsieur, mes sentiments de respectueuse sympathie.

Julius SNOW,
Reporter au The Light, de New-York.

30 Septembre 1909.

I

Une bonne piste

— Eh bien ! mon cher, si vous voulez m'aider, vous ne regretterez pas ni votre temps ni votre peine. Quels appointements désirez-vous ? Vous savez que je n'y regarde pas.

— Ah ! si j'étais sûr de ce que vous avancez !... Vous dites que vous avez obtenu des photographies ?

— Mais parfaitement, comment pouvez-vous douter de moi ? Non seulement j'ai des clichés à vous montrer, mais en ce moment, je fais des essais en couleur et dans deux mois, tous mes appareils seront au point... À condition toutefois que vous ayez la bonté de mettre votre science à ma disposition.

— Très bien ; alors c'est chose entendue.

Cette conversation se passait entre deux gentlemen assis à mes côtés au bar de Waldorf-Astoria, situé comme chacun doit le savoir, à la 34^e Avenue de New-York.

J'étais alors rédacteur au *The Light*, et dans les chaudes après-midi de juin, c'était là que je me réfugiais pour faire ma copie.

Tombé heureusement sur un bon journal, j'exerçais depuis deux ans la profession de reporter et de rédacteur tout à la fois. J'y gagnais ma vie certainement, mais je sentais que

j'étais à la merci du moindre incident et, en somme, ma situation ne tenait qu'à un fil.

Le directeur du *The Light* était le type accompli de l'homme d'affaires. Vous n'avez rien en Europe qui ressemble de près ou de loin à un directeur de journal américain. La presse du Nouveau-Monde vit sur la réclame et sur le sujet d'actualité, le fait extraordinaire, sensationnel. Ici, tout reporter doit être doublé d'un détective ; c'est la fièvre continuelle, la chasse ininterrompue aux nouvelles insolites, abracadabrantes, aux faits divers monstrueux.

Or, depuis deux mois, je sentais que je n'avais rien découvert de ce genre et mon directeur, sans me le dire ouvertement, trouvait que je me laissais vivre dans une douce quiétude peu digne d'un journaliste américain en général et très au-dessous d'un reporter du *The Light* en particulier.

Ma dernière affaire n'avait cependant pas été mauvaise ; j'avais filé jusqu'au Massachusetts une boîte renfermant un cadavre, et cela au prix des plus grands sacrifices, au péril même de ma vie.

J'avais été assez heureux pour tirer l'affaire au clair, et faire grand bruit dans toute la presse américaine. J'avais illustré mon nom ; tout le monde connaissait maintenant Julius Snow. C'est ainsi du moins que je m'appelais en anglais, car j'étais un sujet français, mais personne jusqu'à ce moment ne l'avait soupçonné et tous autour de moi ignoraient que mon vrai nom était Jules Ausset, né à Paris, dans le quartier de Saint-Denis, en l'an de grâce 1883.

Donc, Julius Snow avait ce jour-là, 22 mai 1909, laissé sa copie et en bon reporter, flairant une affaire, écoutait de

toutes ses oreilles les deux personnages assis à ses côtés et qui échangeaient toutes leurs réflexions en langue française.

À plusieurs reprises, j'avais crié très fort, appelant le garçon et l'invectivant en bon anglais, afin que mes deux voisins ne pussent soupçonner que j'étais à même de les comprendre.

Le dialogue commençait à m'intriguer et pour mieux donner le change, ayant allumé un gros havane, j'avais fait le simulacre de dormir la tête renversée sur le dossier rembourré de la banquette.

La comédie réussit tout à fait, car bientôt mes voisins ne se gênaient plus, élevèrent la voix et continuèrent leur conversation.

— Parfaitement, je sais que Lowell, à son observatoire de Flagstaff dans l'Arizona, prend des photographies de la planète Mars ; il a même réussi à obtenir des agrandissements où l'on voit quelque détails ; mais moi qui vous parle, je vous le dis très franchement, si j'étais Américain je ne voudrais pas les sortir, ces photographies ! Savez-vous ce qu'elles donnent lorsqu'elles ont été agrandies de plusieurs diamètres ?

— Ma foi ! je n'en ai aucune idée.

— Eh bien ! sur les meilleurs cliché, les images ont à peine un quart de pouce¹. Non... c'est une misère, vous ne pensez pas ?...

¹ Mesure anglaise équivalente à environ 25 millimètres.

— Cela me semble en effet un bien maigre résultat.

— Et cependant c'est avec de pareilles épreuves que ce pauvre Lowell prétend prouver que Mars est habitée ! Ah ! je lui ferai voir de quel bois je me chauffe. Vous entendez bien, Arensen. Avant deux mois, puisque vous consentez à m'aider, je serai à même de fournir des photographies de n'importe quelle région de la planète Mars.

« Il y a quelques semaines, j'ai fait un voyage en ballon, voyage n'est pas le mot précisément, j'ai fait une ascension et à deux milles mètres d'altitude j'ai pris des clichés de New-York : on aperçoit les steamers évoluant dans la rade, et je gage qu'au microscope, n'était le grain de la gélatine, on distinguerait la statue de la Liberté.

« Eh bien ! je vous ferai voir des photographies de Mars prises dans ces conditions et vous comparerez. »

— Comment ! s'écria Arensen – c'était évidemment le nom d'un des interlocuteurs – mais nous n'êtes jamais allé si près de la planète ?

— Non, mille fois non, ajouta son compagnon, avec un léger haussement d'épaules, je n'ai point quitté la Terre, mais j'ai des procédés qui me permettent des agrandissements à une forte échelle, et mes photographies sont semblables à celles que vous obtiendriez, vous, si vous étiez à 2.000 mètres de la planète Mars.

À la fin de ce dialogue étrange, j'avais entrouvert les paupières et, paraissant toujours dormir, je regardais les deux personnages dont l'un fouillait, très animé, le contenu d'une serviette dépliée sur la table, tandis que l'autre, Arensen, paraissait stupéfait des révélations qu'on lui faisait.

— Oui, mon cher Arensen, Mars est habité, je le prouverai, ce n'est plus qu'une affaire de temps, de jours ; avant trois mois, je veux vous montrer des paysages de Mars aussi nets que des Kingley. Je n'ai là que de mauvaises épreuves, mais cela peut déjà vous donner une indication. Où les ai-je mises ?

— De quand datent ces épreuves ? hasarda timidement Arensen.

— Elles ont été prises pendant la dernière opposition, car vous savez sans doute que Mars n'est pas toujours visible de la Terre.

— Oui, dit Arensen, et je sais qu'à certaines époques, il passe plus près de nous. Je sais parfaitement qu'au printemps et à l'été prochain il sera dans de bonnes conditions de visibilité, mais il faudra attendre jusqu'au 24 septembre pour que sa distance soit minimum.

— Distance minimum, distance maximum, je m'en moque, il me suffit qu'il soit au-dessus de l'horizon simplement ; quelques millions de milles² de plus ou de moins, cela n'est rien ! Avec mes procédés je n'en tiens jamais compte. Jamais, vous entendez bien ; ce n'est qu'une affaire de volts. Mais en ce moment je suis arrêté par un problème de chimie. Que voulez-vous ! on ne peut pas tout savoir. À l'heure actuelle, j'ai besoin d'un chimiste, et j'ai pensé que ce serait vous. Voilà.

« Croyez-vous que si je pouvais me passer de la science des autres je serais allé vous chercher ?

² Mille, mesure anglaise valant 1609 mètres.

« Oh ! ce n'est pas une question de dollars. Après ma mort, je n'emporterai pas avec moi le milliard que j'ai ramassé ; mais avant de mourir je veux faire une chose extraordinaire ; je sacrifierai ma fortune s'il le faut, mais je prouverai que Mars est habité, et je correspondrai avec les Martiens, et je montrerai aux habitants de la Terre que jusqu'à présent ils ont vécu comme des plantes, ne se doutant même pas où ils sont, se croyant les seuls à vivre dans cet univers immense, infini ; je leur prouverai que leur sottise est immense de croire que le monde est fait pour eux, qu'ils ont été placés sur la terre pour se partager les continents, se disputer pied à pied des frontières ridicules, s'entretenant pour le plaisir de planter un drapeau là où s'en trouvait un autre. Je montrerai que les rois, les empereurs, les présidents de Républiques, les conquérants, les chefs d'État quels qu'ils soient, les membres des parlements sont tous des imbéciles ; qu'ils ne savent pas lire ; que l'humanité terrestre est dans l'enfance ; que nous avons un idéal plus élevé, que nous devons tous essayer de l'atteindre ; que la science est plus grande que tout et quelle doit être la reine de l'univers ! »

Ce disant, le personnage qui débitait cette phraséologie abondante brandissait un rouleau soigneusement ficelé qu'il avait enfin découvert au milieu des paperasses encombrant sa serviette.

— Aresen, continua-t-il, voilà la preuve de ce que j'avance.

Alors, avec les précautions d'un horloger démontant un chronomètre, le milliardaire avait déplié le rouleau et tirait des épreuves photographiques sur pellicules. Il les tenait

entre ses doigts, n'en touchant que les bords et les montrait à Arensen qui les examinait par transparence.

Maintenant ils parlaient très bas, comme s'ils eussent craint d'être entendus et compris. Bientôt la conversation m'échappa presque complètement, et je ne percevais plus que les exclamations sourdes d'Arensen.

Le chimiste avait tiré de sa poche une loupe sertie dans un anneau d'or, et les mains tremblantes d'émotion il explorait les moindres détails des pellicules.

— Prodigieux ! prodigieux ! répétait-il à chaque instant. Jamais je n'aurais cru !

Son compagnon souriait d'un air de triomphe et ne put retenir ses paroles. La conversation reprit alors à mi-voix.

— Êtes-vous convaincu, Arensen ? Et celle-là ?

— Oh ! c'est simplement merveilleux.

— Voilà une région dont la photographie a été agrandie huit cents fois.

Dans la glace qui se trouvait à ma droite, je pus à un moment distinguer quelques détails de la pellicule, mais c'était un négatif et l'impression ne dura qu'une trentaine de secondes.

Arensen se retourna, et je ne vis plus la pellicule que par le travers.

— Ah ! voilà les fameux canaux, et ce point, quel est-il ?

À ce moment, je semblai me réveiller d'un long sommeil. Je bâillai très fort et appelai le garçon pour une nouvelle consommation.

— Ce point, répondit le gentleman, c'est sans doute une ville. En l'agrandissant vingt fois encore j'ai obtenu une image des plus curieuses. Vous la verrez chez moi. C'est un polygone à peu près régulier, quelque chose comme le plan de Chicago vu du haut d'un ballon, les ombres y sont symétriques, une partie semble cachée sous un voile à peine perceptible et il y a une foule de détails dans les régions claires.

« Malheureusement, je n'avais pas à ce moment-là ce qu'il fallait pour pousser plus avant l'agrandissement.

« Oui, Arensen, il faut que vous veniez là-bas, je vous montrerai des photographies directes, aussi nettes que des plans topographiques, vous verrez des paysages martiens ; vous serez stupéfait, Arensen, vous verrez la ville, ses rues, ses terrasses qui s'échelonnent vers la mer ensoleillée de l'Hellas vous verrez de vos yeux.

À ce moment précis s'arrêta ma sténographie. Un détective que je connaissais de vue était venu s'installer brusquement à la table de mes voisins.

— Oh ! pardon, messieurs, dit-il, je ne vous voyais pas !

Je connaissais son procédé pour le lui avoir vu employer avec succès en plusieurs circonstances. C'était, entre cent moyens dont il usait pour lier conversation avec des inconnus, celui auquel il avait le plus volontiers recours. Évidemment les manières d'Arensen et de son compagnon l'intriguaient et lui aussi flairait une affaire.

Mais le gentleman n'eut garde de s'y laisser prendre. Il avait fait disparaître rapidement dans sa serviette les pellicules étalées sur la table et s'était levé sans dire un mot.

Arensen l'imita sur un signe. Un dollar fut laissé pour compte et les deux personnages sortirent majestueusement.

Je les filai ; ce fut facile, du reste, car ils marchaient lentement en discutant et faisaient des haltes fréquentes.

Ils arrivèrent devant un modeste hôtel d'University-Palace.

Derrière une voiture de maître qui stationnait presque en face de la porte, j'aperçus mon détective du Waldorf Astoria : il prenait des notes. Nos yeux se rencontrèrent. Il m'avait vu depuis longtemps sans doute, car il m'adressa un salut très amical de la tête, et s'avançant vers moi dès que la porte de l'hôtel se fut refermée sur les deux hommes :

— Vous me faites concurrence, dit-il en riant.

— Oh ! j'avoue que ces gens m'intriguent joliment.

— Pas autant que moi, répondit-il. Je les file depuis longtemps sans savoir ce qu'ils veulent.

— Vous les connaissez ? repris-je brusquement.

— Un détective américain, Monsieur, connaît tout le monde ; c'est l'enfance de l'art. Ainsi je sais que vous vous appelez Julius Snow ; que vous devez aller ce soir chez votre ami Storf, parce qu'aujourd'hui c'est samedi ; que vous avalerez une tasse de thé ; que vous sortirez vers dix heures ; que vous prendrez ensuite l'Elevated de la 3^e Avenue et que de là vous irez à Chinatown passer la soirée. N'est-il pas vrai ?

Je demeurai stupéfait... Non point que je ne connusse le flair d'un détective américain, mais en quoi cela pouvait-il intéresser mon interlocuteur de savoir ma vie par le menu ?

— Cela vous intéresse donc ? lui répondis-je.

— Plus que vous ne croyez, peut-être.

Et, comme je demeurais très surpris :

— Allons, rassurez-vous, continua-t-il, Storf est un de mes bons amis, c'est de lui que je tiens ces détails ; ils n'ont d'ailleurs aucune importance.

« Si vous avez besoin de renseignements sur vos deux compagnons de Waldorf-Astoria, je suis à votre disposition, mais croyez-moi, ce sont de braves et honnêtes gens et j'ai peur que vous ne perdiez votre temps à chercher quel lien les unit.

« Au revoir, je suis pressé ; bonjour à Storf... Au fait, il n'est pas chez lui maintenant ; lorsque je l'ai quitté il allait au *The Light* ; bonne chance, au revoir ! »

J'aurais voulu causer davantage ; ce détective dont j'ignorais le nom semblait n'apparaître là que pour corser l'aventure. Mes deux compagnons, comme il les appelait, devaient être deux Yankees intéressants, puisque la police s'occupait d'eux et, sans le vouloir, le détective me les faisait paraître sous un jour plus énigmatique encore.

Dès ce moment, mon parti était pris, j'irais jusqu'au bout, je saurais leur état civil, je parviendrais à les approcher, à me lier avec eux ; qui sait ? à surprendre leur secret et je serais le premier à lancer la nouvelle extraordinaire que Mars est habité... Et j'en ferais la preuve.

Il ne fallait pas agir à la légère ; je devais mûrir mon plan, l'arrêter et le suivre coûte que coûte. Storf me serait

utile, mais jamais je ne consentirais à donner la dixième partie de ce que j'avais entendu jusqu'au moment du dénouement et du coup de théâtre.

Ces réflexions me trottaient en tête lorsque j'arrivai à la porte du *The Light*. Storf était là, en effet. Je remis ma copie, peu brillante ce jour-là, puis tirant Storf par le bras, car j'avais hâte d'être seul avec lui :

— Vous avez fini ? lui dis-je.

— Oui, dans trois minutes je suis à vous.

Peu après nous étions dans la rue.

— Que faisons-nous ce soir ? dit Storf. Vous savez qu'à Chinatown on joue une pièce nouvelle, nous y allons ?

— Si vous voulez.

— Storf, lui dis-je, après un long silence, j'ai trouvé un reportage sensationnel.

Storf était trop bon confrère pour me demander de quoi il s'agissait. Entre reporters on se rend service, mais on n'empiète pas sur le terrain d'autrui, lorsqu'on est ami, s'entend.

— Tant mieux, Julius, puis-je vous être utile ?

— C'est selon ; peut-être... J'aurais besoin de savoir le nom du détective que je vois souvent avec vous et que je viens de quitter.

— Oh ! mon cher, ces renseignements sont très vagues. De qui voulez-vous parler ? J'en connais deux cents au moins. Comment celui qui vous intéresse est-il bâti ?

— C'est un grand gaillard, portant lorgnon en or ; que j'ai déjà rencontré cent fois au bar de Waldorf-Astoria, fort bien mis, gants suèdes, crayon en or attaché à la boutonnière. Cela vous dit quelque chose ?

— Ah ! mais c'est Greenner, un brave garçon fort intelligent, un fin limier qui débrouille les affaires les plus compliquées. Il file en ce moment deux gentlemen qui l'intriguent beaucoup : l'un est un milliardaire, paraît-il, l'autre un vieux savant, et ces deux personnages lui semblaient poursuivre un trust anormal, qui va ruiner à leur profit plus d'un commerçant aisé ; mais cela ne nous regarde pas, ce sont leurs affaires.

— Eh bien ! ce Greenner m'intéresse, moi ; pourriez-vous me le présenter ?

— Parfaitement, parfaitement ; la chose est la plus simple du monde.

Un peu plus tard, nous arrivions à Chinatown.

Chinatown, c'est le quartier chinois de New-York, une sorte de grand bazar où se vendent des bibelots de l'Empire Céleste, porcelaines de pacotille, lanternes multicolores, laques décorées de dragons, etc., tous articles venant d'Allemagne directement.

Storf aimait le mouvement de Chinatown. Il prétendait étudier là les races mongoles et préparait je ne sais quel travail sur le théâtre chinois.

J'étais peu disposé à entendre les cris sauvages des acteurs déclamant au son d'une musique bizarre et infernale.

— Si vous voulez, lui dis-je, j'ai quelques notes à rédiger ; allez voir jouer votre pièce, vous me reprendrez dans la

salle à côté. Au fait, nous ferions mieux de dîner, venez avec moi, vous me laisserez entre deux tasses de thé.

Quatre marches nous conduisirent au restaurant. C'était une toute petite salle ornée de dorures et de glaces tachées ; des tables décorées en laque rouge, minuscules et montées haut sur un pied unique nous présentaient des plats, paraissant d'un goût douteux. Nous nous assîmes devant deux tables vides.

Un garçon se présenta, mais je ne compris rien à son langage. Storf était heureusement plus fort que moi et bientôt je me trouvai devant une sorte de bouillabaisse sans nom.

Dans le plat qu'on m'avait servi, je parvins à découvrir des pommes, du riz, des poires confites, des choux, du céleri, etc. Storf, en bon Allemand qu'il est, fit honneur au repas, cela lui rappelait la cuisine d'outre-Rhin, et il se régalaît comme un Anglais devant un plum-pudding. Il eut bientôt englouti cet horrible mélange et après un shake-hand vigoureux, il s'engouffra dans la salle de spectacle.

La faim m'a passé devant cette cuisine détestable et je me suis contenté des tasses de thé et du biscuit placés devant moi.

Je réfléchis alors à la situation. Le détective me servira très peu, cependant il m'apprendra des choses utiles, et ses renseignements me seront précieux pour mener à bien mon entreprise.

Peu à peu mon plan se dessine. Dès demain je donnerai ma démission au directeur du *The Light*. C'est absolument nécessaire : il faut que je sois libre de mes actions, tout à fait libre. Je sens que je suis engagé dans une voie extraordi-

naire, j'irai jusqu'au bout et j'aurai le reportage le plus sensationnel de ce siècle peut-être.

J'ai quelque argent devant moi, je pourrai attendre ; mais mon bagage scientifique est très mince, je me documenterai, j'apprendrai l'astronomie, j'arriverai à comprendre, à percer le mystère à jour.

J'ai essayé de me remémorer la scène du bar de Waldorf-Astoria, j'ai retrouvé, toutes les phrases de la conversation. Décidément cela vaut la peine qu'on se dérange...

Je fermais mon carnet de notes lorsque Storf apparut.

— C'est fini, dit-il, vous venez ?

Ce soir-là, je dormis très mal, je rêvai d'un Mars se levant tout rouge à l'horizon : la planète était large comme douze pleines lunes ; des volcans formidables lançaient de toutes parts des bolides enflammés, pendant qu'un lutin assis sur l'un des pôles me contemplait de ses grands yeux noirs et me faisait les cornes.

II

Une interview

Dès le lendemain matin, je donnais congé pour le mois suivant ; j'étais décidé à partir. Où et comment ? Je ne le savais pas encore ; mais de toute façon j'irais habiter près du milliardaire que je pourrais surveiller de plus près.

À 4 heures et demie de l'après-midi, je faisais irruption au *The Light*, et je demandais à parler à mon directeur. Je fus introduit aussitôt :

— Good day, Snow, qu'y a-t-il ?

— Monsieur le Directeur, je viens vous annoncer que je quitte le journal.

— Je pense, Snow, que vous avez de sérieuses raisons... d'ailleurs, je m'y attendais, votre copie n'est plus intéressante depuis fort longtemps.

— Pardon, répondis-je, depuis deux mois seulement, car vous n'ignorez pas que c'est moi qui ai découvert le cadavre de James Radmore.

— Oui, oui, je sais, mais vous avez donné un coup de collier formidable et vos forces, jeune homme, me semblent épuisées... Depuis ce temps, vous avez été au-dessous de tout. Eh bien ! Monsieur, vous pouvez passer à la caisse...

Puis, se calmant :

— Voyons, Julius, est-ce un coup de tête ? Voulez-vous rester ? Je suis très disposé à vous garder à condition...

— Il n'y en a aucune, Monsieur le Directeur, j'ai résolu de quitter le *The Light* et je le quitterai...

— Alors vous allez chez le voisin ?

— Pas du tout, Monsieur, j'ai en ce moment une très grave affaire de reportage, quelque chose de sensationnel, la chose la plus sensationnelle qu'un reporter ait jamais entreprise. Il me faudra des mois peut-être pour la mener à bien et il m'est impossible de collaborer régulièrement au *The Light* à partir d'aujourd'hui.

Mon directeur commençait à ouvrir les yeux, car je parlais d'un ton convaincu qui n'admettait pas le moindre démenti.

— Allons, reprit-il, asseyez-vous, Julius, expliquez-moi votre cas et nous verrons.

Je m'étais accoudé au dossier d'un fauteuil, et, penché vers le bureau du directeur, je fis de la tête un signe négatif.

— Vous ne voulez pas me mettre au courant... Cependant, il faut que je puisse juger.

— Mais, Monsieur le directeur, je ne vous demande rien, je ne puis rien dire. C'est un secret que je ne confierais pas à mon meilleur ami. Il faut que je sois absolument seul pour opérer, et si je ne fais vite, j'ai toutes raisons de croire que la police me devancera.

— Voyons, Julius, reprit-il plus doucereux, il ne peut y avoir de secret entre vous et moi, nous sommes intéressés au

même titre à une affaire sensationnelle. Exposez-la-moi, et je vous ouvrirai un crédit illimité.

— Et si je ne réussis pas ?

— Vous devez réussir ; avant d'entreprendre une chose importante on doit peser le pour et le contre, on doit avoir des raisons extrêmement sérieuses. Si vous ne réussissez pas, c'est que vous êtes un imb...

— Eh bien ! Monsieur, je prétends n'être pas ce que vous voulez dire ; il y a dans mon cas des aléas terribles, je n'ai pas le droit de les faire partager à une autre personne. J'assume toute la responsabilité, j'irai jusqu'au bout, je ferai tous les sacrifices, celui de ma vie s'il le faut – je ne pensais pas dire si vrai à ce moment – et je ne suis pas sûr de réussir, mais là pas du tout et le mieux pour moi est de quitter le *The Light* immédiatement.

— Bien, vous êtes libre. À une autre fois, Snow. Good bye !

Il me tendit la main et, comme je fermais la porte, en sortant : « Rappelez-vous, me cria le directeur, que le *Light* sera toujours prêt à insérer votre copie. »

J'étais à peine dans la rue que je rencontrai l'ami Storf.

— Vous êtes dans mes dettes, Storf... Est-ce aujourd'hui que vous me présentez à Greenner !

— Oh ! vous êtes bien pressé ! Mais enfin si vous y tenez, ce ne sera pas long. Greenner est au bar de Waldorf-Astoria. Vite, allons-y, car je n'ai guère de temps.

Greenner était en effet attablé devant un verre de cocktail et fumait un monstrueux cigare. La présentation ne fut pas longue. Storf me recommanda chaudement à son ami et se retira.

— Prenez-vous un verre de whisky avec moi, Monsieur Snow ?

— Si vous voulez, Monsieur Greenner, mais j'aimerais mieux autre chose.

— À votre aise. Je vois ce qui vous amène, vous voulez en savoir plus long sur vos deux gentlemen. Décidément, les détectives ne peuvent plus vivre en paix !

— Soit, Monsieur Greenner ; mais cela doit être passé chez vous à l'état d'habitude.

Greenner avait grande envie de parler ce jour-là ; cela se trouva bien. Je tirai mon carnet et pris des notes pendant que mon loquace interlocuteur débitait ses renseignements.

— Des deux hommes que vous avez rencontrés hier, le premier s'appelle Édouard Algol ; il est Français d'origine. Il sort d'une école d'ingénieurs qu'on désigne en France sous le nom de... Comment dites-vous cela, vous qui savez le français ?

— Polytechnique ?

— Polytechnique, oui... À sa sortie, il a dû professer les mathématiques en Espagne, dans un collège de Barcelone, je crois... Attendez – il feuilleta ses notes – de Barcelone, c'est cela, au collège des Jésuites de Santa Maria Magdalena de 1875 à 1878. À la fin de décembre de cette même année, un héritage colossal l'appelle à New-York, et en fait l'un des mil-

liardaires les plus authentiques du Nouveau Monde. En 1880, il devint acquéreur d'une mine en Californie...

— Mine de quoi, d'or ou d'argent ?

— Je ne saurais vous dire exactement. Je crois cependant, si je suis bien renseigné, qu'il fut à la tête d'une maison de platine. Plus tard, il s'occupa de recherches sur l'uranium, l'ytterbium et même sur le radium. Enfin toute la série des corps découverts récemment.

— Et l'autre, son compagnon, qui est-ce ?

— Vous ne connaissez pas Arensen, professeur de chimie à l'institut scientifique de Washington, une de nos plus grandes gloires américaines ? Qui ne connaît pas Arensen ? Consultez *Nos Contemporains*, cher Monsieur, page 389, dernière édition ; quatre grandes colonnes et dix lignes lui sont consacrées. Il a été mis en relation avec M. Algol très naturellement, car tout ce qui touche de près ou de loin à la chimie l'intéresse. C'est lui qui a fait les analyses de ses précieux minerais et je ne crois pas m'écarter beaucoup de la vérité en vous affirmant qu'ils viennent de découvrir une substance nouvelle autrement précieuse que le radium et consorts.

— Jusqu'à ce moment, Monsieur Greenner, il faut bien avouer que le radium ne sert pas à grand'chose. C'est une substance à l'usage des milliardaires tout au plus, car vous n'ignorez pas qu'il est hors de prix et, au point de vue industriel, je ne vois guère son utilité.

— Sans doute, sans doute, mais la substance que ces Messieurs ont isolée doit, paraît-il, révolutionner le monde.

— Vous m'intriguez, cher Monsieur.

— Et c'est pourtant la vérité, mais là-dessus vous me permettez de n'en pas dire davantage.

— Bien ; une question encore, si toutefois vous le permettez.

— Allez-y, je verrai si je puis répondre.

— M. Algol ne s'occupe-t-il que d'affaires industrielles ?

— Oui et non. Sa maison d'University Place ne le voit pas souvent ; il a une autre résidence. J'ai entendu dire qu'il s'occupait, à ses loisirs, d'une science purement spéculative.

— Oh ! je comprends cela, lorsqu'on a ramassé un milliard, on peut se payer le luxe d'étudier la géométrie ou la mécanique céleste.

Ce dernier mot avait fait loucher mon détective ; il me lança un regard oblique, puis, s'approchant de moi, il me dit en baissant la voix :

— Sauriez-vous quelque chose ?

— Moi, répondis-je, mais que voulez-vous dire ?

— Si, si, vous savez.

— Dites simplement que je suppose qu'il s'occupe d'astronomie ; ce nom d'Algol est évidemment un nom de guerre qui sent bien les étoiles.

— Ah ! vous le connaissez alors, comment avez-vous pu ?...

— Oh ! très simplement, un mot qui lui a échappé hier.

— Diable ! savez-vous que vous feriez un bon détective ? Eh bien ! oui ; M. Algol s'occupe d'astronomie, mais n'allez

pas vous lancer sur cette piste, je crois que vous perdriez votre temps. J'ai acquis la certitude que ses nouvelles découvertes n'ont rien à voir avec cette science qu'il cultive en amateur simplement.

Ce n'était pas mon avis ; ce que j'avais entendu la veille m'avertissait que Greenner se trompait, ou voulait me désorienter à dessein, mais je ne soufflai mot et le laissai continuer.

— M. Algol, ajouta Greenner, a construit, paraît-il, un modeste observatoire à côté de sa principale usine.

— Où cela.

— Ah ! voilà : mais, si je vous dis tout, que vous restera-t-il à découvrir ? Et puis, Monsieur Snow, cela n'a aucune importance pour vous... C'est un renseignement spéculatif, car, au cas où vous voudriez visiter l'usine de M. Algol, je crois devoir vous avertir que vous perdriez votre temps et votre peine.

— Comment ! C'est un détective américain qui parle ainsi, un détective de votre valeur !

— Oui, Monsieur Snow, aussi vrai que ce verre est devant moi, je vous mets au défi, non seulement de visiter l'usine, mais d'en inspecter les environs.

— Comment cela ?

— Puisque vous en doutez, je vais vous en dire plus long.

Et il feuilleta de nouveau ses notes.

— M. Édouard Algol, continua-t-il aussitôt, habite à l'année Algol Island, près de l'île de Turneffe sur la côte du Honduras anglais. Je pourrais vous en donner la position, mais j'ai peur que les chiffres soient inexacts.

— Dites tout de même.

Algol Island serait situé par 85 30' de longitude Ouest de Greenwich et 17° de latitude Nord, d'après mon enquête personnelle.

— Eh bien ! tout cela me paraît facile à vérifier.

— Pas aussi simple que vous le pensez.

— Vous m'intriguez, Monsieur Greenner, nous avons des atlas, des dictionnaires, des cartes marines.

— Très bien, très bien ; mais cette île est de formation récente. Vous n'ignorez pas que le volcanisme règne en maître sur les Antilles, les tremblements de terre et les éruptions y sont fréquentes : or l'île Algol a surgi un beau jour, c'est le cas de le dire, au moment où l'on ne s'y attendait pas. Cette terre vierge devait être au premier occupant et l'Angleterre a mis la main dessus évidemment.

— Je comprends, mais alors on peut y aller et relever la position exacte ; on peut visiter, j'imagine.

— Votre phrase, Monsieur Snow, serait plus exacte si vous la transposiez au temps passé comme on le fait dans un exercice de grammaire à l'usage des school-boys.

« Il y a quelques années, on pouvait visiter l'île, on aurait pu en relever la topographie, mais aujourd'hui c'est autre chose ; M. Algol a loué cette île à l'Angleterre pour quarante ans, 200.000 dollars, rien que cela !

« Que fait-il exactement dans son île ? Personne jusqu'à ce moment n'a pu le savoir ; j'ai entendu dire qu'il y possède un grand corps de bâtiment à son usage personnel, attendant à un modeste observatoire ; qu'il a une valetaille dévouée jusqu'à la mort, un yacht à lui, des vapeurs à lui ; bref, qu'il est un véritable roi dans l'île Algol.

« Et notez que le plus extraordinaire en la circonstance, c'est qu'il est roi sans sujets ; je gagerais qu'il n'y a guère plus de quinze personnes dans cette fameuse île. »

— Alors, l'usine, comment marche-t-elle ?

— C'est la question que je me suis souvent posée, reprit le détective. Il y a là une série de mystères impossibles à pénétrer.

« J'ai connu, il y a trois ans, un de ses valets ; il m'a donné, au début des travaux dans l'île, certains détails intéressants, mais si bizarres que je ne l'ai guère cru. Deux mois après un court séjour de son maître à New-York, je l'ai revu : nous avons même pris rendez-vous pour parler ; mais depuis ce jour je n'ai pu le retrouver. Je le connaissais sous le nom de William et, chose étrange, lorsque je me suis adressé au personnel d'ailleurs fort restreint qui entoure le milliardaire à New-York, je n'ai pu obtenir aucun éclaircissement. Personne ne le connaissait.

« Un homme, Monsieur Snow, ne disparaît pas de la circulation d'une façon aussi brusque sans qu'il y ait là-dessous quelque chose d'insolite, un crime peut-être ! »

En prononçant ces derniers mots, l'œil du détective s'était allumé ; le policier reparaisait. On eût dit un chien de chasse flairant le gibier.

— Mais, Monsieur Greenner, hasardai-je, ce William est peut-être retourné là-bas, tout simplement, et les valets qui restaient avaient sans doute reçu l'ordre de ne rien dire. Ces gens-là doivent être grassement payés et n'ont aucune envie de manger la consigne.

— Oui, oui, je comprends, mais pensez-vous que cette supposition je ne l'aie pas faite moi-même ?

« Croyez-moi, Monsieur Snow, des hommes aussi riches que M. Algol ne reculent devant aucun procédé... On aimerait que cet homme commît un jour quelque beau crime...

« J'en ai dit beaucoup trop, mais puisque cela peut vous rendre service...

« Alors de votre côté vous avez quelques renseignements utiles, je crois ; l'union fait la force, Monsieur Snow ; maintenant que j'ai vidé mon sac, à votre tour ! »

— Mais, Monsieur Greenner, il me reste à vous remercier de votre obligeance ; j'ignorais les détails que vous avez eu la bonté de me donner ; je suis un véritable enfant à côté de vous. Personne ne peut en remonter à un détective américain.

— Très bien, très bien, mais vous ne me ferez pas croire que vous ne savez pas quelque chose ; pourquoi, après tout, vous occupez-vous de ces messieurs ?

— Je les ai rencontrés hier, pour la première fois.

— Je le sais ; mais votre insistance à les connaître, à vous procurer des détails sur leur vie prouve que vous avez un intérêt majeur dans cette affaire...

Je voyais où le policier voulait en venir, mais j'étais résolu à ne pas livrer mon secret.

Et s'il avait su que je quittais *The Light* pour me lancer sur la piste qu'il suivait lui-même depuis trois ans !

— Franchement, Monsieur. Greenner, j'en sais beaucoup moins que vous ; la conversation d'hier m'avait fort intrigué ; car le sens m'en a complètement échappé ; il est vrai que ma science est fort élémentaire, et je n'ai rien compris aux mots techniques prononcés devant moi, en français. Maintenant je sais que j'avais affaire à deux savants, cela me tranquillise. Monsieur Greenner, encore une fois je vous remercie ; je meurs de faim, il est grand temps d'aller dîner. Au revoir, et à bientôt.

Je me levai et partis, laissant le brave policier un peu désappointé.

J'avais acquis, au cours de la conversation, la certitude que Greenner était sur une mauvaise piste. M. Algol me paraissait un parfait honnête homme, incapable de commettre le moindre crime. C'était un chercheur épris d'idéal, un technicien de premier ordre, un inventeur et rien autre.

L'avenir devait m'apprendre bien des choses que je ne soupçonnais pas.

Toute opinion vaut la peine d'être discutée ; Greenner avait son idée, moi aussi, et je pensais avoir raison. J'aurais mieux fait de croire que la vérité se trouvait des deux côtés à la fois et que son opinion n'excluait pas la mienne.

Lorsqu'on est jeune, on n'écoute guère les plus âgés ; on ne se fie qu'à sa propre expérience, et au moment où cette expérience est acquise on se trouve être déjà un vieillard,

prêt à mettre un pied dans la tombe : l'expérience ne saurait donc vous servir.

Quoi qu'il en soit, j'avais appris beaucoup de choses par cette conversation.

Sans être absolument irréalisables, mes plans devenaient d'une exécution difficile.

Je ne pouvais songer à me diriger vers la côte du Honduras anglais et, de là, gagner Algol Island ; on ne me laisserait pas aborder ; et puis quelle raison donner ?

L'usine dont m'avait parlé Greenner existait-elle ? Non probablement. Ce que j'avais entendu de la conversation des deux savants ne me laissait aucun doute. Toutes les inventions actuelles de M. Algol, la nouvelle substance découverte devaient se rattacher à la même idée : il avait imaginé le moyen d'obtenir des photographies de la planète Mars avec des agrandissements fantastiques. Était-ce à l'aide de plaques plus sensibles ou d'instruments nouveaux ?...

Peut-être allait-il, à bref délai, parvenir à communiquer avec les Martiens. Et je ne serais pas là pour assister à ces essais !... Coûte que coûte j'arriverais. Ces premiers obstacles ne seraient pas pour m'arrêter. Il fallait agir promptement, mais de quelle façon ?

Toutes ces réflexions agitaient mon esprit lorsqu'il me vint une idée à laquelle j'aurais dû penser depuis longtemps. Je venais de découvrir le moyen d'arriver au but, mais ce moyen était unique ; si cette planche de salut me faisait défaut, c'en était fait de mes projets !

III

Projets

Les jours suivants se passèrent à mettre un peu d'ordre dans mes affaires personnelles : Je devais, le cas échéant, être prêt à partir.

Tous les soirs, vers trois heures, j'allais m'installer au bar du Waldorf-Astoria, dans l'espoir d'y rencontrer MM. Algol et Arensen ; mais mon attente fut déçue. Les abords même de l'hôtel d'University-Place étaient déserts ; la maison semblait inhabitée ; j'avais beau surveiller sérieusement, personne ne sortait.

Chaque matin, vers dix heures, et l'après-midi à cinq heures, une voiture s'arrêtait pour livrer les marchandises et les denrées. Un garçon en habit venait ouvrir ; la porte se refermait quelques minutes après, et c'était tout.

Mes peines devaient toutefois recevoir leur récompense, car le lundi 31 mai, à huit heures du soir, je vis sortir de la maison un homme petit, trapu, à la figure jouffle. Il était mis avec correction, mais sa tournure ne me laissa aucun doute sur ses fonctions : c'était évidemment le cuisinier de M. Algol.

Je le suivis à distance, résolu de le filer jusqu'au bout, c'est-à-dire de l'accompagner dans ses courses et de le ramener à l'hôtel.

La chose fut bientôt facile sans attirer l'attention, car le brave homme gagna Broadway, très fréquenté à cette heure ; puis, après vingt minutes de marche, il atteignit la 7^e avenue et finalement s'engouffra dans un bar de dixième ordre.

J'attendis quelques instants et j'y entrai moi-même. Je n'eus aucune peine à le reconnaître. Il était assis à côté de deux amis, sans doute, et s'était déjà fait servir un grand verre de bière pour accompagner les camarades.

Je n'hésitai pas un instant et m'installai à la table voisine. J'étais assis en face du cuisinier ; je pouvais l'examiner à l'aise. J'eus vite fait de remarquer que le bonhomme avait le teint légèrement couperosé et le nez d'un rouge caractéristique.

Le bar où j'étais tombé paraissait ne réunir que des gens de cette espèce, une sorte de valetaille, plus ou moins bien élevée.

Le domestique américain n'est pas d'ailleurs bâti sur le type du domestique français ; il en possède presque tous les défauts, avec l'insolence en plus.

Les trois amis commencèrent bientôt à dire du mal de leurs maîtres. C'est ce que j'attendais. Sous prétexte de demander une allumette, je liai conversation avec le trio et fis bientôt comme les autres : je parlai de mon maître que je voulais quitter.

On me demanda où j'étais ; j'inventai alors de toutes pièces une série de maisons où j'avais déjà servi. Je vantai mes talents ; je savais tout faire, sauf la cuisine.

— Très curieux, dit alors le gros cuisinier, entre deux bouffées de cigare, moi ce serait bien le contraire : je ne sais

rien faire, sauf la cuisine. Cela tient de naissance, les Allemands sont tous plus ou moins cuisiniers.

La réflexion ne fut pas perdue et j'en sus profiter.

Je commençai par énumérer mes qualités professionnelles : j'étais cocher, brossueur, frotteur, serrurier, maçon, plâtrier, je savais charger une pile électrique, conduire une automobile et même une machine à vapeur.

Tous s'extasiaient sur mes capacités lorsqu'il me vint l'idée de mettre le comble à leur étonnement :

— Et ceci, ajoutai-je d'un ton le plus naturel du monde, est d'autant plus remarquable que je ne sais pas lire.

— Pas lire à votre âge, s'écria l'un d'eux, mais vous êtes un véritable phénomène. Et vous vous appelez ?

— Julius.

— Julius comment ? dit le cuisinier.

— Mais Julius, simplement ; j'ai été élevé dans le quartier de la petite Pologne au milieu de Lower New-York par des émigrants qui avaient à peine connu mon père sur le bateau. Nous venions de débarquer, paraît-il, lorsque mon père disparut et me laissa pour compte. Ces braves gens, qui me connaissaient sous le nom de Julius et qui étaient polonais, ne parvinrent jamais à se rappeler mon nom de famille, allemand d'origine.

— Alors vous seriez Allemand ! s'écria le gros cuisinier, qui avait déjà englouti plusieurs quarts de bière.

— Parfaitement.

— Voilà qui est bon, par exemple, il faut venir à New-York pour se rencontrer.

— Alors vous êtes Allemand, vous aussi ?

— Mais comment donc, mon cher, je suis né à Hambourg ; Henry Hensch est mon nom.

— Moi, répondis-je naturellement, je ne sais où je suis né, mais mon père était également de Hambourg, m'a-t-on dit bien souvent.

— De mieux en mieux, ajouta Hensch ; nous voilà compatriotes. Hourrah pour Hambourg ! donnez-moi la main.

Nos deux compagnons étaient émerveillés de la rencontre ; ils devaient rentrer, car l'heure s'avavançait, mais je ne leur donnai pas le temps de se lever et, en l'honneur de l'aventure, j'offris une tournée de whisky.

Nous nous séparâmes ensuite, les meilleurs amis du monde, mais je restai avec le cuisinier qui, tous les lundis, avait la permission de la nuit et en usait largement.

Lorsque nous fûmes seuls, il offrit encore du whisky qu'il buvait en habitué, et comme je tenais à conserver toutes mes idées ce soir-là, je le laissai boire à sa guise tout ce qu'il voulut, sa part et la mienne.

— Alors vous dites, Julius, que vous n'avez pas de place en ce moment ?

— Non, pas la moindre en vue.

— Eh bien ! voilà qui tombe à merveille ; je suis chez M. Algol, un original pas très commode à servir, mais il est fort riche et il paye bien. Il avait chez lui en dernier lieu un

vieux valet de chambre du nom de James qui vient de tourner l'arme à gauche. Je gage que vous feriez bien l'affaire.

— C'est à voir, répondis-je simplement.

Au fond, j'étais enchanté de la tournure que prenaient les choses, mais je n'en voulais rien laisser paraître, de peur de manquer l'affaire.

— Alors, ajoutai-je, quelles seraient mes occupations près de votre patron ?

— Oh ! vous ferez un peu tout, vous serez très tenu ; dans quinze jours au plus, nous allons quitter New-York pour la campagne.

— Où cela votre campagne ?

— Une île presque déserte sur la côte du Honduras anglais.

— Eh bien ! elle est jolie votre campagne ! je ne sais si je pourrai me faire à cette vie de reclus ; enfin, comme vous dites, c'est à voir.

— Mais non, mais non, c'est chose entendue, si le vieux vous propose la place, acceptez. Ah ! vous ne serez pas malheureux. Vous savez, je fais la cuisine comme pas un. Je vous soignerai, moi ; et il y a du whisky à ressusciter un mort. C'est moi qui tiens les clefs de la cave.

Comme je me confondais en excuses et en remerciements :

— Mais non, ajouta-t-il, il n’y a pas de quoi, entre compatriotes c’est la chose la plus naturelle du monde. Venez, je vous soignerai et nous passerons de bons moments.

Je voulus payer ma bienvenue en soldant toutes les consommations. Hensch accepta, nous nous levâmes et je le reconduisis à son hôtel.

Il me promit de parler au patron dès le lendemain ; il me donnerait une réponse le lundi suivant : je n’avais qu’à l’attendre à neuf heures sur le trottoir.

Ces huit jours me parurent interminables ; j’étais un véritable désœuvré.

Je revis Storf et Greenner, mais je me gardai bien de les mettre au courant de l’aventure.

Storf, d’ailleurs, savait que j’avais quitté le *The Light* pour me livrer à un reportage difficile, et jamais il ne m’en reparla.

Pour tuer le temps et arriver sans trop d’impatience au lundi si désiré, je résolus de me documenter sur l’astronomie ; je fouillai toutes les grandes librairies de New-York et parvins enfin à me créer une bibliothèque sérieuse et variée.

J’avais suivi autrefois au collège un cours de cosmographie où j’avais appris beaucoup de choses peu intéressantes ; le baccalauréat passé, je n’y avais plus jamais songé.

Cependant bien souvent, l’été, à la campagne ou durant les longues nuits de traversées en mer, j’avais regardé le ciel constellé d’étoiles.

Je savais que derrière ces astres, visibles à l'œil nu, des millions d'autres fourmillent au sein de l'espace ; je savais que la Voie lactée, vue dans un télescope nous présente des myriades d'univers, et à cette pensée, j'étais pris soudain de pitié pour le professeur qui avait été chargé de m'enseigner les éléments de l'astronomie, sans m'en avoir fait comprendre la grandeur.

Je sentais maintenant qu'il y avait là une science passionnante, digne d'attirer toute notre attention, science mille fois plus intéressante que tout ce que j'avais appris.

Je me surprénais même à regretter de n'avoir pas poussé plus loin l'étude des mathématiques, ce qui m'eût permis de m'engager plus avant dans la compréhension des merveilles célestes.

Je me procurai aussi des livres sur la planète Mars, mais la littérature scientifique à ce sujet me parut assez pauvre et ce que j'en lus me fit l'effet d'être peu digéré. Il eût été préférable pour ceux qui ont écrit sur notre voisine de se borner à résumer. Je me réservais d'ailleurs, au cas où M. Algol me prendrait à son service, de me mettre un peu mieux au courant sur ce point.

Enfin, le lundi 7 juin arriva : dès huit heures j'arpentais le trottoir d'University-Place. À neuf heures moins quatre minutes exactement, la porte s'ouvrit et Henry Hensch parut ; il s'arrêta un instant dans la rue, leva le nez comme s'il eût voulu flairer une proie et, m'ayant enfin aperçu, il partit d'un grand éclat de rire.

Je m'étais approché :

— Eh bien ! Monsieur Hensch, ça va comme vous voulez ce soir ?

Il mit un doigt sur sa bouche et me fit signe de continuer à marcher près de lui.

Je trouvai la recommandation plutôt singulière après le tapage que son rire avait fait dans la rue, mais j'en gardai la réflexion pour moi.

Cent pas plus loin, Hensch consentit à me répondre :

— J'ai une soif terrible ; vous autres qui ne respirez jamais l'air des cuisines, vous ne pouvez savoir ce qu'on y souffre par ces temps épouvantables.

— Je l'imagine sans peine, car il fait plutôt chaud ce soir. Votre cuisine est-elle aérée au moins ?

— Pas du tout, mon cher, aussi vous verrez ce que j'avalerais de bière ce soir. Vous savez, c'est à mon tour de régaler. Avez-vous soif, au moins ?

Décidément, le brave cuisinier ne pensait qu'à boire.

Quelques minutes après, nous étions installés dans le fameux bar de la 7^e Avenue, à la table du mercredi précédent.

Après s'être copieusement désaltéré, Hensch prit un air protecteur et commença ainsi :

— Mon cher Julius, il faut que nous soyons compatriotes pour avoir commis l'imprudence que j'ai faite... Vous ne pouvez comprendre. Le patron est à l'œil, vous apprendrez à le connaître un jour, il est d'une défiance dont vous n'avez pas l'idée, mais je crois que j'ai bien manœuvré et j'espère que vous m'approuverez.

« Vous allez voir que je n'ai pas perdu de temps. Le lendemain du jour où je vous ai vu, je lui ai fait demander par le valet de chambre, qui est là en passant – je dis cela pour vous rassurer – donc je lui ai fait demander s'il pouvait me recevoir ; Monsieur m'a fait répondre qu'il était très occupé, mais qu'il m'accordait une audience.

« Bon ! me voilà introduit, j'étais en tablier blanc, ma casquette à la main, devant lui, dans son bureau. – Vous ne trouvez pas qu'on étouffe ici. – Garçon ! apportez-moi encore de la bière ! et un peu de whisky. Donc j'étais devant lui. Qu'y a-t-il pour votre service, Henry ? me dit le patron.

« Monsieur, lui ai-je répondu, j'ai entendu dire par Monsieur lui-même qu'il voulait remplacer le vieux James qui était un brave garçon, que Monsieur n'en touchera pas un autre pareil et que celui qui le remplace ne doit pas rester.

« — Parfaitement, Henry, et ensuite ?

« — Ensuite, je voulais dire à Monsieur que je pense avoir trouvé de quoi le remplacer, le vieux James.

« — Mais, Henry, je ne vous ai pas chargé de ce soin. Vous savez que je m'occupe moi-même de trouver quelqu'un et vous prenez une grosse responsabilité, mon garçon... Enfin, si vous avez un candidat, on pourrait aller aux renseignements, mais je suis très difficile.

« — Ah ! c'est une drôle d'affaire que j'ai à vous conter. Monsieur sait sans doute que depuis longtemps je suis orphelin, même que j'ai perdu un frère de lait après la mort de mes parents ?

« — J'ignorais ce dernier détail, Henry : continuez, je ne vois pas bien.

« — Monsieur va voir. J'ai perdu mon frère Julius que j'aimais beaucoup, Monsieur, et je viens vous annoncer la nouvelle que je l'ai retrouvé hier. »

Je commençais à comprendre et ne pus retenir un hourrah en l'honneur de frère retrouvé.

— Monsieur Hensch, lui dis-je, vous êtes un homme fort intelligent, vous êtes un génie et on voit que vous avez de l'instruction. Jamais, moi qui ne sais ni A ni B, je n'aurais pu trouver une semblable combinaison.

Hensch se rengorgeait et prenait le compliment pour argent comptant ; aussi s'adjugea-t-il immédiatement un verre de whisky.

— Comment, repris-je aussitôt, pourrai-je jamais vous prouver ma reconnaissance, ce sont des procédés qu'on n'oublie pas. Si vous êtes resté huit jours sans place, Monsieur Hensch, vous devez comprendre l'effet que cela produit.

— Nous en parlerons plus tard, Julius, dit-il en me donnant une forte poignée de main, laissez-moi continuer.

« — Alors, me dit le patron, le frère de lait que vous avez retrouvé, vous désirez le placer chez moi ?

« — Monsieur pourrait moins bien tomber ; mon frère est sans place en ce moment ; c'est un brave garçon très dévoué et qui sait tout faire. Il est valet de chambre, menuisier, maçon serrurier ; il sait tout faire, je vous dis, Monsieur.

« — Mais, j'ai peur que ce garçon, répondit mon maître, soit précisément trop intelligent. Quant à l'instruction il en aura toujours assez.

« — Oh ! Monsieur, il n'en a pas du tout ; il ne sait même pas lire.

« — Comment, il ne sait pas lire, mais alors c'est une perle, ce jeune homme ; Henry, c'est à voir ; vous savez que je m'intéresse à vous qui êtes un bon serviteur ; autant prendre votre frère qu'un autre, après tout ; et puis, ça lui rendra service et à vous aussi, n'est-il pas vrai ? Dites-lui qu'il vienne me causer. Est-il libre demain ?

« — Ah ! Monsieur, je ne le verrai pas, il habite loin d'ici, dans le Bronx, et je n'ai pas au juste son adresse, car il peut se placer d'un moment à l'autre.

« M. Algol s'était levé ; il arpentait nerveusement son bureau.

« — Diable, disait-il, il me faudrait ce garçon-là. Aussi vous êtes trop naïf, mon pauvre Henry, de n'avoir pas pris son adresse. Quand le verrez-vous, alors ?

« — Pas avant lundi, Monsieur.

« — C'est bien, vous lui direz qu'il vienne me trouver mardi matin et, s'il a une place, il la quittera, voilà tout. »

Pendant ce récit, je rayonnais de joie : moi, le frère de ce gros cuisinier, l'aventure était plaisante ; cela passerait-il ? Mais bast ! Je comprenais que M. Algol n'en cherchait pas si long ; ma meilleure qualité à ses yeux devait être mon ignorance. Songez donc ! On ne rencontre pas tous les jours un domestique illettré. Le truc avait réussi. Ce jour-là, il fallait ne pas échouer en arrivant au port. Dès le lendemain je me présenterais.

— Ce qui m'étonne le plus, dis-je à Henry, c'est que M. Algol ne vous ait pas demandé comment vous m'aviez retrouvé.

— Eh bien ! répondit le cuisinier qui paraissait enchanté de son stratagème ; après tout il n'y a qu'à dire la vérité. C'est ici que nous nous sommes rencontrés et voilà ! Alors demain vous rappliquerez à la maison, je suppose ?

— Pouvez-vous en douter ? À dix heures précises, je sonnerai à l'hôtel, et je pense que tout ira pour le mieux.

— Oui, sans doute, mon cher Julius, mais, je vais vous donner un bon conseil.

— Donnez, mon cher frère.

— Il faudra faire le sacrifice de votre moustache, car Monsieur n'aimerait pas...

— Comment donc ! faut-il aussi me faire raser la tête ? Ah ! voilà bien qui m'est égal, par exemple !

Le reste de la soirée se passa fort gaiement. Hensch, mis en bonne humeur par l'alcool qui lui fouettait le sang, raconta toutes sortes d'histoires saugrenues, à vrai dire peu intéressantes pour moi, car j'avais d'autres préoccupations ; mais j'ai toujours remarqué que les gens vous prisent d'autant mieux et vous trouvent d'autant plus d'esprit que vous les laissez causer davantage et développer leurs idées. C'est encore ce qui arriva ce jour-là.

Nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde et, en me quittant, Hensch ne put s'empêcher de me dire :

— C'est dommage, Julius, qu'on ne vous ait pas enseigné la lecture, vous êtes un garçon intelligent, et si vous aviez eu de l'instruction, vous auriez fait mieux qu'un valet de chambre.

— Mais je ne m'en plains pas, Henry ; après tout, il n'y a pas de sot métier et, si j'avais su lire, je ne vous aurais probablement pas connu et nous n'aurions pu passer ensemble cette bonne soirée.

Je ne dormis ce soir-là que fort avant dans la nuit ; je songeais au lendemain. Comment me recevrait M. Algol ? S'il me demandait des détails sur ma famille, sur mon frère, sur la façon dont je l'avais quitté autrefois, comment répondrais-je ? Moi qui avais pour principe de ne rien laisser au hasard et à la fortune, j'avais été un sot de ne rien prévoir. J'aurais dû en parler avec Henry Hensch et m'entendre avec lui.

Cependant il n'y avait pas à hésiter ; il fallait risquer l'affaire.

Dès le lendemain matin, à cinq heures, j'étais à ma toilette. J'entassai mon linge dans des valises, je ficelai mes malles, déjeunai à la hâte, et peu après je me rendais chez le coiffeur pour me donner une tête digne de l'emploi que j'allais occuper.

Lorsque je levai les yeux sur le miroir réfléchissant mon image, je ne me reconnus pas moi-même. Mes cheveux étaient taillés en brosse, ma raie avait disparu, ma moustache n'existait plus ; j'étais vêtu et rasé comme un valet de haut style dont j'avais du reste, je l'avoue, parfaitement l'allure ; tant il est vrai que bien des gens rentés se prévalent

de leur importance qui changeraient, sans qu'il y parût rien, d'habit avec leur cocher.

D'ailleurs, en Amérique, les barbes ne se portent guère, et il faut être bien physionomiste pour distinguer de prime abord un gentleman d'un valet de pied.

Malgré cela, je ne pus m'empêcher de sourire en me voyant dans cet état. Ah ! j'étais bien sûr que M. Algol serait incapable de reconnaître sous ces traits nouveaux le journaliste qui avait pris des notes à ses côtés sur la table du Waldorf-Astoria.

Il y avait encore un point noir, c'était la question de certificats délivrés par mes anciens maîtres. M. Algol pouvait me les demander.

Je pensai que le meilleur moyen était d'en fabriquer un au moins, séance tenante.

Je le fis naturellement des plus élogieux, le datai de la fin de mai – nous étions au 8 juin – et pour enlever à mon futur patron toute envie de vérification, j'imaginai que j'avais servi à Washington pendant trois années consécutives un Américain quelconque parti pour le Colorado avec toute sa famille. Le tout était dûment signé par un policeman de Washington que j'avais connu jadis à propos d'un reportage.

IV

Dans la place

À dix heures je sonnais chez M. Algol.

Le grand valet que j'avais aperçu plusieurs fois vint m'ouvrir. Je me découvris, pris mon chapeau des deux mains et, de l'air le plus humble, je demandai à parler à M. Algol.

Le valet me toisa et me demanda ma carte.

Pour toute réponse je me contentai de baisser la tête et de sourire béatement.

— Vous n'avez pas de carte ? Alors comment voulez-vous que je vous annonce... D'ailleurs c'est bien inutile ; Monsieur ne reçoit que sur lettre d'audience et comme il n'en donne jamais, Monsieur ne reçoit pas du tout, c'est plus simple.

— Monsieur, répondis-je, m'a fait demander lui-même par votre collègue le cuisinier ; il est dix heures passées et sûrement Monsieur doit me trouver bien impoli.

— Bon, bon, s'écria le valet, c'est vous sans doute qui venez me remplacer ; alors ça va bien, pourvu que... Ah ! je vous céderai la place bien volontiers ; dépêchez-vous de la prendre... Je vous en donne pour huit jours, vous entendez, pour huit jours, pas davantage !

— La place est donc bien mauvaise !

— Essayez, essayez, mon ami, moi je n’y tiens plus et, si ce n’était la solde, – que je ne retrouverai pas ailleurs – eh bien ! il y a beau temps que je l’aurais planté là, le patron ; mais vous savez à la fin...

— Cependant M. Algol me paraît...

Il ne me laissa pas continuer.

— Oui, oui, il vous paraît... Et moi je vous dis que cet homme est un fou ; croyez-moi, mon cher, un fou qui épie vos moindres actions, un homme qui doit connaître la sorcellerie, ma parole, et qui... d’ailleurs je n’en dis pas plus long ; vous verrez bien, je vous annonce...

Deux minutes après, j’étais introduit dans le cabinet de travail de M. Algol.

Le savant était penché sur son bureau et semblait examiner de très près un dessin, où je ne vis que des encroisements de lignes de toutes couleurs, une sorte d’épure de mécanique très compliquée.

Il ne leva même pas la tête et sans quitter des yeux un point sur lequel s’appuyait son crayon :

— Asseyez-vous me dit-il, je suis à vous dans un instant.

Je pus alors l’examiner à l’aise.

Il avait le front haut et large des mathématiciens de profession ; son crâne était en partie dénudé, des rides peu accentuées couraient sur son front, transversalement, près des sourcils qu’il avait fort épais. Sa barbe grisonnante et inculte indiquait un homme d’une cinquantaine d’années fort affairé et peu soucieux des relations mondaines.

Il était vêtu d'une robe de chambre, dont il eût été difficile de prêcher la couleur, et rien, dans sa personne comme dans sa mise, n'eût pu faire soupçonner le milliardaire qu'il était.

Son cabinet de travail présentait un désordre inimaginable. La pièce me parut cependant très propre. Le tapis en était soigneusement brossé.

Tout autour de la chambre, c'était une accumulation de livres de tout format : les in-folios voisinaient avec les elzéviris gracieusement reliés et à côté d'eux, sur les mêmes rayons de la bibliothèque, se trouvaient entassés, sans ordre apparent, des instruments de physique que je n'avais jamais vus, des bocaux, des flacons de chimie, des cornues au col long et contourné.

Les appareils d'électricité paraissaient dominer cet ensemble de choses étonnantes ; dans cet amas d'objets hétéroclites, je n'aperçus pas le moindre instrument d'optique, la moindre lentille qui révélât que j'étais chez un astronome.

Mon chapeau toujours entre les mains, le tout appuyé gauchement sur mon ventre, je regardais autour de moi d'un air que je m'efforçais de rendre aussi ahuri que possible.

M. Algol s'en aperçut :

— Que regardez-vous ainsi, mon garçon ?

— Monsieur, répondis-je, habite une bien drôle de chambre ; je ne voudrais pas coucher seul ici, cela me ferait peur.

— Je croyais, Julius, me dit-il, en m'appelant par mon prénom comme un habitué, que vous étiez électricien.

— Oh ! Monsieur, on vous a trompé sur mon savoir. Je connais les piles et les accumulateurs, je sais conduire une automobile, vérifier une bougie, mais je n'ai jamais compris que l'électricité peut faire marcher une dynamo et fonctionner un télégraphe ; c'est trop fort pour moi ces machines-là, et je regrette bien de n'avoir pas d'instruction.

— Votre frère m'a dit que vous ne saviez pas lire, c'est à peine croyable !

— Hélas ! Monsieur, c'est la pure vérité cependant. Je suis entré en service de bonne heure et je n'ai jamais eu le temps d'apprendre à lire. Et puis mes patrons n'y ont jamais tenu ; mais si Monsieur l'exigeait, mon frère me donnerait des leçons.

— Oh ! pas du tout, se hâta de répondre M. Algol, pour les services que je vous demanderai, ce serait parfaitement inutile. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-six ans, Monsieur ; je suis sans place depuis plus de trois semaines et mon frère m'a dit que je pourrais probablement faire l'affaire de Monsieur.

— Peut-être... Mais le service est pénible ; et ici passe encore. Mais dans huit jours je quitterai New-York et l'emploi que je vous confierai est un poste de confiance où vous n'aurez guère le temps de dormir.

Puis après un silence :

— Vous avez beaucoup voyagé depuis votre arrivée en Amérique ?

— Pas du tout, Monsieur. J'ai fait quelques places à New-York, puis à Washington et me voici de retour.

— Vous devez savoir l'allemand, je suppose ?

— Pas un traître mot, j'étais trop jeune lorsque j'ai débarqué et j'ai même perdu le souvenir d'avoir habité un autre pays.

— Bien, vous ne savez pas le français ; vous n'avez jamais servi chez des Français ?

— Jamais, Monsieur : d'ailleurs je ne sais que l'anglais, et encore...

— Mais vous le parlez très bien et beaucoup de personnes ayant fait leurs études le parlent moins correctement que vous.

— Oh ! Monsieur veut me faire un compliment !...

Au fond j'étais vexé de la réflexion et je sentais que mon rôle était plutôt difficile à tenir. Je me promis de me surveiller et j'ajoutai aussitôt :

— Je n'ai jamais servi que chez des gens de bonne condition, c'est peut-être pour cela que je ne parle pas trop mal.

« Je crois que si j'étais allé en classe je me serais débrouillé comme les autres, car bien que je n'aie pas d'instruction, j'ai beaucoup de mémoire.

« Monsieur peut me prendre à son service, je pense qu'il sera content de moi et lorsque Monsieur me donnera des ordres, je ne les oublierai pas, je le pense du moins : car j'ai une façon à moi d'écrire des signes, avec un crayon qui ne me quitte pas. »

— Très curieux, très curieux, dit M. Algol, peut-on voir votre écriture ?

Il me tendit un morceau de papier et j'écrivis gauchement des signes cabalistiques en leur donnant à chacun une signification.

— Ma parole, mais c'est de la sténographie !

Je fis semblant de ne pas comprendre.

— Mais non, Monsieur, c'est mon écriture.

— Alors, Julius, écrivez-moi Brooklyn ?

Je dessinaï une sorte d'U renversé, ce qui signifiait vaguement un pont.

— Très bien, très bien, dit M. Algol qui riait aux larmes.

La partie était gagnée et je pourrais sans attirer son attention me servir de mon crayon pour fixer quelques notes.

— Allons, Julius, je crois que vous ferez mon affaire.

Et il ajouta en aparté, et en français : « Après tout il a une bonne tête, une tête de valet intelligent et sot tout à la fois, je puis toujours essayer ; s'il ne me plaît pas, je le débarquerai aux Antilles ou ailleurs ».

— Vous dites, Monsieur ?

— Rien, Julius ; il ne faudra jamais vous étonner ; je suis Français et souvent je pense tout haut dans ma langue natale.

Parbleu ! il n'avait guère besoin de me l'expliquer et je songeais déjà à mettre à profit cette manie de vieux savant.

— Ah ! ajouta-t-il, nous n'avons pas réglé la question d'appointements. Vous serez complètement de la maison et

vous n'aurez à vous occuper de rien. Je vous donnerai en outre 50 dollars par mois. Cela vous va ?

— Monsieur est trop bon, je n'ai jamais gagné autant.

— Le valet de chambre qui doit partir vous mettra au courant de ce que vous aurez à faire. Si vous avez des bagages quelque part, des malles à apporter, faites vite et soyez rentré pour deux heures. Descendez à la cuisine et dites à votre frère qu'il vous prépare un bon déjeuner pour votre retour.

Je me confondis en remerciements, et M. Algol m'ouvrit la porte lui-même.

Dans l'antichambre, le grand valet était là, qui attendait. Il avait, suivant la louable coutume de cette gent exécration, tout entendu derrière la porte.

— Ah ! vous avez une jolie veine, dit-il en me donnant une tape amicale dans le dos... Et moi aussi d'ailleurs, car je vais pouvoir filer dès ce soir et reprendre enfin ma liberté.

Ceci dit, il poussa un long soupir de satisfaction.

Henry m'attendait anxieux dans la cuisine. Dès que nous fûmes seuls, je lui racontai l'entretien.

Il fut non moins surpris et enchanté de la bonne tournure que prenaient les événements. Aussi pour célébrer cette extraordinaire aventure, il me fallut accepter un grand verre de whisky.

Pour le cuisinier, c'était le seul moyen connu d'entreprendre ou de terminer une affaire.

— All right ! all right ! répétait-il à chaque lampée, je vous l'avais dit ; vous voyez bien que j'avais raison et il se frottait les mains.

Quelques heures plus tard, j'étais installé dans une modeste chambre d'University-Place, dans la demeure où je n'espérais pas rentrer de sitôt : mes rêves commençaient à se réaliser.

Je me sentais tout heureux d'avoir vaincu les premières difficultés. Ah ! je n'étais pas au bout ; je ne faisais que commencer !

Dès le lendemain je me trouvais habitué à mes nouvelles fonctions, au demeurant d'une très grande simplicité.

Elles consistaient à broser les habits, cirer les chaussures, ouvrir la porte, recevoir les marchandises et renvoyer les importuns.

J'allais oublier un détail capital. C'est moi qui servais M. Algol à table. Le digne homme n'était d'ailleurs pas difficile sur l'étiquette et j'étais allé assez souvent dans le monde pour savoir m'en tirer avec honneur.

Le matin, à sept heures, j'entrais dans sa chambre, j'ouvrais les volets et je servais à mon maître un copieux déjeuner.

À une heure de l'après-midi, M. Algol passait à la salle à manger où il dépêchait son lunch ; il prenait là son café en fumant un énorme cigare.

Je descendais alors à la cuisine où je déjeunais en compagnie de Henry. J'étais presque inoccupé jusqu'au soir.

À huit heures, le dîner, et à neuf heures M. Algol se retirait dans son bureau. Ma journée était finie.

Je pouvais monter dans ma chambre, mais je n'en devais pas sortir, car M. Algol aurait pu m'appeler grâce à un téléphone communiquant avec ses appartements.

Mon maître devait en user assez souvent, car deux nuits de suite il me fit venir vers deux heures du matin préparer une tasse de café.

J'étais au service de M. Algol depuis quatre jours, lorsqu'une nuit je fus réveillé par des coups frappés à ma porte. Je me levai en hâte et me précipitai pour ouvrir. C'était mon maître !

— Eh bien ! Julius ; que faites-vous donc, mon garçon ? Je vous sonne et vous appelle depuis un quart d'heure. Ah vous avez l'oreille dure, paraît-il.

— Mais, Monsieur, je n'ai rien entendu et je vous assure que le timbre n'a pas retenti, car j'ai au contraire le sommeil très léger et le moindre bruit me réveille.

— C'est bien, c'est bien ! le téléphone est peut-être dérangé.

Je l'accompagnai jusque chez lui et nous acquîmes bientôt la certitude qu'effectivement le téléphone ne fonctionnait plus.

— Il faudra voir cela sérieusement demain matin. Votre frère m'a dit que vous vous entendiez comme pas un à recharger les piles et à réparer les téléphones, ce sera l'occasion de mettre vos connaissances à profit et de me montrer vos talents.

— Bien, Monsieur.

Je m'étais peut-être beaucoup avancé en vantant au brave Henry ce que le patron appelait mes talents, mais enfin j'essayerais.

J'avais au fond de ma malle le *Manuel du parfait Électricien*, et je passai le reste de ma nuit à chercher dans mon livre la description du téléphone placé à la tête de mon lit.

Mes tentatives ne furent pas, hélas ! couronnées de succès.

J'appris néanmoins pas mal de choses en quelques heures, et je pus me faire une idée générale de la façon dont on monte un téléphone.

Je résolus donc, faute de mieux, de dévisser l'appareil pour me rendre compte de sa disposition. Jamais je n'eus meilleure idée.

C'était un modèle nouveau, et le constructeur avait eu soin de coller derrière la planchette attachant au mur une notice détaillée, donnant les plus amples renseignements sur le montage de l'appareil.

Je remis le tout en place et pus, sans appréhension, me livrer aux douceurs d'un sommeil que j'avais bien gagné.

Dès que j'eus servi le déjeuner de mon maître, je me mis à l'œuvre pour réparer le fameux téléphone. Les fils avaient certainement été embrouillés à dessein. C'était « un essai » de « mes talents » que M. Algol avait voulu faire ; il en fut pour sa peine, car j'allai bientôt, tout ravi, lui annoncer que le mal était réparé.

— La belle histoire, me répondit-il, la notice se trouvait tout au long derrière l'appareil, et vous me disiez, Julius, que vous ne saviez pas lire !

Je protestai avec énergie contre cette insinuation et assurai de nouveau à M. Algol que je ne savais ni A ni B.

Le savant ne me répondit pas et se contenta de hausser les épaules.

Comme j'ouvrais la porte de la salle à manger et m'esquivais pour clore l'incident, M. Algol me rappela.

— Julius, j'ai eu confiance en vous, je vous ai accepté à mon service sur la recommandation de votre frère. Je suis persuadé que vous avez quelque instruction, contrairement à ce que vous m'avez affirmé ; je vous conseille fort de ne pas jouer au plus fin avec moi. Cela vous coûterait plus cher que vous ne le pensez. D'ailleurs, si vous savez lire, écrire et compter, pourquoi ne le dites-vous pas, je pourrais peut-être augmenter votre solde.

Je compris vite où mon maître voulait en venir ; l'augmentation de solde n'était qu'une feinte habile.

Il me vint à l'esprit, toutefois, que je ferais mieux de dire la vérité. Je m'engageais sur un terrain dangereux, je le sentais ; j'étais à la merci de la moindre imprudence.

Dans une vision nette, je me rappelai le serviteur dont Greenner m'avait parlé, le vieux William disparu mystérieusement. Peut-être, à cette heure, gisait-il au fond d'un cachot à l'observatoire d'Algol Island, expiant durement son indiscretion.

Les paroles du détective me revenaient en mémoire et je l'entendais prononcer cette phrase dont il scandait les mots :

« Oui, Monsieur Snow, un homme de cette sorte ne doit reculer devant aucun procédé ».

Mais en même temps, par une sorte de réaction violente, j'étais plus que jamais résolu à ne pas abandonner la partie. Je me rappelais la première conversation entendue au bar de Waldorf-Astoria. Ma nature de reporter reprenait le dessus, et j'acceptais déjà les résultats de ma périlleuse entreprise.

Je me sentais en outre très maître de moi ; pas un muscle de mon visage n'avait bougé, aussi répondis-je très calme :

— Monsieur, pourquoi vous cacher la vérité, où serait mon intérêt ? Si je n'ai pas d'instruction, croyez-vous que j'en sois plus heureux, et je serai toute ma vie reconnaissant à Monsieur de m'avoir pris malgré cela à son service.

— C'est bien, Julius, allez à votre travail.

Je ne soufflai mot et partis promptement ; mais je sentais que M. Algol, très soupçonneux, était loin d'être rassuré.

J'avais laissé chez mon ami Storf une malle remplie de mes livres d'astronomie que je n'avais pas même eu le temps d'étudier ; je m'étais bien promis de les apporter un à un à mes jours de sortie et de les mettre sous clef.

Je voyais maintenant qu'en agissant ainsi je jouais gros jeu et les quelques bouquins rangés au fond de ma malle constituaient déjà une grave imprudence.

Dès ce moment, mon parti fut pris, je devais me séparer de mes livres, quoi qu'il m'en coûtât.

Une autre résolution s'imposait encore, celle de porter toujours sur moi mon carnet de notes. J'aviserais aussi aux moyens à prendre pour rassurer mon maître et le persuader que j'étais un parfait ignorant.

L'occasion se présenta d'elle-même le lendemain du jour où m'arriva l'aventure du téléphone ; je n'eus garde de la laisser échapper.

V

Toujours l'énigme

Ce jour-là, 14 juin, j'étais occupé dans l'office à faire certains rangements lorsque parut M. Algo.

— Julius, me dit-il, habillez-vous prestement et vous sortirez pour porter quelques lettres assez pressées.

Ce disant, il me tendit quatre enveloppes cachetées et scellées.

— Voici ces lettres ; je les ai rangées dans l'ordre voulu ; vous distribuerez d'abord celle que j'ai mise sur le paquet et les trois autres à la suite.

Comme j'étais censé ne pas savoir lire, mon maître m'indiqua l'adresse des personnes auxquelles les lettres étaient destinées, et il me fit répéter les ordres reçus : il termina en me priant de faire vite et de rentrer pour sept heures précises, car il attendait deux convives au dîner de huit heures.

Deux de ces lettres étaient adressées à des commerçants quelconques ; la troisième devait être remise au fameux Arensen et la quatrième à un nommé John Bell. Je me promis donc d'ouvrir les yeux et les oreilles au dîner que j'aurais à servir.

J'avais à peine franchi la porte de l'hôtel que déjà une idée avait germé dans mon cerveau. Je la mis aussitôt à exécution.

Dans la boîte de M. Arensen, je glissai la lettre destinée à John Bell et inversement. Comme ils demeuraient loin l'un de l'autre, il devenait probable que leur valet de chambre mettrait un temps notable pour réparer l'erreur. C'est bien ce qui advint en effet.

À sept heures précises j'étais rentré et m'occupais de mettre le couvert. À huit heures, M. Algol arpentait son salon donnant des signes de la plus vive impatience. À huit heures et quart, personne n'avait encore paru.

M. Algol me sonna violemment :

— Julius, vous avez bien porté mes lettres ce soir, je suppose ?

— Oui, Monsieur.

— Alors, comment se fait-il que personne ne vienne. Voilà un fait que je ne m'explique pas... Ne vous seriez-vous pas trompé ?

— Oh ! Monsieur, c'est impossible : la première lettre était pour la maison Goldsmith de Broadway, la seconde pour la maison Holmes de Fulton-Street, la troisième pour M. Bell, et la quatrième...

— Imbécile, m'interrompit tout à coup le patron, pas du tout, la troisième était pour M. Arensen. Je les avais classées moi-même et suivant le plus court trajet.

« Alors vous êtes allé chez M. Bell en sortant de la maison Holmes ? »

— Oui, Monsieur.

À huit heures trois quarts, personne n'avait encore paru ; enfin, à neuf heures, un violent coup de sonnette retentit, je me précipitai vers la porte. C'étaient Arensen et Bell ; je les introduisis au salon.

M. Algol mâchonnait son cigare avec impatience.

— Eh bien ! dit-il brusquement, que vous est-il arrivé ?

— Oh ! une chose très simple, dit Arensen, M. Bell vient d'entrer chez moi en coup de vent pour me remettre votre lettre au moment où j'allais dîner ; en sortant, j'ai ouvert ma boîte et nous y avons trouvé pareille invitation pour lui : votre valet avait interverti « l'ordre des facteurs ».

Et il éclata d'un bon rire franc d'homme plein de santé et pour lequel une affaire de ce genre n'avait aucune importance.

— Et voilà, ajouta-t-il, pourquoi nous avons mangé la consigne.

— Bon, dit M. Algol, j'avais deviné juste, mais manger la consigne ne met rien dans l'estomac, j'ai une faim terrible, passons à table.

J'avais ouvert à deux battants la porte de la salle à manger et j'avais crié du ton le plus calme qui fût en mon pouvoir : « Monsieur est servi ».

— Ah ! oui, reprit M. Algol en français, voyez-moi ce cuistre, rien ne le trouble : c'est lui qui a fait la bévue, il ne s'en doute même pas.

— Tiens, vous avez donc changé de valet ? dit Arensen.

— Mon ami, dit M. Algol, si vous vouliez parler en français...

Et donnant l'exemple, il ajouta :

— C'est en effet une nouvelle recrue, et je vous assure que pour une fois, savez-vous, comme disent nos voisins les Belges, j'ai tout à fait réussi. Vous voyez qu'il a une bonne tête. Avec cela pas bête du tout ; mais croyez-vous que dans notre siècle on puisse trouver des gens qui ne savent pas lire ? Je ne badine pas, vous en avez devant vous un confortable échantillon ; c'est donc à sa sottise que vous devez de dîner à neuf heures du soir.

Les trois savants s'étaient mis à table, et je les servis sans broncher comme si je n'avais rien compris à la conversation.

Ah ! s'ils avaient pu soupçonner que j'entendais leur langage et qu'un espion s'était introduit dans la place !

J'eus tout le loisir d'étudier les deux convives et je ne m'en fis pas faute.

Arensen était de petite taille, mis avec une certaine recherche, ce qui ne laissa pas que de m'étonner de la part d'un savant. Il portait toute sa barbe qui était blanche et fournie, à l'exception de la moustache complètement rasée et cela lui donnait l'aspect bon enfant des gens qui ont passé leur vie sur la mer, en dehors des événements qui occupent les continentaux.

Ses yeux petits, aux reflets verts, étaient pétillants, et reflétaient, eux aussi, la couleur de l'Océan dont ils avaient d'ailleurs les tons variés et changeants. Son nez droit, taillé d'une seule pièce, ses lèvres minces, faisaient penser que

jamais cet homme n'avait subi les passions de ceux qui forment ce que nous appelons le milieu mondain.

Arensen était le savant qui vit dans la science, qui s'éprend de ses recherches et qui poursuit, derrière les expériences de laboratoire, un but idéal toujours présent à sa pensée ; en le voyant, on se représentait malgré soi le vieil alchimiste du moyen âge en quête de la pierre philosophale.

John Bell était tout autre ; grand, très mince, quoique bien musclé, il donnait l'idée du type de l'Américain entreprenant, de l'ingénieur moderne, pour lequel les efforts ne sont rien, pourvu qu'il arrive à mettre sur pied le monstre de ses rêves, la machine qui doit travailler jour et nuit, la mécanique infernale qui taille, qui broie, à laquelle rien ne résiste.

Bell portait les cheveux très longs, divisés par une raie sur la gauche ; son visage soigneusement rasé laissait voir des traits énergiques.

Sa parole était brève, incisive ; il ne parlait qu'à bon es-cient.

Ses connaissances me parurent peu générales et, en dehors des questions d'électricité qu'il semblait posséder à fond, il évitait de donner son avis, ce qui me fit supposer qu'il eût été fort en peine de le faire.

M. Algol, au contraire, semblait se jouer au milieu de toutes les questions soulevées. Mécanique, électricité, astronomie, chimie, optique, il abordait tous les domaines avec une ardeur, une facilité qui témoignaient d'une science profonde, d'une grande érudition, en même temps que d'une extraordinaire perspicacité.

— Eh bien ! demanda-t-il à Arensen, où en sont vos expériences. Avez-vous tâté le nouveau métal ? Connaissez-vous ses qualités ? Représentent-elles ce que j'avais imaginé ?

— Oui, dit Arensen, j'ai fait des expériences nombreuses, qui toutes me paraissent prouver que nous sommes en présence d'un corps stupéfiant.

— Bon, bon, vous allez me raconter cela, je vous en prie, revenez à ce saumon, il est délicieux.

Puis s'adressant à M. Bell :

— Vous savez que chez moi, Monsieur, on mange toujours une cuisine exquisite ; mon maître-coq est un fin gourmet et tout le monde ici profite de ses talents.

« La nourriture, cher Monsieur, est une chose essentielle ; jusqu'à ce que la science ait trouvé le moyen de nous faire vivre à l'aide de comprimés d'oxygène, d'azote, de phosphore – et cela ne saurait tarder – nous devons nous contenter d'avaler plus que nous ne saurions assimiler. »

— Ah ! dit Arensen, voilà bien l'ennui de la vie ; que de temps perdu qui serait mieux employé ! Songez donc, un homme consacre, bon an mal an, trois heures par jour à manger !

— Sans compter, dit Bell, le temps que nous passons au café à nous ingurgiter des boissons invraisemblables !

— Parfaitement, je suis de votre avis, continua Arensen ; mettons donc quatre heures et ce ne sera pas exagéré. Quatre heures sur vingt-quatre, cela fait la sixième partie de notre existence, si bien qu'un homme de soixante ans a pas-

sé dix années à entretenir son tube digestif ! Quelle plaie pour l'humanité ! n'est-ce pas votre avis. Monsieur Algol ?

— Oui et non, répondit celui-ci ; on fait beaucoup de choses en mangeant, et j'estime que ce n'est pas précisément du temps perdu. Se trouve-t-on avec des amis ? on cause, on échange des idées : n'est-ce pas à table et au dessert qu'on discute le mieux ? N'aimez-vous pas le champagne et le café ?

« Tout chimiste que vous êtes, Arensen, nous ferez-vous croire qu'un granule de caféine ou de théine nous procurerait les jouissances et les effets d'une bonne tasse de moka bien préparée et sucrée à point ?

« Le phosphore qui nous est précieux à nous autres, intellectuels, ingéré sous forme de comprimés à dose infinitésimale, vaut-il une bonne langouste à la sauce mayonnaise, et l'azote dont nous avons besoin et qui n'a aucun goût – rappelez-vous nos traités de chimie : gaz inodore, insipide – votre azote nature peut-il rivaliser avec une bonne perdrix aux choux bien faisandée ?

« Quant à moi, je déclare formellement que je ne suis pas mûr pour goûter l'invention du *comprimé* remplaçant la cuisine de mon brave Henry.

« Tendez votre verre à Julius, Monsieur Bell, et à tout prendre, bien que ce discours vous semble détonner dans ma bouche, goûtez-moi ce vin et dites-moi si du tanin aurait ce bouquet. »

Arensen regardait d'un air atterré M. Algol, et de temps à autre je tournais le dos à la table pour ne pas me trahir et faire comprendre que cette conversation me paraissait fort réjouissante.

— Voyez-vous, mon cher, continua Algol, que le succès de son métal grisait plus que le vin fin, nous autres, Français, en fait de cuisine, nous ne sommes pas Américains pour *deux cents* ; nous aimons tout ce qui est bon, et la science n'empêche pas d'avoir des goûts délicats : je proteste contre la gourmandise qui est un excès, mais je suis gourmet à mes heures.

« Évidemment, le jour où j'essaierai mon nouveau métal et où je montrerai quelle révolution je pourrai opérer dans notre manière d'étudier les astres ; le jour où je vous ferai voir des agrandissements de la planète Mars en couleurs, ce jour-là, Monsieur, j'éprouverai un bonheur indicible et je laisserai pour d'autres moments le soin de déguster cet incomparable sauternes.

« Les jouissances intellectuelles ne se comparent à rien de ce qui existe. Elles seules valent la peine d'être senties ; mais nous avons un corps et, si nous l'oublions parfois, lui ne l'oublie pas, n'est-il pas vrai ?

« Tout cela, ajouta-t-il, vous paraît bien étrange, et je vous expliquerai le mystère quelque jour.

« Un métal qui doit changer, transformer, améliorer nos connaissances en astronomie, cela vous fait l'effet d'un radotage de savant, n'est-ce pas ?

« Et cependant tout est possible, Monsieur Bell. La science humaine est illimitée ! »

Puis s'adressant à Arensen :

— Alors vous êtes satisfait de vos essais. Votre métal se comporte sous le courant de la façon que j'avais prévue.

À cette question, Bell, qui dégustait le fameux sauternes que je venais de lui servir, posa brusquement son verre sur la table et le pied de cristal se brisa.

— Que je suis maladroit ! s'écria-t-il.

M. Algol partit d'un grand éclat de rire.

— Savez-vous ce que cela présage, Monsieur Bell ? Nous autres, en France, où nous conservons les traditions, nous ne manquons pas d'interpréter un verre cassé : c'est le succès d'une entreprise.

Puis il ajouta en anglais :

— Julius, donnez donc un verre à M. Bell et remplissez-le jusqu'au bord. Nous allons boire à nos communs succès, car vous serez pour moi de précieux collaborateurs, je l'espère, Messieurs les savants !

— Je ne vous cache pas, dit Bell, que j'ai été un peu ahuri en vous entendant parler d'un métal qui doit vous servir pour étudier la planète Mars : je n'y comprends plus rien.

— Oui, Monsieur Bell, c'est bien à cela que notre métal servira, grâce à vous.

« Bah ! il n'est pas du tout nécessaire que vous compreniez pour l'instant ; mais vos données et votre travail sur les courants électriques à haute tension n'ont pas nui au résultat.

« Vous venez avec nous dans mon île, c'est chose entendue. Avez-vous demandé un congé à votre maison ? »

— Oui, dit Bell, j'ai un congé de huit mois ; pensez-vous que cela soit suffisant ?

— All right ! dans huit mois nous aurons du nouveau, et j'aurai un poste de télégraphie avec les Martiens, aussi vrai que ce médoc vient en droite ligne de chez mon ami de Lussac !

« Oh ! ce sera un beau jour, Arensen, et qui couronnera nos efforts ! L'homme sortira enfin de cette vie de prisonnier, de cette vie d'oiseau en cage, il communiquera avec les mondes, avec ses frères de l'espace ; comme il comprendra mieux sa petitesse ! Et qui sait ? il apprendra peut-être des choses merveilleuses que nous ne soupçonnons pas !

« Ce jour-là, Monsieur Bell, un soleil nouveau se lèvera sur le monde et ce sera le commencement d'une ère nouvelle ; et ne serez-vous pas fier d'avoir travaillé à cette œuvre ? »

À la fin de cet entretien, je me trouvais dans la situation de John Bell, je comprenais de moins en moins.

Algol n'avait pas trahi une seule fois son secret.

Un nouveau métal qui devait servir à étudier Mars, à en prendre des photographies, à communiquer avec les Martiens, tout cela me paraissait de plus en plus invraisemblable. Je n'étais pas éloigné de croire que décidément M. Algol avait un grain de folie.

Après tout, bien des choses sont possibles, la science n'a jamais dit son dernier mot.

Un fait seulement était acquis : nous devions partir pour une île éloignée ; Arensen et Bell venaient avec nous. Bell, ce me semblait, n'en savait guère plus long que moi. Quant à Arensen, sans aucun doute, il était au courant de tout. Alors je ne pouvais supposer que deux savants comme MM. Algol

et Arensen pussent s'illusionner aussi grossièrement sur les résultats à obtenir.

J'aurais eu besoin de quelqu'un pour me conseiller, mais j'étais seul à prendre parti, et j'avais un bagage scientifique trop mince pour savoir si les vues de M. Algol avaient quelque vraisemblance.

Maintenant je commençais à douter des expériences des deux savants. Et cependant il fallait prendre une décision.

La nuit porte conseil : dès demain j'aviserais.

VI

Rutherford Observatory

16 juin.

Je n'ai pu résister à la tentation de m'éclairer sur un point capital et qui me tient au cœur avant tout : il faut que je sache à quoi m'en tenir sur la vraisemblance des projets de M. Algol. Où en est la science au sujet de la planète Mars ? Ce que j'en ai lu ne m'a presque rien appris.

J'ai donc demandé un congé d'un jour, et voilà pourquoi je suis en ce moment en pourparlers avec un jeune boy qui classe le courrier des astronomes de l'observatoire de Rutherford près de New-York.

— Pourrais-je parler à M. Peter Owen, directeur de la section planétaire ?

— Vous avez votre carte, Monsieur ?

Je tendis ma carte sur laquelle le boy aperçut mon nom :

JULIUS SNOW
Reporter at the Light
232, Lexington Avenue, N.Y.

Cette annonce eut l'effet de lancer le boy comme une balle de tennis dans la direction du bureau de M. Peter Owen apparemment. — C'est du moins ce que je fus obligé d'imaginer, car le boy disparut sans mot dire.

Deux minutes après, il entrebâilla la porte.

— Suivez-moi, dit-il.

M. Peter Owen me reçut fort aimablement et me fit asseoir.

— En quoi puis-je vous être utile, Monsieur ?

— Quelques renseignements au sujet de la planète Mars, notre voisine.

— Voisine ! Hum ! oui, si vous voulez, à 56 millions de kilomètres lorsqu'elle passe le plus près de la Terre.

— Pourriez-vous me résumer, cher Monsieur, ce que l'on sait de cette intéressante planète ? N'oubliez pas que vous avez devant vous un ignorant, et faites comme si je ne connaissais pas un mot d'astronomie.

— Bien, dit M. Owen, et s'emparant d'un *Nautical Almanach* pour 1909. Vous comprenez, ajouta-t-il, que nous ne pouvons tout savoir par cœur ; il y a des chiffres qu'il est inutile de retenir, nous les avons sous la main. Commençons par les éléments de la planète, sa grandeur, sa distance au Soleil, son volume, etc. Vous pouvez prendre des notes, cher Monsieur, ne vous gênez pas.

J'avais précisément ouvert un carnet et m'apprêtais à écrire :

— Mars, continua M. Owen, est la quatrième des planètes à partir du Soleil, vous avez appris cela à l'école : Mercure commence la série, puis viennent successivement Vénus, la Terre, Mars enfin, à 227 millions de kilomètres du Soleil et à 56 millions de kilomètres de la Terre.

« Le diamètre de Mars étant deux fois plus petit environ que celui de notre globe, il s'ensuit que son volume est très restreint. Une miniature de la Terre, quoi ! Et qui pèse encore moins qu'elle à proportion, car si son volume est six fois et demie plus faible, son poids est près de dix fois moindre que celui de notre monde. »

— Alors, si je ne me trompe, Mars étant plus petit que la Terre doit moins attirer les corps et la pesanteur y devrait être plus faible aussi ?

— Parfaitement raisonné, cher Monsieur : ainsi, un corps du poids de 100 livres n'en pèserait que 37 à la surface de Mars ; soit une diminution d'un tiers environ.

— D'où je conclus que les Martiens doivent être plus légers que nous.

— N'allons pas si vite, je vous prie, et ne mêlons pas les futilités aux choses sérieuses. Je continue : Mars tourne sur lui-même comme la Terre. Ses jours et ses nuits sont seulement un peu plus longs que chez nous.

— Quelle est la longueur du jour martien, s'il vous plaît ?

— Nous la connaissons à un centième de seconde près, elle est exactement de 24 heures 36 minutes 22 secondes 70 centièmes.

— Ceci me surpasse ; décidément l'astronomie est une science de précision.

— Oui et non, Monsieur Snow, et lorsque j'aurai ajouté que l'axe de Mars est incliné comme celui de la Terre à peu de chose près, je vous aurai dit tout ce que nous savons de certain sur cette planète.

— Mais vous plaisantez !

— Pas du tout.

— Et les fameux canaux ? et les cartes de Mars ?...

— Oh ! tout cela est bien vague ; il y a des sujets intéressants que nous pouvons aborder, si vous le désirez, mais je vous avertis qu'à partir de ce moment nous tombons dans le domaine de l'incertain.

— Et pourtant ne voit-on pas quelque chose à la surface de Mars ? Moi qui vous parle, j'ai eu des dessins entre les mains...

— Je ne le nierai pas, cher Monsieur, vous touchez là des questions passionnantes ; mais, voyez-vous, lorsque nous examinons le globe ayant la prétention de représenter notre voisine nous sommes dans la situation d'un géomètre auquel on demande d'expliquer un plan topographique dont il ignore tout jusqu'aux teintes conventionnelles. Il y a beau temps que le grand Herschel avait aperçu des calottes polaires d'un blanc de neige, calottes fondant presque entièrement pendant l'été de la planète. Il est vrai que les saisons martiennes sont le double des nôtres, l'année de mars étant de 687 jours en chiffres ronds.

— Eh bien ! c'est déjà un fait intéressant ; les glaces et les neiges ne sont donc pas inconnues là-bas ; encore un point de ressemblance avec notre patrie !

— Doucement, doucement, Monsieur ! Nous disions donc que ces calottes ont des apparences neigeuses ; mais retenez bien ceci : nous n'avons aucun moyen d'affirmer que c'est de la neige, de la vraie neige comme il en tombe chez

nous... Et si c'était une précipitation d'un autre gaz, d'acide carbonique, par exemple ?

— Ceci n'est pas probable, puisque nous avons constaté la présence de la vapeur d'eau dans l'atmosphère martienne.

— On l'a dit, en effet, et tout le monde est loin d'être d'accord sur ce point. D'ailleurs ce ne serait pas encore une preuve décisive ; mais je suis agréablement surpris de voir que vous en savez aussi long que moi sur la question.

— Pas du tout, pas du tout, j'ai glané de-ci de-là des observations que je ne saurais contrôler par moi-même, et je suis bien aise de pouvoir me renseigner d'une façon plus sûre.

— Quant à la topographie de la planète, reprit M. Owen, il y a là une série d'énigmes que nous ne sommes pas près de découvrir. Vous n'ignorez pas que chaque astronome, dans ses dessins, a sa manière de rendre ce qu'il voit, comme un peintre quelconque, parbleu ! On s'accorde en général assez bien sur les configurations principales, mais quant aux détails, c'est une autre affaire.

« Les premiers observateurs voyant des taches sombres et d'autres plus claires ont pensé que les premières devaient être des mers et les secondes des continents. On a fait bonne justice de toutes ces assertions depuis les progrès de l'optique. En réalité, il n'y a pas de masses d'eau importantes à la surface de Mars.

« Il est certain que l'atmosphère de Mars est très faible, beaucoup moins dense que celle de la Terre ; l'eau, qui semble assez rare d'ailleurs, s'y évapore donc facilement, et il n'est pas téméraire de penser que de grandes surfaces d'eau n'y pourraient subsister.

« Par contre, nous constatons bien souvent la présence de brumes et de brouillards. Ce que l'on avait pris pour des *mers* n'en était donc pas, cela est certain et a été confirmé d'une autre façon ; nous y reviendrons. En tout cas les grandes masses sombres paraissent généralement vertes. Elles sont reliées par des taches allongées de même nature. Ce sont ces dernières qui constituent ce que nous appelons les *canaux*.

« À l'époque où l'on fit ces découvertes, la question des mers n'était pas tranchée ; il était donc naturel de penser que les *mers* étaient reliées entre elles par des *fleuves*. Cette appellation demeura plusieurs années et, sur les premières cartes de Schiaparelli, un astronome italien, on peut voir des îles, des mers, des fleuves, exactement repérés comme position, avec des noms mythologiques fixant définitivement les principaux détails.

« En 1879, il s'opéra dans la façon de représenter les détails martiens une sorte de révolution, et c'est M. Schiaparelli qui introduisit cette manière nouvelle. Sur les cartes de Mars, les fleuves s'amincissent et deviennent de plus en plus droits ; on les nomme *canaux* ; et en 1881, presque tous les canaux dessinés par l'astronome italien sont des lignes droites dont quelques-unes se poursuivent sur la surface de la planète, pendant des milliers de kilomètres.

« Rapprochez les dernières cartes de cet astronome de ses premiers dessins, vous serez littéralement stupéfait. Celle de 1888 en particulier ne présente aucune courbe : les canaux y sont tracés au cordeau et à l'équerre comme les rues d'une ville américaine ; on dirait un réseau artificiel enserrant la planète mieux que ne le font nos lignes de chemins de fer qui ont l'obligeance de se détourner quelquefois de leur

direction pour se plier aux exigences d'un terrain plus ou moins modelé.

« Des canaux droits, ou si vous le préférez des lignes de végétation de 200 à 500 kilomètres de large se prolongeant sur 5.000 kilomètres de longueur et s'entrecroisant dans tous les sens, voilà de quoi défrayer l'imagination d'un Edgar Poe ; ne trouvez-vous pas que tout cela est extravagant ? »

— Et cependant, s'il en est ainsi...

— Je vous l'accorde, mais *that is the question* et ce n'est pas tout, laissez-moi continuer, vous allez en entendre de plus fortes encore.

« À la fin de l'opposition de 1887, M. Schiaparelli se décida à publier d'étranges observations. En certaines circonstances, les canaux rectilignes se dédoublent. Comprenez bien cette particularité. Là où la veille vous aviez aperçu un seul canal long et étroit, tout à coup et comme par enchantement surgissent des canaux parallèles ; tantôt le nouveau canal vient prendre place à côté du premier, tantôt l'ancien disparaît pour donner naissance aux deux nouveaux. Leur écartement est variable ; il oscille entre 350 et 700 kilomètres. Ce sont les propres paroles de M. Schiaparelli. Voilà ce que les astronomes ont appelé la *gémiation* des canaux.

« Ce n'était déjà pas mal, qu'en dites-vous ?

« Eh bien ! nous n'étions qu'au commencement de ces extraordinaires découvertes. Ici, cher Monsieur, je fais une pause... »

— Vous l'avez bien gagnée.

— Ce n'en est pas précisément la raison, mais ce qui me reste à vous expliquer est le point délicat du sujet. Nous ne

sommes plus au pays latin, au pays de la littérature et de l'art, dans cette patrie de Dante, le poète des ombres et du merveilleux ; nous voilà bel et bien en Amérique, ce monde nouveau de l'industrie et de la science positive ; je veux parler de cet observatoire construit dans l'Arizona tout exprès pour observer la planète Mars. M. Lowell, son directeur, se lança à corps perdu dans l'étude de la planète, et ses publications ou, plutôt, ses révélations sur notre voisine sont fantastiques.

« Imaginez une planète recouverte d'une toile d'araignée, d'un immense réseau de mailles fines et serrées enveloppant vallées et plateaux. Voilà comment se présente le globe de Mars, aux yeux imaginatifs de M. Lowell. Partout les canaux rectilignes s'entrecroisent en tous sens ; puis, reprenant une idée de M. Pickering, un compatriote encore, M. Lowell assure que ce que nous voyons ce ne sont pas précisément les canaux, mais leurs bords recouverts d'une épaisse végétation ? Dès lors, l'existence des Martiens ne pouvait faire aucun doute. »

— M. Lowell les aurait-il vus ? hasardai-je en souriant.

— Non, mille fois non ! mais c'est tout comme ; il les voit à l'œuvre à chaque saison. Écoutez la suite : supposez pour un instant que vous êtes sur une planète à l'agonie ; l'eau s'y fait rare, les mers n'existent plus, les lits des rivières sont desséchés ? Seuls les pôles possèdent encore durant l'hiver une mince couche de neige qui va s'évaporer à mesure que la fusion viendra. Que feriez-vous, Monsieur Snow, vous, un terrien comme moi ?

— Ma foi, je n'y ai jamais réfléchi, mais en supposant que j'habite l'équateur je commencerais par avoir très soif et, dussé-je être atteint d'hydrophobie en voyage, je n'hésiterais

pas à transporter mes pénates près des pôles pour recueillir cette neige dans de grandes citernes, et la capter avant l'évaporation.

— Eh bien ! laissez-moi vous dire que vous raisonnez comme un enfant à côté des Martiens. Savez-vous ce qu'ils font, eux ?

« Nous admirons sur la Terre la hardiesse de nos ingénieurs qui lancent des arches immenses entre deux montagnes, qui élèvent des tours de 300 mètres, qui construisent des ponts comme celui de Brooklyn ; niaiserie que tout cela ! Sur Mars, les peuples ne luttent plus entre eux, c'est la fraternité idéale, ils n'ont qu'un souci, combattre le fléau commun : le manque d'eau ; alors, par de savants drainages, par des écluses merveilleusement combinées, à l'aide de machines puissantes, on s'empare de l'eau des pôles à mesure qu'avance la fusion de la neige et on distribue l'eau à domicile, c'est-à-dire à toutes les latitudes. Si vous habitez l'équateur, Monsieur Snow, vous pouvez rester chez vous. Votre heure viendra : chaque région à son tour.

« Il est vrai que les ingénieurs de ce pays intelligent ont moins de mérite que les nôtres ; les ouvriers se fatiguent moins, et le percement d'un isthme de Panama serait un jeu d'enfant pour ces êtres favorisés. À chaque intersection des fameux canaux, une oasis ; n'est-ce pas étrange, merveilleux, irréel ! Et cependant M. Lowell croit à tout cela comme un catholique romain à son Credo. »

— Très bien, mais « tout cela », comme vous dites, n'a-t-il pas été confirmé par des photographies prises à son observatoire de Flagstaff ?

— Jamais de la vie, cher Monsieur, les photographies sont des points imperceptibles, elles ont deux ou trois millimètres ; allez donc chercher un ensemble de canaux sur de semblables épreuves. Autant essayer de voir les microbes à l'œil nu ! Je les ai eues en main, ces épreuves, j'en ai là encore quelques-unes à votre disposition ; voulez-vous y jeter un coup d'œil ?

Ma curiosité était piquée à fond.

— Bien volontiers, répondis-je.

M. Owen se dirigea vers une sorte de secrétaire, ouvrit un tiroir et avec précaution m'apporta une plaque de trois pouces carrés sur laquelle se trouvaient groupés une série de petits ronds imperceptibles.

J'avoue que mon désappointement fut complet. À la loupe, je cherchai les configurations de la planète. La tache polaire était assez visible ainsi que la *Mer du Sablier*, un point noir représentait le *Lac du Soleil*, tout cela était un peu flou, minuscule ; on distinguait mal les limites des régions sombres et des taches plus claires, où grossissait le grain de la gélatine, et c'était tout.

— Eh bien ! qu'en dites-vous ? Avais-je raison ?

Je ne répondis que par un signe de tête. Je n'étais plus là. Ma pensée s'envolait vers M. Algol. Je revoyais les pellicules aperçues au Waldorf Astoria ? Je comparais ces misérables essais à ceux de mon maître et encore ne les avais-je vus que de loin ! Que serait-ce donc à l'observatoire de l'île Algol, lorsque je pourrais toucher des agrandissements fantastiques. Et j'entendais mon patron répéter au sujet de ces clichés de M. Lowell : « Mais c'est une misère et, si j'étais Américain, je ne voudrais pas les sortir, ces épreuves »...

— Tout cela, repris-je, me paraît bien médiocre, mais on pourrait faire mieux.

— Faire mieux ! Oui, sans doute ; faire beaucoup plus, non, croyez-moi, le procédé ne comporte que d'infimes perfectionnements. Dans l'état actuel de la science, il n'y a rien à espérer, il faut attendre des siècles peut-être.

— Et si nous avons des télescopes plus puissants ?

— Mais non, mille fois non. Au foyer du plus fort instrument, Mars n'est qu'un point, songez donc ; au moment où Mars passe près de nous, il ne sous-tend qu'un angle de 25 secondes, c'est-à-dire que son diamètre apparent est 75 fois plus petit que celui de la Lune vue à l'œil nu, et sa surface, par rapport à celui de notre satellite vu de la Terre, dans le rapport de 75 au carré. Je m'explique : il faudrait 5.000 Mars tel que nous le voyons pour égaler le disque de la Lune. Seule la rétine humaine peut distinguer dans une aussi faible surface les détails que nous voyons ; et à en juger par les dessins de M. Lowell, l'œil humain est joliment perfectionné, ne croyez-vous pas ?

J'étais atterré !

— Alors, selon vous, hasardai-je, il n'existe pas de moyen de faire mieux, même avec de grands instruments ?

— Je vous l'ai déjà dit, détrompez-vous. Les grands instruments n'ont jamais donné ce qu'ils promettaient. Vous amplifiez les images, mais, à partir d'un certain grossissement, vous diminuez leur éclat ; vous amplifiez aussi les courants aériens et bientôt, vous arrivez à des images flottantes et où il y a, permettez-moi l'expression, à boire et à manger tout à la fois.

« Tant que l'homme se servira des moyens optiques actuellement à notre disposition, il n'arrivera à rien de plus.

« Toutes nos théories sur Mars sont puériles, dignes d'enfants qui apprennent l'alphabet.

« Croyez-vous donc que nous voyons exactement les configurations martiennes ? Pas du tout ! L'œil groupe les détails importants, mais il est impuissant à analyser ce qui se passe là-bas ; voilà mon avis, et je le soutiendrai devant toutes les académies. »

— Peut-être avez-vous raison.

— En voulez-vous d'autres preuves ? Je vous ai dit que les mers de Mars ne contiennent pas d'eau ; voici comment on est parvenu à s'en rendre compte.

« À mesure que les instruments se perfectionnaient, l'attention des astronomes fut attirée sur les détails et on découvrit que les fameux canaux ou du moins, pour parler correctement, que les traits sombres se continuaient dans les mers, avec cette différence toutefois que, ressortant en gris-vert sur le fond rougeâtre du sol, ils perdaient leur couleur dans les mers où ils prennent généralement un aspect blanchâtre.

« Peut-être qu'avec des instruments plus puissants, si nous en avons les moyens optiques, nous découvririons que toutes ces lignes, nous paraissant continues dans nos faibles télescopes, ne sont qu'un ensemble de points dont la planète est criblée, aussi bien dans les parties claires que dans les parties sombres. »

Je ne pouvais pourtant pas dire à M. Owen le but de ma visite, aussi insistai-je sur d'autres points.

— Mais pensez-vous, Monsieur, qu'au moyen de l'électricité et de courants intenses, on ne parviendrait pas à mieux voir, à saisir...

Je m'arrêtai brusquement ; la figure de l'astronome présentait un état d'ahurissement comique.

— Voulez-vous dire apparemment que l'électricité pourrait nous servir de moyen de communication ?...

Ce n'était pas précisément ma pensée ; mais avant tout je ne voulais pas que M. Owen me crût atteint de folie, aussi répondis-je très calme :

— Mais parfaitement, je m'exprimais mal ; n'a-t-on pas parlé de signaux de feu envoyés par les Martiens ?

— Fumisterie que tout cela, cher Monsieur ; depuis quelques années, voyez-vous, les astronomes ont obéi à un sentiment très humain sans doute, mais peu digne de savants. On veut d'abord faire parler de soi, tout comme un acteur ou une cantatrice. Voilà la clef du mystère. C'est à celui qui prouvera que Mars est habité et alors toutes les raisons sont bonnes, toutes, entendez-vous.

« Un phénomène nouvellement constaté se change immédiatement en une manifestation des habitants de Mars. Un nuage brille-t-il au soleil couchant de la planète, c'en est assez pour lancer de toutes parts des télégrammes annon-

çant à grand fracas que nos frères martiens nous envoient de 35 millions de milles un *shake-hand*³ vigoureux.

« Pauvre humanité qui partout se cherche elle-même ! pauvres savants qui se feraient tuer pour avoir leur statue ! C'est une caractéristique de notre siècle, Monsieur Snow, méfiez-vous ! »

Décidément M. Owen devenait sentencieux ; il n'avait plus rien à m'apprendre. Je me confondis en excuses de l'avoir dérangé, en remerciements pour ce qu'il venait de m'apprendre.

Je pris congé de lui, plus perplexe encore et dans l'état d'esprit d'un homme agité des sentiments les plus contraires.

À mesure qu'approchait le jour du départ, je me sentais de plus en plus irrésolu. Maintenant Algol et Arensen me paraissaient atteints de folie ; tout ce qu'ils voulaient faire était irréalisable : Owen m'en avait donné la preuve.

Et puis, après réflexion, n'était-ce pas moi le plus naïf des trois ? Sous couleur d'astronomie, M. Algol ne cachait-il pas son jeu ? Greenner devait avoir raison. L'observatoire de M. Algol n'était qu'un prétexte. Un métal qui servirait à étudier la planète Mars, c'était insensé ! Un chimiste comme Arensen devait avoir un autre but. Il y avait là tout bonnement une découverte dont les deux savants gardaient jalousement le secret, dépistant toutes les indiscretions et attendant le jour où l'invention serait industriellement au point.

³ Poignée de main.

Et moi, naïf, j'avais mordu à l'hameçon. Je quittais une situation honorable pour m'abaisser au rang de domestique. C'est moi qui devenais fou.

Eh bien ! non, je ne continuerais pas cette folie ; je n'irais pas m'enterrer dans une île déserte à la merci d'un savant soupçonneux.

Il fallait en finir et mon hallucination avait déjà duré trop longtemps...

Demain je filerais.

VII

À bord du « Mars »

Le 22 juin, à quatre heures précises, le *Mars*, steam-yacht de M. Algol, quittait l'immense rade de New-York emportant une dizaine de personnes vers l'île Algol, et... je suis du nombre !

Je me revois encore au *The Light* ; je revis les scènes qui ont amené ma détermination, les jours fiévreux d'attente, la première réception de M. Algol, les préparatifs de départ, mes hésitations, l'embarquement enfin !

À mesure que s'étaient écoulées les heures après ma visite à l'observatoire, les discours de M. Owen s'étaient atténués. Ses paroles si concises, son style limpide comme la science qu'il représentait, sa logique de mathématicien critique, tout cela me paraissait exagéré.

Il n'est pas rare, paraît-il, que des astronomes habitués à des travaux précis, aux mesures micrométriques, aux chiffres et aux logarithmes en viennent peu à peu à manquer d'enthousiasme. Cela, je ne l'ignorais pas, et je me réfugiais derrière cette futile raison pour retarder mon départ de l'hôtel d'University-Place.

Et puis, qui sait ? Si j'allais manquer le reportage le plus sensationnel du monde ! Jamais je ne m'étais vu dans une situation aussi bizarre. Je n'aurais pu mieux comparer ma volonté qu'à ces fléaux de balance très sensibles qui ne peu-

vent se résoudre à choisir la droite ou la gauche ; c'était une sorte d'équilibre instable, qu'un rien faisait osciller ; les poids étaient à peu près égaux, et aucune détermination ne l'emportait, parce que mon esprit n'avait pas de motifs suffisants pour s'engager.

L'impulsion première m'avait donc entraîné, et je n'étais pas capable de réagir contre cette vitesse acquise ; maintenant c'en était fait : j'étais en route. Le sort déciderait.

Appuyé au bastingage du pont d'arrière, je suis machinalement le long sillage du *Mars* dans les eaux vertes de la rade. Instinctivement je lève les yeux : quel va-et-vient dans ce port bruyant ! Nous croisons des navires de toutes nationalités, de grands ferry-boats peints en blanc, véritables maisons flottantes qui manœuvrent avec sûreté dans cette cohue pressée de bateaux.

Le temps est splendide, aucun nuage. Nous laissons Governor Island, puis la statue de la Liberté aux tons vert-de-gris se détachant sur le fond brumeux de la ville. Bien loin, sur la droite, on aperçoit le pont de Brooklyn, s'enlevant en gris sale sur un ciel presque doré. Dans le lointain, à l'ouest, une chaîne de montagnes borde l'horizon.

Nous filons maintenant à toute vapeur. La statue de la Liberté n'est plus qu'un point ; New-York forme une large traînée blanche au-dessus de laquelle plane une sorte de nuage grisâtre. Puis cette vision s'atténue et s'efface tout à fait.

Nous doublons New-Brighton qui m'apparaît sur la gauche, et nous quittons l'immense rade pour nous engager dans la fosse étroite qui la fait communiquer avec Lower-Bay. Ensuite, ce sera la pleine mer. Le dîner est à six heures :

j'ai encore trois bons quarts d'heure devant moi ; je vais les employer à ranger ma cabine.

Comme je me retourne, je me trouve en face du commandant, jeune Américain du nom de Wellmann que j'ai à peine entrevu ces jours-ci chez M. Algol.

— Alors, nous partons ensemble, Julius ?

— Mon Dieu oui, commandant.

— Tenez-vous aussi bien la mer que ce bateau ? Et sans me donner le temps de répondre : Quel beau bâtiment ! et tout équipé à la moderne ! Cela fait plaisir de se sentir transporter là-dessus ; voyez comme il file, et cette douceur ! Ah ! M. Algol fait bien les choses ! Il entre beaucoup de steamers à New-York ; j'y ai vu passer pas mal de yachts depuis que je navigue, mais le *Mars* les enfonce tous par la perfection des formes, sa machinerie, sa solidité, son élégance...

— Ah ! commandant, je ne m'y connais pas beaucoup, mais je vois bien que pour un bateau c'est un beau bateau. Pourvu que nous ayons bonne traversée, moi je n'en demande pas davantage ; je ne suis pas pressé de rentrer, comme on dit ; autant être là qu'ailleurs.

— Oh ! c'est une simple promenade. Dans quatre jours au plus, nous serons à Cuba.

— Tiens, je ne croyais pas que ça s'appelait ainsi l'endroit où nous allons ? Cuba, c'est une île ?

— Vous avez raison, mais nous feront relâche à Cuba pour un jour ou deux seulement.

— Et après ?

— Après ? Oh ! nous ne serons pas loin d'être arrivés.

— Paraît entre nous que ce n'est pas très drôle, la campagne de M. Algol ; la connaissez-vous ?

— Oui, j'y suis allé plusieurs fois. C'est une île à peu près déserte.

— Alors c'est quelque chose comme qui dirait Cuba, n'est-ce pas ?

Le commandant ne put s'empêcher de sourire de la comparaison.

— Mais, malheureux, vous ne savez donc pas que Cuba est une île immense qui a plus de 300 milles⁴ de longueur, tandis que l'île de M. Algol c'est une autre histoire ! Le *Mars* en ferait le tour en une heure.

— Ah ! Monsieur Wellmann, excusez, la géographie ça n'est pas mon fort. J'aime mieux la mécanique.

Et après un silence pour ramener mon interlocuteur sur le bateau qui nous emportait :

— Ça doit être amusant de conduire une machine comme celle-là, hein ?

— Dites donc, Julius, qu'il n'y a que cela de vrai au monde. Sentir une belle goélette ou un beau yacht évoluer au gré de votre commandement et de votre fantaisie, ralentir sa course, stopper et repartir en vitesse !

⁴ Mille, mesure anglaise dont la longueur équivaut à 1.610 mètres environ.

— Alors, c'est tout à fait comme une automobile ?

— Parfaitement !

— Et ça fait du combien à l'heure ?

— Le *Mars* file 14 nœuds en moyenne, 14 milles⁵ à l'heure si vous voulez.

— Et jamais de côtes, Monsieur Wellmann, excepté en grosse mer, bien entendu. Ah ! ça doit être amusant ! Si mes parents m'avaient donné de l'instruction, je me serais fait commandant de vaisseau ; au lieu de cela, vous voyez, il faut que j'aie le couvert ; il est déjà six heures vingt, excusez.

— Au revoir, Julius.

— Votre serviteur, commandant.

Notre salle à manger était légèrement à l'arrière par bâbord, derrière des cheminées et communiquant de ce côté avec l'office et la cuisine.

C'est là que M. Algol devait prendre ses repas en compagnie d'Arensen, de John Bell et d'un second ingénieur beaucoup plus jeune, nouvelle recrue des jours précédents. Je connaissais ce dernier pour l'avoir introduit la veille de

⁵ Il s'agit ici du *mille* marin qui est 1.852 mètres. En marine le mille parcouru estimé au moyen du loch qui laisse dérouler une corde à nœuds. Chacun des nœuds du loch parcourus dans les 30 secondes du sablier ou dans la 120^e partie d'une heure correspond à une marche d'un mille marin par heure. Il y a donc 120 nœuds dans un mille marin et le nœud équivaut à 15 m. 435.

notre départ dans le salon de M. Algol. Bien musclé, quoique de petite taille, les yeux intelligents et très vifs, il était sympathique au premier abord. Sur sa carte j'avais lu :

SAMUEL GLASS
OLD DOMINION LINE (N.Y.)

Ce Samuel Glass appartenait donc à une grande compagnie de bateaux. C'était sans doute pour la traversée que M. Algol l'avait mandé.

J'étais dans l'erreur la plus complète, ainsi que je l'appris peu après. Glass était un ingénieur attaché aux chantiers de la Dominion Line, un mécanicien hors ligne qui ne dédaignait pas de mettre la main à la pâte et qui maniait la lime et le marteau comme le plus habile de ses ouvriers ; il devait être utile à l'observatoire pour monter les mécanismes compliqués des instruments ; c'est du moins ce que j'imaginai.

J'avais donc quatre personnes à servir pendant la traversée et je me promettais d'ouvrir les oreilles.

Tous les quatre parlaient admirablement le français, sauf Arensen qui y éprouvait quelque difficulté.

Le premier soir se passa fort gaiement ; je m'appliquai surtout à étudier Samuel Glass, le nouveau venu, et j'eus vite fait de reconnaître en lui le plus joyeux compagnon du bord. Dès ce soir-là j'avais formé le projet d'entretenir avec lui les meilleurs rapports, tout en gardant, bien entendu, la réserve que m'imposaient mes fonctions.

La conversation très animée roula sur des sujets trop éloignés, hélas ! de ce qui m'eût intéressé en ce moment.

Au dessert, on déboucha le champagne, et M. Algol porta un toast à ses nouveaux collaborateurs.

À huit heures, les quatre convives étaient installés sous la tente du pont d'arrière où j'avais ordre de servir le café.

La nuit arrivait peu à peu ; les côtes n'étaient plus représentées à l'horizon que par une faible ligne s'estompant dans le soleil couchant. La mer était calme ; nous n'entendions que le rythme cadencé des machines et le bruit monotone des hélices. J'étais assis non loin du groupe des causeurs, qui fumaient en dégustant leur tasse de moka.

Je n'avais jamais vu mon maître de si bonne humeur. Il s'était levé et se dirigeant vers l'arrière du bâtiment, il contemplait le ciel où les plus brillantes étoiles commençaient à paraître. Samuel Glass l'avait suivi et machinalement je m'étais approché d'eux.

— Connaissez-vous un peu d'astronomie, Monsieur Glass ? dit brusquement M. Algol.

— J'en ai fait pas mal autrefois, car j'ai travaillé dans les ateliers de Warner and Swasey Company qui a, comme vous le savez, monté le trente-six pouces de Lick-Observatory⁶.

M. Algol eut un moment de surprise mal contenue.

— Pas possible ! Alors vous serez encore plus utile que je ne pensais.

⁶ Les astronomes ont l'habitude de désigner la puissance d'un instrument par le diamètre de l'objectif évalué en pouces ou en centimètres. Une lentille de 36 pouces mesure 85 centimètres de diamètre.

— Parfaitement, j'ai présidé plusieurs fois à la monture de grands équatoriaux, et l'astronomie m'a passionné comme cela passionne toujours les jeunes intelligences.

— Et celles qui ont passé la quarantaine, Monsieur Glass !

M. Algol se rajeunissait de quinze ans, mais bast !... À cela près !

— Tenez, cher Monsieur, continua Glass, voici Véga de la Lyre, Altair de l'Aigle et la petite constellation d'Hercule.

— Parfaitement, mais vous êtes très calé, dirions-nous en français !

Pendant cette conversation je regardais d'un air admiratif les étoiles qu'indiquait du doigt M. Glass.

— Julius, me dit Algol, cela vous intéresse ?

— Ma foi, oui, Monsieur, tout m'intéresse ; mais je me demande comment on a pu savoir le nom de toutes ces étoiles !

Glass se mit à rire de cette naïve réflexion.

— Allons, Julius, reprit Algol, je veux vous donner votre première leçon d'astronomie. Savez-vous que j'ai l'intention de vous nommer concierge de mon observatoire ?

— C'est un grand honneur pour moi, Monsieur.

— Oui, mon garçon ; et à ce titre, il faut que vous ne soyez pas trop ignorant. D'abord, savez-vous que la Terre tourne ?

— Je l'ai entendu dire bien souvent. Monsieur, mais cela dépasse mon imagination. Je sais bien qu'elle est, paraît-il, ronde comme une boule, mais j'imagine alors qu'il faut une jolie dynamo pour la mettre en mouvement !

— Toujours le même, ce brave Julius. Eh bien ! oui, elle tourne comme ceci, de l'ouest à l'est, et c'est pourquoi le Soleil et toutes les étoiles paraissent tourner de l'est à l'ouest, en sens contraire.

— Puisque Monsieur me l'affirme, je suis bien forcé de le croire, car enfin Monsieur est plus savant que moi.

Je répondais tout cela du ton le plus naïf du monde, tout en sentant qu'il me fallait une grande habileté pour ne pas me trahir.

Le rire de Glass m'avait fait passer un frisson, et j'avais cru discerner derrière cette gaieté feinte des soupçons mal dissimulés. Il me semblait cependant que jusqu'à ce moment je jouais bien mon rôle.

Le lendemain matin, j'étais dans une demi-somnolence où voguait à mes yeux, dans un ciel splendide, Mars la rouge, animée à sa surface d'un frisson de vie, quand un coup de timbre fit renaître en moi le valet diligent. Il n'était que cinq heures ; seuls les hommes de garde veillaient à leur poste.

Dans le couloir, Glass rôdait. À ma vue il perdit contenance. Que faisait-il à cette heure ?

Mais il fut vite remis. Tout en me fixant des yeux, il voulut rire encore, rire comme la veille.

Je ne soufflai mot – nos regards se croisèrent, – mais tout à coup le masque hilare de son visage disparut et s’approchant de moi :

— Écoutez, dit-il à voix basse, pas un mot. À quoi bon continuer vis-à-vis de moi toute... cette mascarade.

J’étais stupéfait, je ne bronchai pas encore ; mon mutisme visiblement l’exaspérait.

Alors il ajouta en scandant les syllabes :

— Ne pourrions-nous plutôt nous entendre ? Nous sommes gens d’honneur, n’est-ce pas, Monsieur Julius Snow ?

Je ne saurais dire ma stupéfaction. J’étais découvert.

J’allais parler, demander des explications ; de nouveau, M. Algol m’appela par une sonnerie répétée.

Lorsque je revins, Glass n’était plus là. De toute la matinée je ne pus l’apercevoir. Mon anxiété croissait d’heure en heure.

Qu’était-ce donc que ce Samuel Glass ? Et comment avait-il flairé en moi un reporter de New-York ?

Son but, il était évident : lui aussi, voulait surprendre le secret d’Algol. Et puis... qui sait ?... Glass était peut-être un espion à la solde de mon maître.

Je ne pouvais rester dans une telle incertitude. Avant la nuit je ferais parler ce nouveau venu.

Je me disposais à courir à sa recherche, lorsque j’entendis une voix crier : « Terre à bâbord ! »

Près des cheminées, je trouvai le commandant. Avec un bon sourire il m'aborda comme la veille.

— Vous voyez, Julius, que nous filons bien, nous voici aux îles Biminis.

— Les îles Biminis ! c'est important, ce pays-là ?

Wellmann partit d'un gros éclat de rire.

— Pas précisément, Julius, mais les marins les aiment mieux de loin que de près. Il y a des passes dangereuses.

Wellmann était disposé à causer, la conversation continua.

— Vous ignorez sans doute la bien jolie légende que l'on disait sur ces îles fameuses. On a cherché longtemps de par le monde la fontaine de Jouvence, celle qui rend la santé aux malades et la jeunesse aux vieillards. Eh bien ! c'est aux Biminis que se trouve cette merveille, paraît-il. C'est du moins ce que contèrent les indigènes à Ponce de Léon, en l'an 1512. Et le crédule Espagnol se mit à sa recherche... sans trouver la source.

— Elle était sans doute tarie avant son arrivée, ajoutai-je en riant.

— Oui, c'est bien dommage, n'est-ce pas, répondit le commandant, et, dans une trentaine d'années, nous la regretterons, cette fontaine mystérieuse.

Puis se tournant vers le sud-est, après un long silence :

— Tenez, Julius, pour l'instant voici qui devient plus grave. Vous n'apercevez rien là-bas ?

— Quoi ?

— Cette fine vapeur au ras de l'horizon, c'est du grabuge pour ce soir ; pourvu que nous ayons quitté ces parages !

À ce moment, je vis Glass filer et disparaître dans un escalier de l'entrepont. Je saluai et me précipitai sur ses traces. Lorsque je le retrouvai, il était avec M. Algol.

De guerre lasse, je me réfugiai dans ma cabine pour considérer froidement le résultat de l'incident du matin. Évidemment Glass allait tout raconter : j'étais perdu. Alors je me souvins du récit de Greenner. Tout cela était bien ma faute... Le mieux enfin était d'attendre.

Mais bientôt l'exiguïté de cette cabine me fit mal et de nouveau je montai sur le pont. Ce fut un véritable soulagement à la tension de mes nerfs.

La mer commençait à moutonner. Wellmann avait deviné juste : la faible vapeur aperçue l'heure précédente s'était changée en une nuée grisâtre n'annonçant rien de bon. On déjeuna dans la salle à manger et le repas fut vite expédié.

— Commandant, dit M. Algol en faisant sa tournée sur le pont d'avant, il faut à tout prix éviter ce grain. Forcez la vapeur.

— Nous allons aussi vite que possible, Monsieur.

— Alors, chargez les soupapes, il faut sortir de cette passe.

Un moment après, le yacht bondit sur la crête des vagues et fila comme une flèche ; la nuée montait toujours.

De la cale à la dunette les hommes d'équipage besognaient ferme ; on bouchait les issues : écoutilles et sabords étaient fermés ; les matelots baissaient les mâts. Le vent

s'était levé ; la foudre au loin grondait lugubrement ; des lames commençaient à déferler sur le pont. Puis, ce fut une pluie torrentielle ; il fallut descendre.

Après avoir vu disparaître les hommes d'équipage par l'escalier d'avant, je me disposais à gagner l'un des panneaux d'arrière lorsqu'une secousse épouvantable me fit rouler jusqu'au pied du rouf. J'eus à peine le temps de m'agripper à un cordage ; la tempête augmentait, le vent tourbillonnait, puis une véritable trombe assaillit le navire.

Le *Mars* donna de la bande et fila quelques encâblures. Une vague plus forte heurta sa proue. Il se releva, puis se cabra. La lutte commençait.

Il était cinq heures du soir, une demi-obscurité dans laquelle blanchissait sinistrement l'écume des grandes vagues enveloppait le yacht perdu sur cette immensité.

Le vaisseau se dressait, plongeait, penchait dans un tangage de plus en plus effrayant. D'énormes paquets d'eau embarquaient, balayant le pont où j'étais seul. Je ne pouvais rester là. Après de longs efforts je parvins enfin au panneau de descente et tant bien que mal je rejoignis ma cabine.

Toute la nuit, j'y fus secoué d'importance, et je dus me sangler sur ma couchette. Mais je ne dormis pas. À chaque instant, je redoutais un choc sur les récifs qui parsèment ces parages. Nous étions dans une passe extrêmement dangereuse, et il fallait toute l'habileté de Wellmann pour tenir le cap en bonne direction, pendant cette tourmente.

J'étais donc en demi-somnolence, lorsqu'une secousse formidable ébranla le navire ; l'ossature entière en gémit. Les

dynamos furent sans doute arrêtées par le choc, car peu après les lampes électriques rougeoyèrent, puis tout s'éteignit. D'un bond, je sautai sur le plancher ; celui-ci vibrait sous mes pieds.

Un instant je crus que le *Mars* sombrait. Vite j'allumai une bougie. Alors une frayeur me prit de mourir là entre quatre cloisons resserrées comme celles d'un tombeau. Je me précipitai dans le couloir où une nouvelle secousse me jeta à terre. Je me relevai ; j'avais hâte de me rendre compte, de voir au dehors ce qui se passait.

Les cloisons où j'essayais de m'appuyer fuyaient sous mes mains. Personne dans les couloirs, on eût dit un vaisseau abandonné. Enfin, après vingt longues minutes, j'arrivai au panneau d'arrière que je fis glisser de façon à passer la tête. La pluie avait cessé, mais toujours la tempête faisait rage. Une rafale passa : comme une voix énorme et vivante elle accourut, rôda aux flancs du navire et s'enfuit au loin avec des râles. Le yacht, avec ses mâts abattus, ses cheminées renversées, muet et nu, avait des allures lugubres de vaisseau fantôme.

Wellmann attaché à la passerelle, le front dans la nuit, sondait les ténèbres. Pas une lueur ; seul un fanal de fortune, piqué à la proue, trouait l'ombre. Sa flamme rouge, qui se noyait dans les flots, attachait aux crêtes des vagues comme une écume de sang.

Soudain, un éclair traversa la nuit ; l'Océan s'emplit de sa lumière glauque jusqu'au lointain des horizons. Perdu dans cette immensité livide, le yacht vibra tout entier sous la foudre. En même temps, un paquet d'eau s'engouffra dans l'étroite ouverture où je m'étais hissé. Je dus faire glisser la trappe et redescendre.

J'avais rallumé ma bougie et, titubant, je gagnais ma cabine lorsque au tournant d'un couloir j'aperçus une silhouette se détachant sur le vitrage éclairé du cabinet d'Algol. C'était Glass, Glass qui écoutait. Nul doute, ce Glass était un espion ; un rival sûrement. Fallait-il en faire un ami ? Vite j'éteignis ma lumière et restai là l'oreille au guet, ne perdant pas un seul des mouvements du jeune ingénieur.

Mais tout à coup l'affaire prit une tournure inquiétante : la porte s'était ouverte brusquement. Arensen s'était élancé sur Glass pendant qu'Algol s'avavançait vers lui, le bras tendu, revolver au poing.

Dans ce brouhaha de la tempête secouant le navire, je ne pus qu'entendre le bruit d'une violente altercation. La scène dura quelques secondes. Poussé par le chimiste, Glass entra dans le cabinet d'Algol ; la porte se referma et je ne vis plus rien.

Il était une heure vingt du matin, lorsque je me jetai sur ma couchette en proie aux sentiments les plus contradictoires. Brisé de fatigue, je m'endormis...

Le lendemain, je m'éveillai au bruissement d'une houle légère dont frissonnait l'océan à peine calmé. Une atmosphère plus lourde nous annonçait la proximité du tropique. Le *Mars*, engagé dans les eaux du canal de la Floride, filait droit au sud. Sa fine carène laissait derrière lui un long sillage d'écume.

Glass ne parut pas au déjeuner du matin. À une heure de l'après-midi, sa place resta vide également, et M. Algol me fit enlever son couvert. « M. Glass est souffrant », avait-il ajouté négligemment. Je ne surpris aucune allusion à l'incident de la nuit.

Je savais par le commandant que nous allions bientôt aborder à Cuba et renouveler à la Havane nos provisions d'eau et de charbon.

Je connaissais M. Algol trop avisé, et assez jaloux de son secret, pour mettre au courant de l'affaire la police havanaise, encore que celle-ci fût complètement yankee.

Et puis de quoi accuser Glass ? Je ne le savais. Il me paraissait bien certain cependant que le jeune homme nous quitterait définitivement à notre prochaine escale. Sa descente était à surveiller.

Toutefois un incident vint contrarier mes projets.

Après le déjeuner, Hensch se présenta dans ma cabine. Il avait troqué sa veste blanche pour le costume de gentleman à prétention et me proposait tout un programme pour la soirée.

Refuser me parut difficile. Et puis je ne pouvais sans attirer l'attention rester en sentinelle sur les quais. J'acceptai quitte à surveiller de près le débarquement.

— Dès notre arrivée, dis-je à Hensch, je vous demande vingt minutes de liberté.

— Qu'à cela ne tienne, avait répondu le brave homme.

Il est trois heures, à quatre heures nous serons à terre ; à quatre heures et demie je suis votre homme.

Bientôt, en effet, la vigie signalait la terre. Peu à peu le panorama s'élargissait et se précisait. Le soleil baignait l'île d'une lumière radieuse. La campagne s'étageait depuis la mer jusqu'au lointain des collines encadrant d'un tapis de verdure la Havane, toute blanche au bord des flots.

Une large baie s'ouvre maintenant devant nous.

Nous sommes arrivés.

Glass n'a pas été débarqué. Du poste que j'avais choisi et que je n'ai quitté durant trois grands quarts d'heure, je n'ai rien aperçu d'anormal ; Algol et Arensen sont partis seuls ; ils étaient les derniers et suivaient de fort loin les matelots descendus à terre.

En compagnie de Hensch, il m'a fallu visiter la ville. Mon cicérone ne m'a fait grâce d'aucun détail, mais rien ne m'intéressait, mon esprit était ailleurs.

VIII

Algol Island

27 juin, dix heures du soir.

Nous devons partir ce soir au coucher du soleil. Il est dix heures et nous sommes encore là. Au large, paraît-il, le vent souffle en tempête. On ne le devinerait guère dans ce port encaissé, sur cette eau morte, dont les chauds effluves nous étouffent.

Ce n'était qu'un grain et maintenant nous appareillons.

Minuit.

Cette fois, nous partons. Nous ne nous arrêterons plus que nous ayons atteint Algol Island. Ma curiosité et mon impatience sont au comble. Bientôt je pénétrerai le mystère ; 540 milles nous séparent de cet îlot perdu qui va devenir le point de mire du monde entier.

Glass demeure toujours invisible. M. Algol l'aurait-il débarqué à Cuba ? J'aurais dû surveiller davantage ; mais comment l'aurais-je fait sans dépasser les limites de la plus simple prudence ?

... À moins qu'on ne l'ait relégué à fond de cale, avec des chaînes aux pieds et des menottes aux poings, comme aux temps romanesques de Montbars l'exterminateur, le grand flibustier !

Pourvu qu'il n'ait pas parlé avant de descendre dans son cachot !

Algol me semble devenir plus soupçonneux. Son regard se fait dur. Sa conversation, enthousiaste au début, devient rare maintenant.

Quoi qu'il en soit, je vois le *Mars* filer à toute vapeur dans la mer des Antilles, nous emportant vers l'île désirée.

Il fait une chaleur accablante. Pas une brise. Derrière nous, Cuba s'enfonce dans la nuit où ses feux disparaissent. Nous voici de nouveau entre mer et ciel.

28 juin.

Je n'ai guère dormi cette nuit, bien que nous ayons vogué sur des eaux étales et magnifiques. La manche à air et la vitesse du *Mars* ont été impuissantes à ramener un peu de fraîcheur dans ma cabine.

À six heures, j'étais sur le pont. Sous les ordres du commandant, on commençait déjà les préparatifs de débarquement.

Les grues électriques manœuvraient sans cesse, déposant lentement devant moi des tonneaux, des caisses, des pièces de machines. Jamais je ne me serais douté que le *Mars* emportait une aussi grosse cargaison.

Tous les colis étaient numérotés, étiquetés, rangés sur le pont avec des précautions infinies.

À quoi bon tout cet attirail ?

Les lourdes chaînes, les crochets puissants grincent et plongent à travers les panneaux grands ouverts.

— Attention, Monsieur Wellmann ! Cela devient sérieux.

Je me retourne. C'est M. Algol.

— Déjà vous, Julius. Ce déménagement vous intrigue ?

— Oui, Monsieur. Je compte les caisses blanches et les caisses noires et les colis peints en rouge. C'est très amusant.

M. Algol haussa les épaules, eut un sourire à mon adresse, puis, brusquement, l'air préoccupé :

— Ah ! voilà mes tonneaux de mercure ; prenez-en soin, Wellmann, cela est très lourd et coûte fort cher. J'en ai des centaines de litres. Maniez-les avec précaution... Avez-vous passé la caisse 172 ?

— Non, Monsieur.

— Eh bien ! Ouvrez l'œil. C'est la plus fragile : vous la reconnaîtrez, elle est octogone ; son contenu pourrait se casser comme du cristal.

Les colis se succèdent sans trêve. Bientôt on entend du fond de la cale un matelot crier :

— Attention ! Le 172. Fragile.

La grue ralentit, l'engrenage crisse à petits coups ; les câbles se tendent, puis lentement, très lentement du large panneau surgit la fameuse caisse.

C'était une boîte octogonale, d'environ vingt-cinq pieds de diamètre, revêtue de lamelles de plomb destinées sans doute à protéger son contenu.

Quand tout fut fini, M. Algol fit le geste de s'éponger le front, comme s'il eût partagé l'effort de la puissante machine à monter une pièce aussi importante.

Je songeai, à part moi, que ce devait être un énorme objectif de lunette. Mon imagination aidant, je me voyais déjà contemplant Mars, dont le disque rougeâtre, considérablement agrandi, laissait apercevoir les travaux gigantesques des Martiens. Et je fus transporté tout à coup dans l'Observatoire d'Algol Island. Toute ma nature de reporter exultait, je retrouvais mon énergie d'autrefois.

M. Algol était vraiment l'astronome génial que j'avais cru.

Je n'aurais dépensé en vain ni mon temps, ni mes peines. Toute la journée des rêves magnifiques d'avenir me bercèrent au rythme cadencé des hélices. À chaque mille franchi grandissait mon impatience d'atteindre cette île, berceau futur de tant de gloire.

C'est aujourd'hui que nous devons aborder ; ces huit jours m'ont paru interminables.

J'ai passé la nuit sur le pont. Je cuisais dans ma cabine. C'est du moins le prétexte que je trouvai pour coucher à la belle étoile.

Bientôt la vigie signala une terre par tribord. C'était la grande île de Turneffe. Derrière elle, la côte de Honduras ; au loin, à l'Ouest, la mer des Antilles. Nous approchions du but.

Algol seul paraissait aussi calme que de coutume. Cependant je ne pus m'empêcher de penser que cette attitude devait être toute superficielle. Mon maître mangea peu ce jour-là, et j'eusse compté ses paroles. La table avait été dres-

sée sur le pont, transformé pour la circonstance en une véritable véranda. La conversation des autres convives n'était guère plus animée. À chaque instant les regards se tournaient vers le sud, et Bell se leva deux fois pendant le repas pour fouiller l'horizon.

— Quelle impatience, cher Monsieur Bell ! ne put s'empêcher de dire Algol. Calmez-vous. Nous dînerons, ce soir, dans Algol Island, que nous atteindrons vers quatre heures.

À trois heures, en effet, la vigie criait : « Terre par tribord devant ! »

On se précipita à l'avant du bateau et les jumelles s'immobilisèrent vers le point signalé.

Bientôt on pouvait distinguer une sorte d'échancrure sombre au milieu d'une ligne d'argent miroitant à l'horizon.

— Algol Island ! avait crié le premier le vieil Arensen.

Le *Mars* filait à belle allure et, peu après, le regard pouvait embrasser l'entier développement de la côte.

Très surélevée, formée de hautes falaises à pic, de roches arides et noires, telle m'apparut l'île mystérieuse ; ses rivages semblaient se dresser comme une ceinture gigantesque de remparts naturels, une sorte de forteresse crénelée et merveilleusement défendue.

On eût dit un de ces cirques géants dont la vision télescopique nous offre de nombreux exemples sur la Lune.

Ma pensée peignait si bien la réalité qu'Algol fit tout haut la même réflexion :

— Si vous avez contemplé notre satellite au moment du premier quartier, cela doit vous dire quelque chose, Messieurs, ou vous n'êtes pas observateurs pour deux *cents*, n'est-ce pas, Arensen ?

— Oui, répondit le chimiste. On dirait Azarchel au moment où le soleil se lève.

— Ou plutôt quand il se couche, reprit Algol.

— La comparaison serait en effet plus exacte.

En fait, le spectacle était imposant.

Le soleil, déjà bas, allongeait au loin sur la mer l'ombre amincie de ce récif volcanique, tandis qu'alentour l'infini était plein de la pourpre surgie au fond de l'occident.

Quand nous ne fûmes plus qu'à quelques encablures, je me demandai comment nous pourrions aborder. Le ressac était violent à la base du bloc gigantesque où se brisaient les flots. Pas la moindre crique n'apparaissait qui pût donner asile même à une simple embarcation.

Et pourtant le *Mars* continuait de courir à l'assaut de ce roc, de ses flancs escarpés, de ses mornes granitiques. Pendant quelques minutes, je crus que nous allions doubler l'île, mais brusquement le *Mars* vira de bord et courut droit à terre.

— Stop ! cria Wellmann.

La sirène lança dans les airs ses notes lugubres. Un coup de canon répondit d'Algol Island. Et là-haut, devant nous, sur la falaise, un drapeau se hissa. Il claquait au vent, mais sur le fond du ciel, resplendissant de l'illumination du cou-

chant, seule sa silhouette se détachait en noir. Je ne pus distinguer ses couleurs.

Toute cette mise en scène ne laissait pas de tendre mes nerfs.

C'est là, derrière ces étranges murailles, que je ravirais au ciel ses secrets. Dans cette île tourmentée que le feu central avait fait surgir récemment du sein des flots, une lutte allait s'engager entre cet homme debout à mes côtés et le reporter, Julius Snow. Algol n'avait pas le droit de priver l'humanité des découvertes grandioses qu'il préparait. Par mon intermédiaire, le monde étonné saurait la grande nouvelle.

Nous n'étions maintenant qu'à deux encâblures⁷ du rivage abrupt. Les hélices cessèrent de tourner, les cheminées lancèrent des torrents de vapeur. Notre marche se ralentissait. Mais le choc ne pouvait s'éviter. Le *Mars*, sur un espace aussi faible, n'annulerait pas sa vitesse.

Cependant je remarquai bientôt – nous étions à 50 brasses⁸ de la côte – une sorte de chenal pratiqué entre deux énormes rochers géants de granit s'appuyant l'un sur l'autre. Le yacht se dirigeait vers lui. Wellmann, qui avait remplacé le timonier, manœuvrait avec une sûreté de main extraordi-

⁷ *Encâblure*, longueur d'un câble de 100 toises ; la toise valait 1 m. 94 ; l'encâblure ancienne valait donc 194 mètres. L'encâblure employée dans la marine française est actuellement de 200 mètres.

⁸ *Brasse*, mesure employée dans la marine et qui vaut 5 pieds de 0 m. 324, soit 1 m. 624. Il y a 120 brasses dans une encablure ancienne.

naire et ce fut avec une lenteur calculée que la coque du navire frôla les parois de l'étroit couloir.

Le moment où le yacht s'enfonça dans les ténèbres de ce tunnel fut une minute inoubliable. Le *Mars* évoluait en une immense caverne éclairée par de puissantes lampes à arc.

Tout autour de la grotte, un large quai avait été ménagé à quelques mètres au-dessus des eaux du lagon.

Quatre mulâtres étaient là qui nous attendaient.

Peu après, Arensen, Bell, Hensch, votre serviteur et les mulâtres, nous nous engageons en un large escalier creusé dans le granit. M. Algol fermait le cortège. Glass était toujours absent ; peut-être restait-il avec l'équipage et devait-il retourner à New-York.

Bientôt nous arrivions en plein jour. Un spectacle inattendu s'offrit à mes regards.

Autant les abords et l'extérieur de l'île pouvaient désoler la vue, autant l'intérieur était fait pour la réjouir. Je n'avais pas, devant moi, les grandioses végétations des vieilles terres de Cuba, mais une flore jeune et vigoureuse qui croissait là en une inextricable densité.

Je ne m'étais pas trompé cependant ; nous étions au sommet d'un volcan.

Les pluies tropicales en avaient désagrégé les flancs intérieurs ; l'orifice était maintenant comblé, et il en était résulté une sorte de cuvette de deux ou trois milles de diamètre.

Je ne saurais peindre l'impression que je ressentis en foulant ce sol relativement jeune, émergé récemment des fonds marins. Je me reportais aux premiers âges de la créa-

tion du globe, et les versets de la Bible me revinrent en mémoire : « Et Dieu dit que les eaux inférieures s'amassent en un seul lieu et que l'aride paraisse... Que la terre produise de la verdure ». Et il fut fait ainsi.

À ce sentiment mystique s'ajoutait l'étonnement joyeux de découvrir au milieu de ces mornes lugubres, de ces pics désolés, un éden épanoui dans toute la splendeur de la nature des tropiques.

Arensen était déjà penché, examinant les moindres débris du sol.

— Drôle d'idée ! s'écria-t-il tout à coup.

— Que voulez-vous dire, Arensen ? repartit Algol.

— Je veux dire, cher Monsieur, que je n'oserais passer ma vie en cet endroit. Nous sommes bel et bien dans la bouche d'un cratère.

— Et puis ?...

— Et puis... rappelez-vous l'histoire de la montagne Pelée. Un jour ou l'autre les forces internes se réveilleront et les habitants d'Algol Island iront faire un agréable voyage dans les airs.

— Sans aéroplane, remarqua Bell.

Hensch avait eu un moment de terreur.

— Bast ! d'ici là, Arensen, nous saurons à quoi nous en tenir, répondit Algol.

— Vous feriez bien peut-être, reprit le chimiste, d'installer des sismographes pour surveiller de près l'activité souterraine.

— Des sismographes ! Que dites-vous ? Il y a trois ans qu'un appareil de ce genre, mais beaucoup plus sensible que ces instruments, fonctionne jour et nuit. Tous les six mois, je développe les pellicules.

— Et vous obtenez ?

— Et j'obtiens des secousses continuelles. Non seulement j'enregistre les grands tremblements de terre, mais des séismes locaux. Le sommet d'Algol Island est en perpétuelle vibration.

— Parfaitement, dit Arensen ; j'étais dans le vrai. Votre montagne ne me dit rien qui vaille. La chaudière est sur le feu et un beau jour son couvercle sautera.

— En attendant, si cela vous intéresse, Messieurs, mes instruments sont à votre disposition.

Ces paroles avaient refroidi mon enthousiasme. Mais cette triste perspective s'évanouit à la pensée que la crise sismique actuelle touchait probablement à sa fin et que, dans quatre mois, j'aurais fui, pour toujours, le sol agité des Antilles.

À ce moment nous quittâmes le sentier serpentant à travers les hautes verdures, et une large clairière s'offrit à mes regards.

Tout près de la côte sud-est s'élevait une sorte de mont granitique énorme.

Le soleil couchant renforçait les teintes rougeâtres de son sommet, perché à 400 mètres au-dessus de la crête du volcan.

Sur les flancs de cette colline abrupte, une fraîche habitation se détachait en nuances claires. Un raidillon y conduisait : c'était la demeure de M. Algol, Hill Cottage, ainsi que le maître se plut à la nommer.

De l'immense terrasse qui la précédait, on jouissait d'un panorama splendide. Mais ce n'était pas le moment de l'admirer.

M. Algol faisait déjà les honneurs de son *home* aux nouveaux arrivants. Hensch et moi suivions le groupe dans le vestibule, attendant les ordres du maître.

Même soir, dix heures.

Il existe des moments dans la vie où la chance paraît vous abandonner. Ce soir, il me semble que mon but m'échappe à jamais : c'est l'impression que j'éprouve en jetant ces notes sur mon carnet. Je me suis étrangement abusé. Glass a parlé certainement.

M. Algol m'a fait venir dans son cabinet de travail avant le dîner.

— Julius, m'a-t-il dit, à partir de maintenant vous n'aurez plus les mêmes occupations. J'ai ici un domestique à mon service, de sorte que vous pourrez être tout entier à votre nouvelle besogne. Hensch vous montrera votre chambre pour cette nuit. Demain nous causerons plus sérieusement.

J'avais compté sur la promesse de M. Algol d'être à l'observatoire. Je m'étais bercé de l'illusion de servir encore à table, moyen très pratique de surprendre les conversations. Je me perds en conjectures. Que signifient ces dernières paroles : « Demain nous causerons plus sérieusement ? »

De mon balcon la vue s'étend sur la mer. À mes pieds, comme un grand parterre, Algol Island dort, sans une brise, dans l'ombre de sa luxuriante végétation. Au loin, sous la lune, blanchit à peine l'infini des eaux au bercement des vagues molles. Je dois repousser la fenêtre pour m'arracher à cette nonchalance envahissante des choses et retrouver mon énergie ébranlée.

IX

Electric House

30 juin.

Ce matin dès huit heures, j'ai accompagné Algol, Arensen et Bell dans leur promenade. Au pied de la colline face au nord est située l'usine électrique. C'est une merveille d'ingéniosité ; Bell n'en revenait pas. Une usine sans personnel d'ailleurs, car on ne saurait donner ce nom à l'unique mulâtre qui machinalement nettoie les plaques des accumulateurs.

Je suis, hélas ! peu versé dans la science électrique ; mais le peu que j'ai compris m'a enthousiasmé.

Tout au haut de la montagne tournent jour et nuit d'immenses éolipyles⁹, sortes de moulins à vent actionnés par la brise du large. C'est la force motrice dont M. Algol dispose pour monter là-haut en un vaste bassin l'eau puisée dans la mer. Je n'ai pas très bien saisi le détail de cette installation, mais j'ai compris qu'il obtenait ainsi une puissance mécanique inimaginable. Trois cent mille mètres cubes d'eau sont là en réserve.

⁹ *Éolipyles*, roues à ailettes mues par le vent.

— Savez-vous, disait Algol à M. Bell, de quelle force je dispose ? Vous allez la calculer vous-même. Prenez votre carnet.

Les tuyaux qui amènent l'eau du sommet fournissent aux turbines 3.612 litres par seconde, vous entendez, Monsieur Bell, près de 4 mètres cubes de liquide avec une chute de 300 mètres. Peu d'installations hydrauliques sauraient rivaliser avec ces appareils.

— C'est énorme, reprit Bell, qui déjà effectuait les calculs, cela vous fait, si je ne me trompe, 975.000 kilogrammètres, soit 13.000 chevaux-vapeur par seconde.

— Parfaitement, dit Algol, j'ai là 10 millions de watts à ma disposition, ce qui correspond, comme vous le savez, à 100 ampères par seconde, en admettant une différence de potentiel aux bornes de 100.000 volts, avec une résistance totale de 1.000 ohms. C'est bien quelque chose.

Et il ajouta :

— Vous avez deviné que mes turbines sont branchées directement sur des dynamos et que j'emmagasine la force électrique dans de puissants accumulateurs.

« En temps normal, il suffit que mes turbines tournent deux heures par jour ; mais, si besoin était, je pourrais les utiliser vingt-quatre heures de suite, si bien que la force dont je dispose en un jour atteindrait... Faites le calcul, Monsieur Bell. »

— Près de un milliard cent vingt-quatre millions de chevaux-vapeur, c'est fantastique.

— C'est bien cela, dit Algol, mais ce qui m'a le plus préoccupé, ç'a été l'installation des accumulateurs. Vous voyez

ce bâtiment, voilà où ils sont logés. En réalité, cette maison n'est qu'un immense bassin dont les compartiments contiennent plusieurs milliers de mètres cubes d'eau acidulée... Pour le nettoyage, la vidange se fait automatiquement, et j'ai un mulâtre qui passe son temps à broser les plaques. Et quelles plaques ! chacune d'elles est montée sur charnières à la façon d'une porte de un mètre de largeur sur deux de hauteur.

— Sont-elles en plomb ? demanda Bell.

— J'ai préféré, répondit Algol, employer un alliage de ce métal avec de l'antimoine et deux autres substances... Vous n'en saurez pas davantage, car je n'ai encore pas eu le temps de prendre mes brevets...

Et mon maître se mit à rire de bon cœur à cette dernière réflexion.

Je comprends qu'avec une pareille installation on puisse se payer le luxe de tout faire au moyen de l'électricité.

Nous pénétrons aussitôt dans l'usine pour examiner les appareils.

Bell est dans la stupéfaction ; Algol, dans le ravissement.

Sur le tableau de distribution, j'ai cru voir au-dessus d'une manette le mot « Observatory ». S'il en est ainsi, l'observatoire existe très certainement. Mais où est-il ? C'est lui pourtant qui devrait attirer l'attention. Dans l'île entière je n'ai pu apercevoir rien qui ressemblât à une construction de ce genre.

Même jour, dix heures du soir.

L'inaction me pèse. Devinez ce que j'ai fait durant toute la soirée ?... J'ai présidé au débarquement des caisses.

Si seulement j'avais vu ce qu'elles renfermaient. Mais il m'a fallu les compter à nouveau, y compris la fameuse caisse 172.

Dans cette île, tout est automatique. L'électricité fait tous les frais.

Une grue électrique a pris les bagages un à un, les a déposés sur des chariots mobiles, et chacun des chariots s'est engagé à son tour dans un ascenseur qui les a montés finalement au centre du grand hall au niveau de l'île.

Un chemin de fer électrique, sorte de trottoir roulant, les emportera vers une destination que je cherche encore.

Pendant le dîner Hensch a prétendu que tous ces colis étaient des denrées alimentaires, et que tous ils aboutiraient à la cave ou dans ses casseroles.

— Il doit y avoir là-dedans, répétait-il, pas mal de whisky. J'ai aperçu des petits tonneaux significatifs dont les douves ont au moins cinq centimètres d'épaisseur. L'alcool ainsi conservé acquiert un goût... je ne vous dis que cela !

Et il fit claquer sa langue en un bruit dont seul il possédait le secret.

J'eus beau lui expliquer que ces tonneaux contenaient du mercure ; qu'il serait incapable d'en remuer la moitié d'un, Hensch en tenait pour son idée ; et je le laissai à sa chère perspective de buveur invétéré.

Il n'en savait d'ailleurs pas plus long que moi sur la destination du trottoir roulant, car, depuis son dernier voyage, l'île avait été transformée, et, sans sa permission, s'il vous plaît – ce qu'il regardait comme le comble du laisser-aller – on avait changé la place de son fourneau de cuisine. Tout l'incitait à d'acribes critiques.

— Ma parole, s'indignait-il, ils ne doutent de rien, ces ouvriers ! Ce fourneau n'est plus à ma main, et qui pis est, mon stock de charbon ne durera pas huit jours.

Dans la soirée, vers cinq heures, il devait recevoir de M. Algol lui-même l'explication d'une telle incurie. Celui-ci vint nous rendre visite à la cuisine, ce qui ne laissa pas d'étonner Hensch autant que moi-même.

— Eh bien ! mon brave Henry, êtes-vous accoutumé dans votre nouvel antre ?

— Ah ! monsieur, pourvu que j'aie ma bouteille, je suis bien partout.

— Oui, oui, je sais. La cave est garnie ; ne vous inquiétez pas.

— Je ferai cependant part à Monsieur d'une observation, dont je parlais précisément à Julius. Je n'ai plus de charbon ; dans quelques jours, il n'y aura pas de quoi faire cuire un gigot. Monsieur enverra sans doute un bateau au Honduras, pour l'approvisionnement ?

— Je le regrette, mon cher Hensch, mais j'ai voulu renvoyer le yacht à New-York. Je ne garderai qu'un canot électrique bien suffisant pour aller tous les quinze jours chercher de la viande glacée.

Hensch eut un ahurissement.

— Si monsieur veut manger de la viande il faut pourtant la faire cuire.

— Parfaitement, parfaitement !

Et ce disant, M. Algol désignait l'endroit qu'occupait l'ancien fourneau, remplacé maintenant par une sorte de grande caisse en acier. Il fit jouer un ressort ; la partie supérieure formant couvercle s'ouvrit d'elle-même, et je compris instantanément le mystère.

— Voyez-vous, Hensch, le charbon est noir ; il coûte cher ; il fait de la fumée. Le meuble que voici remplacera avantageusement votre antique fourneau ; nous le chaufferons à la houille blanche.

Cette fois, Hensch pensa que M. Algol perdait la tête.

— Monsieur parle sérieusement ?

— Très sérieusement, Henry. Donnez-moi un bifteck et je vais vous le faire cuire à l'électricité.

Moins d'une minute après, la viande, introduite dans le fourneau électrique, était cuite à point.

Hensch n'en revenait pas ; mais il était loin d'être convaincu. M. Algol lui apprit le réglage des appareils et ce fut en riant qu'il nous quitta.

Il n'eut pas tourné les talons que Hensch éclata, envoyant au diable les inventeurs de semblables innovations.

— Mon petit Julius, voyez-vous, se lamenta-t-il, ne me parlez pas de toutes ces nouveautés. De la viande qui cuit sans feu, de l'eau qui chauffe sans charbon, tout cela n'est pas sain. Au bout d'un mois d'une pareille cuisine, nous se-

rons tous malades, croyez-moi. Et mes sauces, et mes pâtés, et mes vol-au-vent ! Non, non, c'est impossible.

Se servant alors une rasade de cocktail, le pauvre homme, ahuri et furieux, cria qu'on voulait sa mort, car à son âge, ajoutait-il, on ne peut changer ses habitudes. Songez donc, il n'avait pas trente-cinq ans.

Je l'ai laissé à la tête de ses deux fourneaux, et me voici revenu dans la chambre que j'occupais hier.

1^{er} juillet.

Ce matin, dès neuf heures, nous reprenions le chemin d'Electric House.

— Messieurs, dit Algol, pendant que la petite troupe défilait dans le sentier ombragé, déjà parcouru la veille, je vais vous montrer comment j'entends l'installation d'un laboratoire.

Et s'adressant à Bell :

— Ainsi que nous l'a dit M. Arensen, nous sommes sur une île volcanique et cela n'a pas nui à l'accomplissement de mes projets.

Il est tout à fait vraisemblable qu'en creusant la Terre, nous parviendrons à trouver en grande quantité une foule de substances, rangées aujourd'hui par les physiciens sous le nom de corps radioactifs.

Pour avoir quelques milligrammes de radium, il faut traiter, vous le savez, des centaines de tonnes de pechblende. Tout ce travail serait grandement simplifié si nous avancions vers le centre de la Terre, à 200 kilomètres de profondeur, là

où les matériaux sont dans un état pâteux, très voisin de celui de la masse interne du globe. Nous trouverions dans ces couches sous-jacentes des quantités de minéraux n'ayant pu accomplir leur évolution, n'étant pas encore arrivés à l'état final.

— Tout ceci est très juste, dit Arensen, mais je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Patience, vous le saurez bientôt. Un volcan, c'est bien, quoi qu'on en ait dit ces dernières années, une soupape de sûreté.

« Qu'il y ait au-dessous des cratères de véritables poches de matières en fusion, ou bien que les orifices volcaniques communiquent avec l'ensemble de la fournaise centrale, il importe peu. Les substances que les éruptions nous fournissent ne sont, en somme, que des échantillons de la masse intérieure. »

— Alors, comment expliquez-vous, repartit Arensen, que les volcans rejettent des laves de composition différente ?

— Mon cher Arensen, c'est fort compréhensible. La matière interne, qui est à une température certainement supérieure à la température de fusion de tous les métaux, n'arrive pas directement à l'orifice, mais par des détours, des coudes plus ou moins brusques. Elle emprunte en route d'autres matériaux suivant la nature des lieux traversés ; si bien qu'à l'arrivée sa composition est éminemment variable.

« Quoi qu'il en soit, la matière rejetée par les volcans est composée de roches bien différentes de celles que nous fouillons aux pieds.

« Vous connaissez le proverbe : Quand la montagne ne va pas à Mahomet, c'est Mahomet qui va à la montagne. Ici, c'est l'inverse. Nous ne pouvons aller à l'intérieur de la terre – pour le moment du moins – profitons de ce que l'intérieur vient à nous.

« Il est vrai qu'en la circonstance j'ai aidé la nature et j'ai résolu d'arracher à Algol Island une partie de ses richesses, en prenant non pas les matériaux superficiels dont les propriétés se sont perdues au contact des agents extérieurs, vents, pluies, etc., mais les minerais renfermés dans le sein de l'île.

« Et puis, faut-il le dire, nos vues sont courtes, et le Tout-Puissant, qui cache jalousement à l'homme les secrets du monde, veut bien quelquefois, pour sa plus grande gloire, nous permettre de les dévoiler ; mais nous devons aider la nature car c'est une dure besogne ; en retour, celle-ci nous ménage les plus nobles surprises.

« Vous verrez le puits de mine que j'ai creusé et quelques échantillons de mes trouvailles. »

Une angoisse profonde m'avait pris à ces dernières paroles.

Quoi ! Algol n'occupait l'île que pour y creuser des puits de mine et y découvrir de nouvelles substances ! Ce n'était pas pour ravir à la planète Mars ses grands secrets inviolés jusqu'alors ! J'avais été un naïf et rien de plus. Cette minute fut atroce. J'en aurais eu les moyens, je quittais Algol Island sur l'heure.

Lorsque nous arrivâmes à Electric House pour la visite du laboratoire, mon cerveau était en ébullition. Je n'avais

rien entendu du reste de l'entretien, tant le désabusement m'avait plongé en une triste rêverie.

L'arrivée de Wellmann fit diversion à mes songes.

— Vous partez aujourd'hui, commandant ? dit Algol en l'apercevant.

— Oui, Monsieur. Ce soir, à dix heures, nous prenons le chemin de New-York.

— Bien. Je vous ai convoqué, Wellmann, pour vous donner quelques ordres importants. Vous déjeunerez avec moi ce matin. D'ici là, j'ai pensé qu'il ne vous déplairait pas de voir les transformations d'Algol Island. Car enfin, vous y avez travaillé depuis tantôt cinq années, et c'est un peu votre faute si nous avons avancé l'œuvre.

— Pas du tout, pas du tout, se récria Wellmann. J'ai exécuté vos ordres et rien de plus. Vous savez mieux que personne que l'instrument n'est rien et qu'il faut une main pour le guider.

M. Algol eut un sourire et trouva l'occasion de placer une de ces réflexions philosophiques dont il raffolait :

— Voyez-vous, Messieurs, continua-t-il, en s'adressant à tous, voyez-vous, la vie est trop courte pour que nous ayons la prétention de tout faire par nous-mêmes. Ceux-là seuls arrivent qui, ayant des idées, sont assez intelligents pour découvrir autour d'eux les personnages capables de les aider, assez habiles et assez fins pour s'attacher ces sujets d'élection.

« Regardez les grands capitaines, les grands savants, et combien d'autres ! César, Louis XIV, Napoléon, et de notre temps des physiciens, des astronomes, que je n'ose nommer,

tous étudient et agissent par autrui. Dans nos Instituts, dans nos Académies, dans nos grands centres intellectuels, dans nos Observatoires, c'est toujours la même loi : chacun s'entoure d'êtres d'élite qui travaillent pour un maître. C'est partout le même couplet : les patrons d'un côté, les ouvriers de l'autre.

« J'ai connu des astronomes, et non des moindres en gloire, qui ne mettent presque jamais l'œil au télescope. D'autres yeux voient pour eux, d'autres mains dessinent pour eux. À chaque instant, ils parlent de leurs découvertes, de leurs travaux merveilleux, et le public les croit sur parole. Et ce sont ceux-là qui présentent en leur nom des notes aux Académies, des mémoires couronnés où ne figure même pas la plus modeste allusion aux efforts de leurs collaborateurs.

« Assez sur ce sujet ; j'en dirais trop long. Messieurs, lorsqu'on pénètre le monde de la science connue, ce que j'ai fait depuis vingt ans, on en revient écœuré. Partout c'est l'arbitraire, la duplicité, l'hypocrisie, le vol organisé. La science offre le même spectacle que la politique et j'ai fui ce monde misérable pour travailler non point seul, mais avec des gens dévoués comme vous. Et aussi vrai que le Soleil éclaire Algol Island, aucun ne regrettera le zèle dépensé à mon service.

« Avant cinq mois, toute la terre saura ce que je suis et qui vous êtes. Ma gloire sera vôtre, Messieurs, et je saurai dire ce que vous aurez fait pour la science. »

J'admirais maintenant Algol, grandi de tout le superbe isolement où il voulait enfermer ses travaux. Je comprenais et j'aimais ce hautain dégoût des hommes dont, moi aussi, j'avais eu tant à souffrir.

Chacun s'inclina. S'étant arrêté, le maître sourit de sa violente diatribe, puis, me pinçant l'oreille.

— Et vous, Julius, réclamez-vous votre part des services rendus ?

— Mon cher maître, répondis-je imperturbablement, je ne réclamerai jamais rien et ne puis rien faire pour la science.

— Connais-tu Uranie, mon brave Julius ?

Tout le monde se mit à rire.

— Uranie, Uranie ? Ce nom ne me dit rien, Monsieur.

— Eh bien ! Uranie est la muse de l'Astronomie, et cette dame, sois-en persuadé, Julius, saura te récompenser et payer tes services.

J'éclatai de rire et l'incident fut clos.

La visite à l'observatoire fut longue, et j'avoue que je n'ai rien compris à la conversation échangée entre Algol et Arensen.

D'immenses blocs de pierre et de minerai s'entassaient au milieu de la salle. De temps à autre Algol, à l'aide d'un marteau tranchant, détachait une parcelle de substance, la mettait dans un creuset où elle fondait en un instant. Arensen l'examinait alors, en prélevait une partie sur une tige de platine et portait le tout sur un chalumeau qui s'illuminait des couleurs les plus variées. Puis, l'œil au spectroscope, il faisait ses réflexions en un langage technique incompréhensible pour moi.

À un moment, Algol appela Bell :

— Voyez, lui dit-il, ce que nous donne le nouveau métal. La propriété si curieuse du *sélénium*¹⁰ utilisée par Graham Bell dans son ingénieux photophone a été le point de départ de mes travaux. Une fois de plus, une idée directrice très simple a été le germe de plusieurs découvertes secondaires, permettant par leur système la réalisation d'un appareil que vous verrez plus tard ; mais il m'a fallu préparer tout d'abord un sélénium très pur. Les travaux de Mendeleïev m'ont beaucoup aidé dans la suite et le sélénium est maintenant dépassé.

Comprenant de moins en moins, je jugeai préférable de sonder Wellmann que tout ceci intéressait peu. La salle était assez vaste pour que nous puissions nous isoler. Après quelques phrases banales, je voulus le faire parler sur M. Algol. Il ne tarit pas d'éloges sur son compte. C'est alors que je me décidai à lui faire part de mes craintes.

— Monsieur Wellmann, lui dis-je, c'est un service que je veux vous demander. Je vous supplie d'en garder le secret. Il y a fort peu de temps que je suis chez Monsieur. Or deux faits m'inquiètent. Il y avait autrefois au service de mon maître un nommé William. Je tiens de source autorisée que William a disparu ; personne ne sait où il est passé. Et Glass, qu'est-il devenu ? Si M. Algol fait ainsi disparaître ses serviteurs, où est ma sécurité ?

— Mon brave Julius, tranquillisez-vous. William, pour des raisons que je ne connais pas, a été remercié, et c'est moi-même qui l'ai ramené à New-York. Je puis même ajou-

¹⁰ Le sélénium est un métalloïde qui a la singulière propriété de changer de résistance électrique sous l'influence de la lumière.

ter que M. Algol m'avait remis de quoi lui payer son voyage pour Édimbourg, car il était Ecossais. Je l'ai embarqué sur le transatlantique et William vit maintenant de ses rentes dans son pays. Voilà comment M. Algol se défait des importuns.

— Et Glass ? repris-je.

— Vous m'en demandez trop long... Soyez sans crainte à son sujet. Glass se porte à merveille... Il ne faisait pas l'affaire et voilà tout.

— L'avez-vous débarqué ou le ramenez-vous à New-York, lui aussi ?

— Oh ! Julius, voyez donc ces merveilleux cristaux ; comme la nature travaille bien, quand on ne la trouble pas.

C'était esquiver la réponse. Je ne pouvais décemment insister.

Au surplus, j'étais tranquilisé sur le sort de Glass et aussi sur... le mien. Mon maître était un excellent homme, très pointilleux sur la question de priorité scientifique, au demeurant le meilleur fils du monde. Tel était le résumé de ma conversation avec Wellmann.

En outre, il me parut évident que M. Algol n'avait rien appris sur ma vie antérieure.

X

Le Hell Well

Ce même jour, 1^{er} juillet, à une heure et demie du soir, nous sortions de Hill Cottage pour nous diriger vers la colline de l'Est, à laquelle j'avais déjà entendu donner le nom de Dark Mount.

— Messieurs, dit Algol, nous allons monter au Hell Well, littéralement « le puits de l'Enfer ».

— Monter au puits de l'Enfer, s'exclama Bell, me paraît tout à fait réjouissant.

— Oui, oui, ce n'est pas banal, hein ! ajouta Algol, et ceci demande une explication. L'ouverture que j'ai fait creuser se trouve à plus de 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, tout là-haut sur le sommet du Dark Mount. Lorsque les nègres occupés à cette besogne eurent atteint 80 mètres de profondeur, les pauvres gens conçurent de sérieuses craintes pour leur vie et baptisèrent de ce nom lugubrement poétique le gouffre béant. Car le Hell Well est un véritable gouffre : 10 mètres de diamètre, 300 mètres de profondeur, une vraie tour Eiffel souterraine.

Le sentier qui conduisait au sommet tournait en spirale au milieu d'un amoncellement de rochers escarpés et l'ascension fut longue.

À partir de 200 mètres, la végétation n'existait plus ; seules quelques mousses et quelques plantes que je ne con-

naissais pas tapissaient les roches et poussaient dans leurs interstices. L'air devenait moins humide. On respirait à l'aise et la brise de mer répandait ses parfums et sa fraîcheur.

Enfin nous arrivâmes au sommet. C'était une grande plate-forme, large de 400 mètres environ, entourée, sur les bords d'une ceinture d'éolipyles tournant silencieusement. Au Nord, le fameux bassin dont nous avait parlé Algol, cuve énorme de 100 mètres de côté. Au centre, s'éleva une sorte d'habitation, d'une bizarre architecture. Les murailles blanches, qu'aucun toit ne surmontait, rappelaient une demeure arabe. La comparaison me parut encore mieux choisie quand nous pénétrâmes dans l'intérieur.

Le bâtiment enfermait en effet un véritable patio, cour carrée d'une quinzaine de mètres de largeur, qu'on rencontre dans la plupart des demeures espagnoles et mauresques. Ceci n'était pas fait pour m'étonner dans ces pays tropicaux où l'on se défend comme l'on peut des ardeurs d'un soleil implacable. Mais une étrange particularité frappa aussitôt mon attention. Le patio était recouvert d'un toit vitré sur lequel une immense glace circulaire de 35 mètres environ de circonférence formait une sorte de faux plafond. Sur le sol de la cour, exactement au-dessous du miroir, courait une étroite galerie dont le cercle entourait un plancher en verre d'un diamètre un peu moindre.

Je pensai que j'avais devant moi le plancher transparent de quelque large puits. Je ne me trompais point ; mais pas un seul instant ne me vint l'idée d'imaginer à quoi servait réellement une telle disposition.

— Voilà pour le sommet, Messieurs, dit Algol. Avant d'en entreprendre la description détaillée, nous allons visiter

le bas du Hell Well, si vous voulez bien me suivre. Je vous demande une seconde, j'ai besoin de causer à Julius.

Et ce disant, il m'entraîna sous un hall vitré dont il ferma la porte.

— Julius, me dit-il, voilà votre demeure. C'est là que vous habiterez jour et nuit. Sous aucun prétexte vous ne devez quitter ce lieu.

« La nuit, vous aurez des rondes à effectuer toutes les deux heures. Dans la journée vous pourrez vous reposer, et si vous avez une course à faire à Hill Cottage ou besoin de vous dégourdir les jambes, je vous donne l'autorisation de sortir l'après-midi, de deux à cinq heures. Mais vous me ferez plaisir en usant de cette permission le moins possible.

« Quelqu'un vous montera votre repas. Voici vos appartements : salle à manger, cuisine au cas où il vous faudrait une tasse de thé. Votre chambre est au premier étage. Ici – et il ouvrit une large porte – bibliothèque et bureau. »

Je le regardai en un étonnement bien simulé.

— C'est vrai, c'est vrai, je ne me rappelais plus, mon pauvre Julius, que vous ne saviez pas lire. C'est grand dommage, car vous aurez des loisirs et vous auriez pu étudier. Vous voyez, il y a de quoi. J'aurais fait de vous un astronome. En attendant, vous serez concierge de l'observatoire.

Un observatoire, cette maison arabe ! M. Algol se moquait de moi.

— Mais un observatoire, hasardai-je timidement, je croyais que c'était un endroit où l'on mettait des lunettes.

— Parfaitement, dit Algol, vous êtes très fort, Julius. Et mon observatoire possède en effet une lunette que vous verrez bientôt.

Je compris immédiatement tout le parti que je pourrais tirer de cette bibliothèque astronomique, où d'un coup d'œil rapide j'avais lu des titres alléchants et je voulais avoir le droit officiel de feuilleter tous ces volumes.

— Monsieur, dis-je brusquement, me permettra sans doute de regarder les images.

— Oui, oui, Julius, et d'épousseter mes livres. Après plusieurs mois d'absence, ils en ont besoin. Mais surtout ne les changez pas de place. Je viendrai vous tenir compagnie. J'adore travailler ici, la vue est reposante et cette véranda qui donne sur la mer est délicieuse. Maintenant descendons.

Déjà mon maître me précédait dans le patio où nous rejoignirent Arensen, Bell et Wellmann.

— Allons, Messieurs, dit Algol, après l'ascension, la descente. Suivez-moi.

Un étroit couloir, un escalier, et nous fûmes bientôt dans un vaste sous-sol, dont la voûte en plein cintre était éclairée faiblement en son milieu par la fameuse rondelle de verre aperçue dans le patio.

Deux minutes après, nos yeux habitués à cette demi-obscurité distinguèrent une foule d'instruments et d'appareils dont je ne devinai pas l'utilité.

Au-dessous de l'immense œil-de-bœuf, se répétaient les balustrades circulaires du rez-de-chaussée. Je me penchai au-dessus ; cette fois rien ne fermait l'ouverture. Un gouffre

noir, béant, s'ouvrait là sous nos pieds. L'œil n'en pouvait distinguer la profondeur.

— Voici le puits de l'enfer, dit Algol. Attention, ouvrez les yeux.

Subitement des centaines de lampes électriques s'allumèrent, illuminant le puits jusqu'à sa base. Disposées en cercles à tous les étages, les lampes formaient des couronnes lumineuses que la perspective rendait de plus en plus étroites. C'était un spectacle féerique et terrifiant tout à la fois.

— La dernière couronne, dit Algol, est exactement à 300 mètres de cette balustrade, c'est là que nous allons descendre. Mais rassurez-vous, c'est l'affaire de quelques minutes. Il y a bien un escalier, mais je ne vous imposerai pas cette promenade fatigante et nous allons prendre l'ascenseur.

Dix personnes auraient pu prendre place dans le wagon qui devait nous descendre au fond du gouffre mystérieux.

Le long du puits principal, dont les parois étaient formées d'un blindage d'acier, courait un second tube latéral : c'est dans ce dernier que notre wagon glissa silencieusement, mais avec une vitesse vertigineuse. Tous les 15 mètres, une large porte était ménagée, d'où l'on apercevait l'illumination des lampes électriques.

— Voyez, dit M. Algol, les ouvertures correspondent aux vingt étages du puits. Un commutateur à glissière permet de s'arrêter où l'on veut. Plaçons-le à mi-chemin. Nous aboutirons au dixième étage ; le timbre que voici nous avertira.

Le dixième étage ressemblait au sous-sol d'où nous étions partis. C'était une chambre circulaire avec la même balustrade au milieu ; au-dessus de nos têtes, dix couronnes lumineuses montraient le chemin parcouru ; au-dessous le même trou béant, de 150 mètres de profondeur.

Encore une particularité, dit M. Algol. La profondeur du puits est variable grâce à ce système. Chaque étage, en effet, possède un plancher mobile. Voyez plutôt.

M. Algol tourna un commutateur ; instantanément la balustrade s'enfonça au niveau du sol, tandis qu'une plaque d'acier vint obstruer l'ouverture.

— Ainsi, continua M. Algol, nous pourrions faire nos expériences, si besoin est, toutes les profondeurs. Un détail encore ; à chaque étage, j'ai une galerie où l'on peut, le cas échéant, installer un laboratoire, et toutes les galeries sont aérées par un système de ventilateurs électriques ne laissant rien à désirer.

— Parfait, parfait, répétait à chaque instant Arensen.

— Maintenant, continua M. Algol, la descente finale ! Vous n'avez pas oublié votre chapeau au dixième étage, Monsieur Bell ?

D'un mouvement brusque, l'ingénieur s'assura de la présence de son couvre-chef.

Algol se mit à rire.

— Pourquoi cette réflexion ? dit Bell.

— Parce que nous pourrions remonter. Nous sommes au treizième étage, mais en poussant de nouveau la manette au

n° 10, l'ascenseur fera marche arrière ; vous voyez, tout est prévu.

— C'est merveilleux, dit Bell enthousiasmé.

— Ce n'est qu'une question d'argent : Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde, disait Archimède. La science a évolué depuis le grand géomètre. Et moi je dis : Donnez-moi de l'argent et je décrocherai la Lune ; et je supprimerai les distances, et les planètes lointaines nous livreront leurs secrets.

Nous étions arrivés. La salle du bas comprenait le dernier étage du puits. Une voûte conique, dont le sommet atteignait 15 mètres de hauteur, la couleur noire des parois, tout donnait à l'immense vaisseau un aspect étrange et impressionnant.

Lorsque nous pénétrâmes dans cette salle, nous n'étions éclairés que par la lumière des lampes situées à l'intérieur du puits.

Cette lumière, tamisée par la distance, ne pénétrait qu'à travers un orifice circulaire pratiqué au sommet de la voûte : on eût dit une pleine Lune dans un ciel sombre.

Je comprenais de moins en moins.

Dans ce demi-jour, je distinguais à peine les objets, mais M. Algol se promenait à l'aise.

— Messieurs, dit-il, cette caverne située à 900 pieds sous terre reçoit quelquefois les rayons du Soleil, et je vais vous le démontrer quand il vous plaira. Éteignons tout d'abord nos lumières artificielles.

Nous fûmes instantanément plongés dans les plus épaisses ténèbres. Seule une minuscule lampe électrique située à cinquante pas projetait sur un instrument un faible rayon lumineux. La silhouette de M. Algol qui se découpait sur un fond grisâtre nous apparut bientôt.

— Mais où êtes-vous ? cria-t-il, approchez donc. Voyez, Arensen, tout ceci est de mon invention. Le temps de faire quelques calculs et je suis à vous.

Il feuilletait le *Nautical Almanach* et écrivait sur une page de son carnet.

— Je vérifie ; c'est bien cela. Passage au méridien : 12 heures 3 minutes 29 secondes. Et il est quelle heure, Arensen ?

Arensen tira sa montre :

— 3 heures 57 minutes, cher Monsieur.

— Je parie que vous aviez oublié de remettre votre chronomètre à l'heure. Vous êtes à Algol Island et non à New-York, cela constitue une différence de 55 minutes environ. Au méridien d'Algol Island, il est... Attendez.

Il appuya sur un bouton électrique et, dans un tableau, des chiffres apparurent.

— Voyez, dit Arensen, et tout le monde put lire : 15 heures 2 minutes 18 secondes ; mais les chiffres des secondes se succédaient rapidement.

— Contentons-nous des minutes, reprit Arensen, et mettons 15 heures 8 minutes, le temps de manœuvrer les instruments.

« Alors nous disons : Ascension droite, 6 heures 40 minutes 8 secondes. Bien.

« Déclinaison : 23 degrés 8 minutes 45 secondes. Voilà qui est exact. »

— Que faites-vous donc là ?

— Patience, vous allez comprendre.

M. Algol s'était levé, il manœuvra l'une après l'autre les manettes de deux grands cadrans divisés, se pencha sur les microscopes pour la lecture des verniers¹¹ puis il ajouta : Encore un commutateur à tourner et vous allez voir.

J'avais compris qu'Algol cherchait la position du Soleil dans le ciel.

Tout à coup nos ombres apparurent vaguement dessinées sur la paroi. Nous nous retournâmes, et je n'oublierai jamais le spectacle qui s'offrit à nos regards émerveillés.

En face de nous, maintenant, sur la muraille d'un blanc de neige, un disque énorme se dessinait. C'était l'image du Soleil considérablement agrandie.

— Voici un disque solaire de 20 mètres de diamètre, dit Algol. Vous voyez, Arensen, comment j'opère. En haut du puits, un miroir mobile qui suit le mouvement de l'astre à étudier et qui renvoie ses rayons jusqu'à la profondeur où nous sommes.

¹¹ Le *Vernier*, du nom de son inventeur, est une disposition permettant d'apprécier de très petites fractions de millimètre ou de degré.

— Oui, dit Arensen, je connais un dispositif analogue dans nos sidérostats¹² actuels. En 1900, à l'Exposition de Paris, un miroir renvoyait aussi les images dans un tube de 64 mètres de longueur, mais la lunette était horizontale, tandis qu'ici...

— Elle est verticale, ajouta M. Algol, vous avez très bien compris. Il y a là un avantage considérable. Le puits formant le tube de la lunette, j'ai une température constante. Cette disposition a été adoptée dernièrement au Mont Wilson, en Amérique, où M. Hale observe le Soleil à l'aide de cette méthode, mais il y a trois ans déjà que je l'avais imaginée. Et ici ma lentille a 300 mètres de distance focale ; de plus l'image est reçue sur un prisme à réflexion totale et considérablement amplifiée au moyen d'oculaires de mon invention.

— Laissez-nous d'abord admirer, je vous prie, les explications viendront ensuite.

Et le fait est que le tableau était admirable. La surface du Soleil, qui nous paraît si unie et d'une blancheur éclatante dans nos faibles lunettes, nous présentait l'aspect d'un ciel nuageux, agité de remous violents. Des flocons d'ouate, animés de mouvements vertigineux, sur un fond presque bleu, telle nous apparaissait la surface solaire.

— Tenez, M. Bell, dit Algol, vous n'avez sans doute jamais vu de taches solaires ; en voici un beau spécimen.

Autour d'un noyau d'une belle couleur violette, rappelant la teinte des vitraux de nos cathédrales gothiques, se

¹² *Sidérostat*, miroir suivant le mouvement du ciel et renvoyant l'image d'un astre dans une lunette.

pressaient des filaments étincelants ; des langues de feu accouraient de toutes parts, puis se dissolvaient dans la masse, en une véritable pluie d'étincelles.

— Vous voyez, continua M. Algol, que nous sommes merveilleusement outillés pour étudier ces grandioses phénomènes, et ce que j'ai découvert à ce sujet renverse toutes les théories admises ; il y a là, et je le démontrerai quelque jour, des manifestations électriques d'une effrayante intensité, capables d'amener sur les planètes les troubles les plus étranges ; mais assez sur ce sujet... Je ne vous ai point convoqué pour étudier le Soleil, n'est-ce pas, Arensen ?

Puis il ajouta :

— Eh bien ! qu'en dites-vous ?

— Je dis, continua Bell, que je serai heureux de voir la planète Mars à l'aide d'un si puissant instrument.

— Peuh ! fit Algol, réfléchissez un instant. Le Soleil soutend actuellement un diamètre de 31 minutes 22 secondes, soit 1.900 secondes en chiffres ronds, alors que Mars nous offre, en cette année à sa distance minimum, un diamètre de 24 secondes seulement, c'est-à-dire 80 fois plus petit.

« Si je pouvais transporter son image comme celle du Soleil sur un écran, j'obtiendrais un cercle de 25 centimètres... En fait, au début de mes travaux, j'ai usé de ce procédé enfantin pour prendre des photographies de la planète à grande échelle.

« Ces premières photographies feraient déjà pâlir de jalousie M. Lowell, qui, dans son observatoire de Flagstaff, n'obtient que des disques de quelques millimètres, mais que voulez-vous étudier sur une surface de 75 pouces carrés.

« Pensez-vous que vous y découvririez la constitution étrange de la planète Mars ? Ah ! si j'en étais resté à ces essais, je serais très peu avancé. »

— Alors, dit Bell, vous avez trouvé le moyen d'obtenir des agrandissements énormes ?

— Oui et non, reprit Algol. Non, parce que les moyens optiques dont nous disposons, même avec une lentille de 300 mètres de distance focale, sont, je vous l'ai dit, tout à fait enfantins. Nous en sommes à ce sujet à l'époque de Galilée ; et si nous nous obstinons dans cette voie, nous ne trouverons rien.

« Oui, parce que j'ai cherché à côté ; moi aussi, j'obtiens dans ce nouveau dispositif des agrandissements mais rien ne me limite. J'ai éliminé la part de l'atmosphère. Je pose aussi longtemps que je veux et je puis faire varier l'intensité électrique. »

— Je ne comprends plus, s'écria Bell.

— Pour l'instant, cher Monsieur, c'est inutile. Vous saurez donc que j'étudie Mars actuellement, région par région.

« Les plaines, les vallées, les montagnes, les mers, les canaux, les villes, tout y passe ; et bientôt, dans huit jours au plus, grâce à mes nouvelles installations, je serai capable de dresser des cartes de la planète aussi détaillées qu'une carte française d'État-major.

« Ce soir, si vous voulez, nous reviendrons ici, je vous montrerai Mars avec cette lunette géante, histoire de vous distraire, et vous verrez que les plus puissants télescopes ne payent pas en vision ce qu'ils ont coûté d'efforts, de dé-

penses et de soucis. Et maintenant remontons. M. Wellmann part ce soir, j'allais l'oublier. »

Sept minutes dans l'ascenseur et nous voilà de nouveau grimpés au sommet. Le tableau était changé. Le toit du patio n'existait plus ; le grand miroir était resté incliné vers le Soleil dont il renvoyait les rayons au fond du puits ; un double mouvement d'horlogerie l'actionnait silencieusement. Je comprenais maintenant tout le mécanisme, mais restait à trouver le moyen nouveau employé par Algol pour examiner la planète Mars, et ce moyen parviendrais-je à le connaître un jour ?

Arriverais-je seulement à toucher du doigt les résultats ?

Algol Island et son puits mystérieux laisseraient-ils pénétrer leurs secrets si jalousement gardés ?

L'ennemi était bien dans la place, mais la place était enveloppée de ténèbres. Où trouver la lumière, pour éclairer ce vaste labyrinthe ?

XI

Au seuil du Mystère

1^{er} Juillet, quatre heures et demie du soir.

M. Algol vient de me quitter. Me voilà installé définitivement au Dark Mount. Mon premier soin est de visiter ma nouvelle demeure. Je n'ai pu tout voir, certaines pièces destinées apparemment à M. Algol restant solidement fermées. Tout le reste est à ma disposition. Les façades est et sud, par lesquelles nous avons abordé, n'ont aucune ouverture, en raison sans doute des pluies violentes et des rafales venant de ce côté.

Au nord et à l'ouest, les appartements donnent sur des galeries couvertes que des châssis peuvent fermer à volonté. Ma chambre s'ouvre sur l'une d'elles.

Le panorama est splendide. Partout c'est la mer avec ses flots écumants près du rivage et plus loin ses eaux vertes moirées d'argent. Dans une heure et demie, le soleil se couchera derrière la côte du Honduras, déjà noyée dans je ne sais quoi de diaphane et de doré. Mon œil suit cette ligne qui se perd au Sud vers la baie de Saint-Laurent. Devant elle, une masse sombre : l'île Ruatan. Au nord, mon regard retrouve, moins imprécises, les rives de Turneffe, tandis qu'à droite, comme une plaine infinie, c'est la mer du Mexique dont les flots surchauffés alimentent le puissant courant du Gulf-Stream que nous avons remonté sur le Mars.

Mon corps est là au sommet du Dark Mount, mais mon esprit est ailleurs.

Que de faits étranges se sont passés depuis mon départ de New-York ! Pouvais-je supposer ce qui m'attendait ?

Glass me reconnaissant ; sa mystérieuse disparition ; les soupçons dont j'avais d'abord été l'objet ; la confiance d'Algol, m'installant ensuite au milieu de ses plus chers instruments ; enfin les appareils puissants et merveilleux que j'avais aperçus, devinés plutôt durant cette journée.

Et moi, Julius Snow, le reporter du *The Light* échoué sur cet îlot, le seul point du globe en communication sans doute prochaine avec un monde lointain.

Le Soleil allongeait vers l'orient l'ombre aiguë du Dark Mount. Le soir était plein de vols blancs de mouettes tournoyant autour d'Algol Island.

Je songeais à Algol, vivant depuis vingt années peut-être d'une vie supraterrrestre, consacrant sa fortune à résoudre l'énigme formidable de la création.

Je songeais aux mondes roulant dans les abîmes sans fin, aux êtres pensants, éloignés les uns des autres par d'indicibles distances, emportés sur leur terre par la toute-puissance du Dieu qui les a lancés dans l'espace où volontairement il les a disséminés. Et je revenais à ces deux hommes, Algol et Arensen, à cette intelligence humaine cherchant à pénétrer ces mystères insondables et à supprimer ces frontières dont se sert le Tout-Puissant pour séparer les nations de l'infini, comme les hommes utilisent un fleuve pour limiter leurs étroites patries terrestres.

J'avais demandé bien souvent à Celui qui dirige nos pas et préside à nos destinées de me soutenir dans la tâche entreprise. Au début, il n'y avait dans mon cas qu'une affaire d'ambition. Mais peu à peu j'avais été entraîné, attiré vers Algol. Et maintenant si j'osais, j'irais me jeter à ses pieds, lui raconter ma vie, lui dire mes espérances, mettre à sa disposition toutes les forces dont je suis capable pour l'aider à parfaire son œuvre. Mais à quel titre le ferais-je ? Quelle folie s'empare de mon esprit ? Ignorant comme je le suis des choses du ciel, à quoi suis-je utile ? J'ai tout appris, excepté la science des sciences, celle qui nous anéantit, qui nous plonge dans l'immensité de Dieu créateur, de Celui qui est l'intelligence suprême, qui a semé les soleils et les a répandus au sein des abîmes comme d'infimes grains de sable sur les plages de l'océan. Et dans mon orgueil je voudrais aider cet homme, dont la vanité dépasse toute mesure, puisqu'il veut ravir à Dieu ses secrets, ceux qu'il a mis dans les mondes inaccessibles à la pensée humaine.

Et cependant n'est-ce point la divine Sagesse qui a dit que l'univers avait été livré à la dispute des hommes ?

N'est-ce point célébrer sa gloire que de chercher à la grandir, à l'étendre ; à considérer l'œuvre sublime d'une création sans cesse renaissante ?

Je me perds dans ce dédale de pensées contradictoires. Et ma rêverie va, va s'amplifiant au charme mystique de la nuit qui monte des horizons quand, tout à coup un timbre électrique carillonnant au rez-de-chaussée m'arrache à mes songes.

Je descends vivement et me précipite à la porte. Personne et cependant je n'ai pas rêvé ?

Seconde sonnerie. On essaie de pénétrer dans le couloir conduisant à l'ascenseur.

— Qui est là ? Pas de réponse.

Étrange ! Étrange ! Ces Messieurs sont descendus à Hill Cottage. Je les ai vus tous les quatre, Bell en tête avec Wellmann ; Algol et Arensen fermaient la marche. Qui pourrait être enfermé dans ce puits confié à ma vigilance ? D'ailleurs pourquoi le garder, pourquoi des rondes de nuit, s'il n'est accessible que par une extrémité ? Quelqu'un peut donc pénétrer sans passer chez moi ? Je me perds en conjectures.

Le bruit redouble à la porte. Il faut ouvrir. Je n'ai jamais eu peur, et cependant d'instinct, je prends mon revolver, un bien joli instrument qu'Algol lui-même m'a remis.

Pourquoi ne pas ouvrir ?

J'ouvre en effet. Et je me trouve en présence d'un personnage que je connais parfaitement : c'est le noir qui sert à table les hôtes de Hill Cottage.

Je ne puis m'empêcher de rire. Je voudrais bien savoir par où est venu ce moricaud. L'interroger, je ne l'essaie même pas. Ce serait peine perdue ; il ne comprend aucune langue civilisée. D'où sort-il ? Évidemment, il est monté par l'ascenseur.

Alors l'une des galeries souterraines communique avec la demeure de M. Algol ? Cela est très possible après tout et je vais m'en assurer avant peu. Blanco, c'est le nom du nègre, une caisse, toute en hauteur : ce doit être mon dîner qu'elle renferme. Je le conduis à la salle à manger. Je ne m'étais pas trompé. Il y a là de quoi faire trois repas.

— Ce brave Henry n’oublie rien, pensai-je tout haut, en contemplant une bouteille de whisky.

Mais Blanco a déjà refermé les compartiments de sa boîte. Et le voilà qui détale à toutes jambes... pas assez vite cependant pour que je n’aie eu le temps de le suivre et d’arriver avec lui à l’ascenseur. Il roule de gros yeux blancs comme un nègre en colère.

— Tout doux, mon ami, lui dis-je en le frappant sur l’épaule. Cet air ne te va pas, et je gage que l’accompagnement n’est pas au programme.

Cependant nous nous précipitons dans les profondeurs sombres du puits, sans qu’une pauvre petite lampe n’éclaire notre descente. Blanco me paraît être au courant de cet exercice. Il a mis l’appareil en marche à mon insu.

Vers quel étage allons-nous ? L’ascenseur peut s’illuminer, mais, dans ces ténèbres, où trouver la manette d’éclairage ? Sot que je suis, j’ai des allumettes. Vite de la lumière et je lis en face du commutateur le numéro 20. Nous franchissons toute la hauteur du Hell Well. Une seconde allumette pour explorer notre voyage et découvrir le moyen de l’éclairer. Au bout de la cinquième, j’ai enfin trouvé et nous voyons clair, Blanco est assis dans un coin et me regarde d’un œil sinistre.

Les étages se succèdent rapidement. Un coup de sonnette, et nous voilà au fond du puits, dans l’immense salle que j’ai visitée tantôt. Mon compagnon sort du wagon. Je le suis. Où va-t-il aller ? À peine a-t-il fait quelques pas qu’il revient vers l’ascenseur. Soudain une idée me traverse l’esprit.

— Le misérable ! m’écriai-je. Il est capable de le renvoyer là-haut.

Avant même que j'aie pu faire un mouvement, il avait éteint la lumière. J'entendis un ricanement derrière moi, suivi d'un léger bruissement, puis plus rien.

Je me trouvais plongé là à 300 mètres sous terre dans une obscurité dont rien ne peut donner l'idée. Il me semblait sentir les ténèbres du tombeau envahir tout mon être. À tâtons, les bras en avant, trébuchant comme dans un cauchemar, je tâchai de me diriger vers le tube de l'ascenseur. Je n'osai y pénétrer de peur d'être précipité dans le vide. Ma boîte d'allumettes était encore dans la poche de mon gilet. Je l'ouvris avec précaution et comptai au toucher comme un aveugle. Neuf en tout pour me permettre de trouver l'escalier, si toutefois la spirale accédait au vingtième étage.

Je me décidai enfin à explorer l'ancre où j'étais descendu. Une première allumette me montra que j'avais deviné juste : le wagon était remonté. Il existait sûrement un moyen de le faire descendre. Mais quel était-il ? Apparemment le bouton électrique destiné à cette manœuvre devait être à portée de ma main. Cependant à la lueur du mince morceau de bois, qui commençait à me brûler les ongles, je ne découvris qu'une paroi d'acier aussi lisse qu'une coque de navire. Il me fallait ménager ma lumière. Comment opérer ?

J'appelai le nègre à tue-tête, mais ma voix se perdit. La vaste salle me la renvoya en notes de plus en plus affaiblies, comme les ondes sonores d'un diapason qui s'éteint. Mais quelques secondes après, j'entendis prononcer derrière moi, distinctement et très bas, le nom de Blanco. J'eus à peine le temps de me retourner qu'une seconde fois, puis une troisième, puis une quatrième, les deux mêmes syllabes retentirent à mon oreille. Ce ne fut ensuite qu'un souffle et tout s'éteignit.

Le noir était donc là ; je risquai une seconde allumette.

Dans cette cave lugubre, de 160 mètres de pourtour, cet éclairage était trop insuffisant. Mes regards se perdaient dans l'ombre. Alors je m'assis par terre, l'oreille aux aguets ; mais dans ce silence effrayant, je n'entendis que mon cœur battre avec violence.

Maintenant j'avais réellement peur. Peur de quoi ? Je ne savais. Blanco, après tout, n'avait aucune raison de rester là bien longtemps. Le mieux était d'attendre.

Peu à peu ma peur se dissipait, il fallait arriver à une solution.

Le soir, Algol devait revenir là avec Arensen pour commencer les expériences. Je pouvais rester, mais j'imaginai déjà la sérieuse semonce dont mon maître me gratifierait. Et pourtant, comment sortir de là ? Où me cacher ?

Sans quitter le sol, je glissai vers la muraille et désespérément, je cherchai encore à tâtons un relief quelconque sur ce mur d'acier froid et glissant comme un cristal.

Tout à coup, dans la foule des pensées qui me tourmentaient l'esprit, l'une d'elles me terrifia : Blanco n'était pas là, et ce que j'avais entendu n'était que l'écho vingt fois répété par les étages du puits. Je refis l'expérience. Le même phénomène se produisit.

Était-ce un guet-apens qu'on m'avait tendu ? Ne m'avait-on fait descendre là que pour m'ensevelir vivant au fond de cet *in pace* ? Des histoires terribles de séquestration dont le reporter J. Snow avait eu à s'occuper me revenaient en mémoire pour augmenter ma terreur.

L'épouvante me donna du courage. J'entrepris de faire le tour de la salle, espérant découvrir l'unique escalier conduisant au sommet du puits. Ce ne fut pas chose facile.

À la sixième allumette enfin, alors que la sueur perlait à mon front et que je désespérais de ne pouvoir réussir, je trouvai l'ouverture d'un escalier tournant. Haletant d'espoir, je m'y engageai. À l'étage supérieur, je me heurtai à une muraille d'acier. Malédiction ! l'escalier était fermé et ne se continuait pas. Mon effroi n'avait pas été irraisonné. Je sentis se hérissier mes cheveux. Mes poings tâchèrent machinalement de soulever ce qui était inébranlable.

Combien dura le temps où je luttai dans une peur muette ? Je ne saurais le dire.

Tout à coup mes doigts, vers la droite, sentirent le vide. Je me dirigeai de ce côté et me trouvai dans la galerie circulaire dont je fis le tour, cherchant de nouveaux degrés. J'y découvris un étroit escalier, dont la spirale était flanquée aux parois intérieures du puits. De la main gauche, je frôlai la muraille. À droite c'était le vide. Je n'y voyais goutte heureusement : la profondeur m'eût donné le vertige.

J'étais arrivé au quinzième étage, j'avais franchi 75 mètres en hauteur. Je me sentais brisé de fatigue, et je n'avais accompli que le quart du chemin. Une dernière allumette me restait. Je résolus de risquer le tout pour le tout.

Je découvris un bouton électrique. À tout hasard je le tournai. Bien m'en prit : il commandait l'éclairage de la galerie où j'avais échoué après tant de peines.

Je pus me rendre un compte exact de la situation, et je poussai un soupir de soulagement lorsque je découvris enfin le procédé pour faire descendre l'ascenseur.

Sans cet éclairage, j'aurais pu chercher longtemps. Il suffisait d'appuyer sur une pédale métallique placée près de l'ouverture donnant accès au tube que parcourait le wagon. Celui-ci vint docilement à cette manœuvre. Cinq minutes plus tard, malgré la forte émotion de l'heure précédente, je faisais honneur au repas servi par ce damné moricaud.

J'allumais un moelleux cigare que je me disposais à fumer béatement, quand une sonnerie électrique me fit encore tressaillir. Cette fois, le son partait de la salle à manger. C'était un appel au téléphone. Je me précipitai :

— Allo, allo ! c'est vous, Julius ?

— Oui, Monsieur.

J'avais reconnu la voix de M. Algol.

— À minuit trente, vous prendrez l'ascenseur et viendrez me rejoindre au numéro 20.

— Oui, Monsieur.

— Allo, allo ! vous n'oubliez pas de fermer la porte en haut et vous mettez le verrou.

— Oui, Monsieur.

Pourquoi ces précautions ? me demandai-je en accrochant les récepteurs. Quelle méfiance et contre qui ?

2 juillet, 2 heures du matin.

Me voici revenu au sommet du Dark Mount. J'éprouve le besoin d'être seul, de penser, de rêver plutôt à ce que j'ai vu.

L'air est étouffant. Je vais sur la terrasse pour respirer la brise du large. La lourde senteur des plantes tropicales monte d'Algol Island comme d'une vaste corbeille toute parfumée. Dans la nuit, le blanc tournoiement des éolipyles fait un bruit d'ailes de grands oiseaux cloués. Là-haut, les constellations forment des guirlandes d'étoiles, et Mars, que je viens de contempler dans le télescope géant du Hell Well, a les feux pourpres d'une grosse pierrerie de diadème.

À minuit trente, je m'étais rendu au vingtième étage. Algol et Arensen avaient déjà commencé leurs expériences.

— Il faut, disait le premier s'exprimant en français, il faut que vous compreniez la genèse de mes découvertes. J'ai commencé par observer Mars comme tous les astronomes, un peu mieux que mes confrères toutefois, puisque je disposais de la lunette la plus puissante du globe. Jugez plutôt.

Une sorte de table avait été roulée au centre de la salle. Une disposition optique permettait de faire, assis, les observations. Une simple lampe, abritée d'un abat-jour, éclairait faiblement les appareils. Mon maître était là, l'œil à l'oculaire, pendant que ses doigts manœuvraient un clavier électrique.

— Voilà qui est au point. Regardez Arensen.

Le chimiste avait pris sa place.

— Jamais, s'exclama-t-il, je n'ai contemplé un Mars aussi volumineux. Quelle merveille !

— Vous n'avez jamais vu dans un télescope, Julius ? Eh bien ! asseyez-vous à la place de M. Arensen et regardez.

Ce que je vis était stupéfiant : un globe immense emplissant tout le champ de la lunette ; j'étais assez familiarisé avec la carte des terres martiennes pour identifier les principaux détails.

Le pôle sud était incliné vers nous, et le printemps, quoique commencé depuis le 21 avril, n'avait pas suffi encore à fondre les neiges polaires. Celles-ci formaient une énorme calotte d'une éclatante blancheur, entourée d'un épais filet bleu, indice de la fusion déjà commencée.

Plus bas, au milieu d'une région verdâtre, *Thaumasia* se dessinait en forme de cercle sur une large plaine.

Les continents rougeâtres étaient parsemés de taches vertes semblables à de fraîches oasis.

J'aurais voulu m'attarder à la vision de ce spectacle sublime et nouveau. M. Algol ne m'en donna pas le loisir. Je dus aider à transporter de nombreux instruments ne rappelant en rien les appareils employés aux observatoires ordinaires.

Tout ce que je puis croire, à en juger par les fils conducteurs qui m'entouraient, l'électricité jouait un rôle important dans cette disposition.

— Et maintenant, dit M. Algol, je vais vous montrer des moyens de projeter une image agrandie de Mars sur un écran. J'ai mis très longtemps à inventer ce procédé. Actuellement, j'ai encore mieux... Julius !

Mon maître me fit installer une espèce d'immense chevalet à charpente de fer. Dix minutes après, un vaste écran métallique était tendu. Une bobine de Ruhmkorf crépita, lançant de longues étincelles et tout à coup l'écran s'illumina

sur une large surface circulaire. C'était le dessin de la planète apparaissant avec des tons variés de couleurs vives, où le rouge et le vert dominaient.

— Voilà, dit Algol, ce que j'avais imaginé primitivement.

— Et ce n'est pas si mal, dit Arensen.

— Oui, mais c'est tout à fait insuffisant. Il est vrai qu'en multipliant la puissance du même dispositif optique j'obtiens des agrandissements de telle ou telle région. Mais je suis gêné par notre propre atmosphère. Les pellicules que je vous ai montrées à Waldorf-Astoria ont été obtenues par ce procédé...

« Et tout cela est enfantin... Il me fallait mieux ; je l'ai trouvé. Dans quatre jours, mes appareils seront installés et nous travaillerons. Les difficultés qu'il reste à vaincre sont d'ordre chimique. Pour vous, ce sera un jeu. Je vais vous expliquer en détail la méthode nouvelle... »

J'étais tout oreilles. Mais brusquement M. Algol se tournant vers moi :

— Julius, me dit-il, vous pouvez regagner votre chambre. N'oubliez pas les rondes toutes les deux heures.

Il insista encore sur certaines particularités de mon service, puis me souhaita le bonsoir. Et bien à contrecœur je dus remonter à mon appartement.

XII

Le secret de Hensch

Du 3 au 10 juillet.

À partir du 3 juillet, ç'a été une véritable fièvre à l'observatoire. Que reste-t-il des anciens instruments ? Presque rien. Si l'on excepte le puits de 300 mètres de profondeur qui sert de tube à la lunette, tout a été changé.

Le miroir renvoyant les images au fond du vingtième étage a été descendu à Electric House. On l'a remonté couvert d'une substance très dure, ressemblant à du noir de fumée.

La grande lentille obstruant l'ouverture du Hell Well a été remise dans la galerie du premier étage. Elle a été remplacée par la contenu de la fameuse caisse 172. J'avais deviné juste : cet énorme colis renfermait un objectif ! C'est à n'y rien comprendre. Au lieu d'une lentille transparente, Algol et Arensen ont retiré de la boîte une sorte de rondelle en métal grisâtre absolument opaque.

Et enfin, ce qui me paraît plus mystérieux encore, c'est que le 7 juillet au soir, les deux savants ont commencé à observer Mars dans de semblables conditions.

Vers une heure du matin, le toit vitré du patio s'est retiré. Le miroir sombre – comment l'appeler autrement ? – s'est

tourné vers Mars, dont il a renvoyé les rayons invisibles sur la lentille en métal, pendant qu'Algol et Arensen photographiaient au fond du puits, toutes lampes éteintes.

À quatre heures du matin, alors que je faisais mon avant-dernière inspection, ils y étaient encore.

Je ne vis plus : je ne sais comment j'arriverai à surprendre le secret de ces deux êtres dont la science dépasse la mienne de cent coudées. Vrai, je ne suis qu'un enfant à côté d'eux.

Tout ce que j'ai vu depuis quelques jours est si fantastique, tellement invraisemblable, que rien ne peut peindre l'état d'esprit dans lequel je me sens plongé.

J'oubliais un détail encore – et les moindres faits peuvent avoir leur importance – on installe au sous-sol (premier étage de la galerie) une sorte de miroir parabolique immense : puis on l'a entouré d'une enceinte fermée, sorte de cage ouverte sur un seul côté. Les parois de cette boîte sont constituées de lamelles en plomb qu'un système réfrigérant maintient à une égale température.

Ce miroir parabolique est dirigé vers la lentille opaque fermant l'ouverture du puits.

Défense m'a été faite de m'exposer dans son rayon d'action qui est une zone extrêmement dangereuse. À quoi peut servir pareille disposition ?

9 juillet.

Je reste dans la même incertitude et je comprends de moins en moins.

À trois heures du soir, Arensen m'a appelé pour l'aider au nettoyage des cuvettes photographiques.

— Savez-vous développer un cliché ? m'a-t-il dit brusquement, au cours d'une conversation banale.

— Oui, Monsieur, mais il me faudrait peut-être une leçon, car Monsieur doit employer des procédés nouveaux.

— Bien, bien, m'a-t-il répondu, vous pouvez me rendre service.

Algol me confierait-il le développement des épreuves obtenues avec son nouvel appareil ? Je n'ose y croire.

La nuit suivante, j'ai formé les projets les plus fantastiques. De toute façon je vais essayer de me fabriquer une fausse clef du laboratoire. Je fouillerai et peut-être arriverai-je à atteindre les fameuses pellicules. Cela me suffirait, car j'en pourrai prendre des reproductions. Peu importe les procédés employés, si je puis, au moins, arriver à toucher du doigt les résultats.

11 juillet.

Nouvelle déception ! M. Algol m'a installé dans un laboratoire à côté du sien pour développer en effet les pellicules, mais ce n'étaient que les bandes du sismographe enregistreur. Le tremblement de terre de Provence avait laissé une trace très nette. L'instrument est d'une sensibilité extraordinaire.

Depuis le 11 juin, beaucoup de séismes se sont produits plus ou moins rapprochés de nous. La veille de notre arrivée dans l'île, une forte secousse, tout à fait locale, a été enregistrée. Arensen n'a pas manqué cette occasion pour faire de

longues théories sur les tremblements de terre et, en manière de conclusion, il a fait ressortir l'instabilité du sol choisi par Algol pour installer ses instruments. Ce à quoi mon maître a répondu que depuis le commencement des expériences il n'avait observé aucun déplacement apparent dans le tube de la lunette.

— C'est égal, ajouta Arensen, je ne me sens pas en sécurité sur cet îlot volcanique, toujours frémissant.

Algol s'est moqué de lui, et moi j'ai continué le développement fastidieux de longues bandes de celluloïd enduites de bromure d'argent.

Tout ceci ne fait pas avancer la question principale ; il me faut trouver le moyen de pénétrer dans le laboratoire particulier d'Algol. À ma première ronde du soir, avant le lever de Mars, alors que personne n'était encore au vingtième étage, j'ai cherché le moyen d'ouvrir cette porte derrière laquelle se cachent tant de secrets.

La serrure doit être masquée par une plaque d'acier qu'un ressort fait jouer au moment voulu.

Et puis comme tout est truqué dans cette bizarre demeure, peut-être la porte commande-t-elle une sonnerie électrique.

La moindre imprudence pourrait me perdre. J'examinerai mieux ce soir, lorsque la porte sera ouverte.

J'ai si bien pris mes précautions que je suis arrivé en même temps qu'Algol.

Je ne m'étais pas trompé, la plaque d'acier cache la serrure. Algol n'a fait aucun geste, et cependant cette plaque a

joué comme poussée par une main invisible. En vertu de quels ressorts ? Je n'ai pu le deviner.

Il ne m'a pas semblé que des fils électriques aboutissent à cette porte ; le problème se simplifie.

Mais, chose autrement grave, j'ai constaté que mon maître enferme toutes ses pellicules dans un énorme coffre-fort.

12 juillet.

Il y a plus d'une semaine que je suis cloîtré dans l'observatoire. Cette vie de solitude me pèse, et ce matin, à dix heures, en me réveillant, j'ai résolu d'aller à Hill Cottage. À deux heures, je descends le raidillon qui contourne la montagne ; il fait une chaleur accablante, le temps est à l'orage, la mer est luisante comme un bain de mercure et sa réverbération me brûle les yeux. J'ai hâte d'être rendu.

J'ai trouvé Hensch à la cuisine, il finit de déjeuner et fume un havane en dégustant son éternel whisky.

— Eh bien ! mon cher Julius, vous habituez-vous à votre nouvelle fonction ?

— Il le faut bien, Hensch.

— En voilà une campagne ! Hein ! vrai comme je m'appelle Henry Hensch, si j'étais milliardaire, c'est moi qui ne voudrais pas m'enterrer dans un puits, comme le patron. Drôle d'homme, pas vrai ?

— Oui et non ! Que voulez-vous, des goûts et des couleurs !...

— Bien ! bien ! je sais ce que je dis, et puisque je vous affirme que c'est un drôle de Monsieur, vous devez me croire.

Henry s'emporta et j'aurais juré qu'il en était à son cinquième ou sixième verre de whisky. Sa figure rougeaude, bien remplie, tressaillait de mouvements d'impatience. Henry avait sans doute une raison lointaine d'être mécontent : n'avait-on pas tout changé dans sa cuisine ?

Je me trompais sur ses griefs envers M. Algol.

— Vous avez l'air ennuyé, qu'y-a-t-il, cette chaleur, le climat ?

— Rien ; je vous dis, moi, que le patron est un drôle...

— J'ai entendu, Henry, mais je ne comprends pas, expliquez-vous.

— Suffit, je sais ce que je dis et vous, vous ne savez rien. Puis soudain il baissa le ton. Chut, dit-il, vous êtes un homme d'honneur, et voyez-vous, j'ai là un secret que je ne puis confier qu'à un ami. Depuis huit jours j'aurais voulu vous dire, et puis à quoi bon ! Cela n'aurait pas...

— Voilà que vous piquez ma curiosité et maintenant vous vous retirez.

— Oui... non... Après tout, si vous me jurez de ne rien dire...

— Mais, réfléchissez donc, Henry ; à qui voulez-vous que je me confie : à Blanco, cet imbécile qui ne comprend pas un mot d'anglais ?

— Ni d'allemand, ni de français, ni... de rien du tout.

— Et les autres moricauds sont sans doute dans le même cas... Alors restent Arensen et Bell. Ceux-là ne m'adresseront jamais la parole que pour le service... Et ils ne sont pas des nôtres.

— Vous avez raison, mon petit Julius ; prenez un verre et je vais vous conter cela.

Et avec des périphrases comiques, des réticences, il me confia que tous les jours, depuis notre arrivée, il préparait deux repas, l'un pour moi, l'autre pour un inconnu ; et il ajouta qu'Algol lui avait demandé de n'en ouvrir la bouche à qui que ce soit.

— Vous n'avez aucun indice, Henry ?

— Si, mais ce sont des suppositions... et cependant...

— Dites...

— Et vous, qu'en pensez-vous ?

Immédiatement l'histoire de Glass m'était revenue à l'esprit ; ce repas supplémentaire, c'était pour lui. Glass n'avait pas été débarqué à Cuba ; il n'avait pas davantage suivi Wellmann au retour et Algol le retenait prisonnier ! Quelle révélation ! J'en fus tout bouleversé, et dans mon émotion je racontai à Henry la scène dont j'avais été témoin.

— Eh bien ! dit le cuisinier, je pense précisément comme vous. Je m'en doutais, mein Got ! ce pauvre Glass est en prison. Ah ! mon petit Julius, si jamais il en échappe, au moins il ne pourra m'accuser de ne pas le soigner. Comme à vous, je lui ai envoyé sa bouteille. Sûrement il n'est pas malheureux ; mais c'est égal, je ne donnerais rien pour être à sa place.

Je suis remonté par le même sentier étroit, tout en faisant des haltes fréquentes. Voilà le sort qui m'attend. Ce pauvre Glass prisonnier. Cette pensée est chevillée dans mon cerveau. Je ne songe plus qu'à cela... et puis si ce n'était pas lui ? Après tout, nous nous sommes emballés sans la moindre preuve. Le mieux serait de suivre Blanco aux heures des repas, mais le moyen ?...

13 juillet.

J'ai à peine dormi deux heures dans ma nuit. Cette pensée d'un être prisonnier à côté de moi, dans cet îlot grand comme la main, me fait mal. Qui sait ? Le personnage en question est peut-être un savant au courant des expériences d'Algol... Et alors ?... Mon esprit bâtit les romans les plus fantaisistes. Je n'aurai plus de repos que j'aie découvert la retraite où l'on cache l'inconnu.

J'ai passé une partie de la nuit à aider Algol et Arensen.

Au dehors il faisait un temps abominable, une nuit sans lune d'un noir d'encre. Le vent souffle du sud-est, un vent chaud tout chargé d'humidité. Le ciel est couvert. Par instants la pluie tombe à torrents inondant le patio, fouettant l'écran qui a remplacé le miroir.

Avant de descendre j'ai contemplé cette grande plaque tournant avec la même précision que le soir où la glace renvoyait à l'oculaire l'image de la planète brillant dans un ciel clair.

Lorsque je suis descendu, les deux savants prenaient des photographies au vingtième étage. Photographies de quoi ? Je me le demande.

Une planète qui envoie des rayons à travers une épaisse couche de nuages au moyen d'un miroir qui n'en est pas un, à travers une lentille épaisse comme un blindage d'acier, électrisée par des courants puissants, voilà ce que j'ai découvert depuis deux jours ; une lentille opaque comme une paroi d'airain, recevant je ne sais quels effluves d'un second miroir concave abrité par une cage en plomb et situé à dix mètres en dessous ; des rayons qui, après avoir traversé un semblable système optique (?), vont se perdre à trois cents mètres sous terre dans une chambre où il fait noir comme dans un four et qui, après avoir été réfléchis sept ou huit fois sur des lames métalliques, s'en vont impressionner des pellicules tendues sur un écran : il y a vraiment de quoi mystifier un homme même plus habile et plus savant que Julius Snow.

Les pellicules que j'ai développées étaient, elles aussi, parfaitement noires. De temps à autre, Algol venait constater la marche des opérations.

— All right ! all right ! disait-il, perfectly, continue.

Ma parole, c'est à croire que ces deux hommes sont fous.

J'ai fait les suppositions les plus insensées. Je n'ignore pas que notre œil ne voit qu'une toute petite partie de l'échelle des radiations, celles comprises entre le violet et le rouge. Je sais qu'au-delà du violet le spectre se continue par l'ultraviolet, couleur absolument noire pour notre rétine, si l'on peut s'exprimer ainsi. À l'autre extrémité de l'échelle, je n'ignore pas davantage qu'il y a l'infra-rouge ; que ses rayons impressionnent des thermomètres à haute sensibilité, mais que diable ! faut-il encore, pour transmettre des radiations, des systèmes optiques convenables et *transparents*. Tandis

qu'ici tout est opaque, c'est le noir absolu, c'est la bouteille à l'encre !

16 juillet.

Devant ces secrets indéchiffrables, devant toutes mes tentatives pour pénétrer l'angoissant mystère, je suis hanté du désir de retrouver Glass. Après la récente révélation de Hensch, mon esprit a fait toutes les suppositions – une seule reste debout. – Lentement, comme un morceau de sucre qui s'imbibe de liquide, qui se délite et tombe par fragments pour finalement se dissoudre, ma pensée se fond peu à peu en une seule hypothèse qui l'absorbe tout entière.

Las de recherches vaines au fond de ce puits, où tout est énigme pour moi, pour ma science d'enfant, je piétine sur place, et je me réfugie vers le savant inconnu se lamentant au fond d'un cachot. Lui seul – et c'est Glass – peut me tirer d'embarras.

Mon exaspération est au comble envers cet homme qui, non content de frustrer l'humanité de ses découvertes, ne recule pas devant ce crime puni de tous les codes : la séquestration.

Je n'ai pu, tous ces jours derniers, parvenir au moindre indice pouvant me mettre sur la bonne voie. Je songe avec dépit qu'en un effort commun nous pourrions, sans doute, Glass et moi, parvenir au but. À tout prix, il me faut le trouver. Mais où ? De l'éminence à l'intérieur de laquelle est creusé l'étrange observatoire, je découvre l'entière étendue de l'île. Elle n'est pas si grande qu'on y puisse soustraire un homme à toutes les investigations.

À mes pieds verdoie la jeune frondaison dont se couvre la cavité centrale de notre volcan insulaire. À une centaine de toises, le pavillon de M. Algol est blotti dans les palmiers, comme une grande floraison blanche à travers la verdure.

Un peu au nord, Electric House avec ses toits en terrasse, silencieuse à cette heure, paraît une usine abandonnée.

Plus loin, la côte avec ses mornes audacieux, ses aiguilles ses obélisques de lave, ses mornes prismatiques, dont toute la partie nord-est de l'île est tourmentée. L'aspect sombre de tout ce hérissément m'attire. Y trouverai-je celui que mon maître cache au fond d'une prison ?

17 juillet.

J'ai passé la nuit à former projets sur projets, abandonnés au fur et à mesure. Quelle méthode suivre dans mon exploration ? Pas le moindre jalon, pas le moindre guide. Ah ! si je pouvais faire parler le nègre.

Dès l'aube, peu hâtive en ces régions, et malgré la défense de quitter Dark Mount, je gagne le vallonnement formant le centre du cratère. J'explore la campagne en tous sens.

Au coin d'un bosquet, j'aperçois Blanco. Où va-t-il ?

Si j'allais découvrir la retraite où il se rend deux fois par jour !

Pas à pas et sans bruit, pour ne pas éveiller son attention, je me mets à le pister. Il suit le sentier menant vers l'est. À travers broussailles et fourrés, je m'élançai à sa poursuite. Parfois l'homme s'arrête, l'oreille au vent. Un froisse-

ment de feuille le fait suspendre sa marche. Soupçonne-t-il ma présence ?

Je redouble de précautions, bénissant le hasard inattendu qui me donne ce guide involontaire, haletant de l'espoir de me voir au but d'un moment à l'autre.

Nous voici déjà près des roches aperçues vers le nord-est du haut de l'observatoire.

La végétation se fait plus rare dans ce désert rocailleux. À peine quelques touffes peuvent-elles encore me dissimuler. Ce que je redoute arrive.

Le noir m'a-t-il vu ? A-t-il simplement la sensation de ma présence ? D'un élan, il a franchi une traînée de pierres volcaniques formant une barrière noire tourmentée. Je me précipite à l'endroit où je l'ai vu disparaître. Mais plus rien. En vain, je fouille du regard tous les alentours. Une crainte me vient. Le nègre m'ayant aperçu peut avertir M. Algol de mon insistance à le suivre.

Je rentre tout songeur à l'observatoire.

18 juillet.

J'ai repris mon exploration. Le nègre n'a sans doute pas parlé. Je n'ai relevé aucune singularité dans l'attitude de M. Algol à mon égard. Néanmoins, je redouble de précautions dans la crainte d'être espionné. À la moindre alerte, je me donnerai l'aspect du promeneur peu fixé sur le but de sa flânerie.

Je me dirige vers l'endroit où le noir a disparu la veille : je fouille les grottes, les anfractuosités de la roche. Rien.

Je n'ose appeler. Ma voix au milieu de ces roches amoncelées pourrait me trahir. L'écho y est puissant.

Je vais, je viens vingt fois à l'endroit où j'ai vu s'éclipser le géolier de Glass.

Une sorte de longue galerie s'ouvre devant moi montant vers le nord. Le nègre a très bien pu filer de ce côté, sans qu'il me fût possible de le voir.

Je m'engage dans ce chemin et fouille longuement de droite à gauche, pierre à pierre, pour ainsi dire.

Le soir est déjà venu.

Le calme de la mer contraste douloureusement avec mon état d'esprit agité des plus sombres pensées. Un gros soleil rouge se cache derrière la grande île de Turneffe qui allonge ses bords découpés dans une sorte de brume lumineuse moitié transparente.

L'heure approche où Algol et Arensen peuvent descendre dans l'observatoire souterrain. Il faut rentrer.

19 juillet.

Je désespère de trouver Glass. Et cependant il ne peut être loin. J'ai encore exploré l'île. Je connais chaque rocher, chaque anfractuosité, chaque pli de terrain. Il n'est pas jusqu'aux falaises de la côte où je me sois risqué pour rechercher une ouverture, une fondrière, un éboulement suspects. J'ai battu toute la partie nord et aujourd'hui toute la région du sud. Je ne puis qu'éveiller de nouveaux soupçons par ces promenades sans résultats.

XIII

Incidents inattendus

29 juillet.

Une nouvelle très intéressante apprise ce matin : Algol et Arensen sont obligés de s'absenter pour une huitaine de jours. Le canot électrique doit les conduire à Belize, d'où ils pourront télégraphier à Saint-Louis. Il leur manque, paraît-il, des produits chimiques indispensables. J'ai cru comprendre, avant-hier, que M. Algol n'obtient pas encore les résultats espérés. Dès son retour les expériences continueront dans de meilleures conditions.

Je vais utiliser cette semaine aussi bien que possible. Je pourrai continuer mes recherches sans être inquiété et, avant le retour de ces messieurs, il y aura du nouveau.

Pour la première fois hier, j'ai pu pénétrer par mes propres moyens dans le laboratoire. J'avais trouvé le secret de l'ouverture de la porte et maintenant j'ai une fausse clef.

J'ai également imaginé le moyen d'éviter mes rondes de nuit. Tous les appareils enregistreurs aboutissent au laboratoire. En une minute, ce matin à 6 heures, j'ai pu ainsi « faire mes rondes ». J'ai découvert enfin la façon de pénétrer dans la galerie donnant accès à Hill Cottage. La nuit dernière, après que mon maître se fut retiré, j'ai inspecté le laboratoire de fond en comble : des notes étaient éparées sur la table ; j'en ai recopié une bonne partie sans y rien comprendre,

mais je relirai cela à tête reposée. Ces notes sont pour la plupart rédigées en français ; quelques-unes en anglais, d'autres en latin.

Il est à chaque instant question d'un métal appelé *Martium*. C'est sans doute la substance de la fameuse lentille obstruant l'ouverture du puits.

Le martium, d'après les notes d'Algol, est un métal de la famille du sélénium (VI^e groupe de la table de Mendeleïev), son poids atomique égale 225. Le groupe comprend les corps hexavalents : oxygène, soufre, sélénium, tellure. Le martium vient après ; ce dernier a été isolé par le traitement de certains produits éruptifs.

Voilà tout ce que j'ai appris : c'est peu. Il existe dans la bibliothèque des traités de chimie que je vais consulter. Ils ne m'apprendront rien évidemment sur ce corps nouveau dont les propriétés ressemblent à celles du sélénium « quoique plus exaltées » (expression textuelle du manuscrit d'Algol), mais par induction et en étudiant le groupe auquel il appartient, peut-être parviendrai-je à pressentir le mystère.

Néanmoins, je sens de plus en plus que la tâche entreprise est au-dessus de mes forces. Je ne suis nullement préparé à suivre l'enchaînement des travaux de M. Algol. Il faudrait avec moi un astronome doublé d'un chimiste. Où trouver cet oiseau rare ?

Si Glass était resté ! Si seulement il était là... non loin de moi ! Mais l'ingénieur doit être reparti ! Alors de deux choses l'une : ou ce prisonnier est un savant, au courant des travaux de mon maître, ou c'est un ancien serviteur qui connaît les secrets matériels d'Algol Island, toutes les galeries, les dé-

tours, les « trucs » enfin, quelqu'un du genre de William, le vieux domestique dont m'a parlé Greenner.

Dans les deux hypothèses, j'ai intérêt à connaître ce qu'il en est exactement.

Toutes ces suppositions ne peuvent donc que renforcer mon désir et ma résolution de retrouver le mystérieux inconnu.

Il y a deux jours que mon maître a quitté Algol Island et je n'ai pas perdu de temps. J'ai fouillé encore le laboratoire et recopié tous les manuscrits. Entre les mains d'un savant, il y aurait sans doute les éléments de la découverte ; mais j'ai beau relire mes notes, cet assemblage de termes techniques n'a pour moi aucune signification.

Si seulement je pouvais me rendre compte des résultats ! Mais je sais que mon maître cache les épreuves obtenues dans son coffre-fort et il faudrait pouvoir l'ouvrir.

La lumière me viendra probablement d'un autre côté ; car il se passe depuis deux jours des faits étranges sur lesquels je dois insister. De ces faits dépend peut-être le succès de mon entreprise, et j'ai résolu de les noter très scrupuleusement pour n'oublier aucun indice utile.

Le soir du départ de M. Algol, après avoir porté ses bagages au canot électrique, je suis remonté à Dark Mount, où mon dîner m'attendait ; j'étais exténué de fatigue ; la préoccupation, les insomnies, mes nouvelles fonctions en étaient sans doute la cause.

À neuf heures, je résolus de me mettre au lit. La perspective d'une nuit entière pour dormir – puisque j'avais suppri-

mé les rondes – était bien alléchante et je ne me réveillai qu'à deux heures du matin, après cinq heures de sommeil.

J'étais dans cette sorte de somnolence qui précède l'état de veille lorsque, tout à coup, je crus entendre marcher sur la terrasse. D'un bond je fus hors du lit et une minute après j'arrivais en haut. Personne ; mais le toit vitré du patio n'était pas bien fermé.

Cette particularité était pour le moins bizarre, puisque seuls Blanco et moi pouvions pénétrer dans le souterrain. Au rez-de-chaussée, nouvelle constatation : le miroir mobile avait tourné d'un certain angle par rapport à sa position de la veille.

Évidemment il y avait quelqu'un au fond du puits.

M'armant de courage, je pris mon revolver et résolu de faire une exploration en règle. Avant allumé toutes les lampes, je me rendis aussitôt au vingtième étage. Les arcs électriques projetaient leur lumière intense dans les moindres recoins.

Je pénétrai dans le laboratoire, j'explorai tous les endroits où un homme eût pu se tenir caché. Personne.

De guerre lasse, je revins me coucher, mais le sommeil ne me gagna pas.

Dans l'après-midi, je pris un peu de repos afin de pouvoir veiller la nuit suivante.

Vers une heure du matin, comme j'étais dans la bibliothèque, les mêmes bruits entendus la veille recommencèrent. Je me précipitai dans le patio. Cette fois, plus de doute, quelqu'un était en bas qui manœuvrait les instruments. Le mouvement d'horlogerie commandant le miroir était en

marche. On avait découvert le toit vitré, comme aux heures de travail d'Algol et d'Arensen.

Je réfléchis un instant. J'avais eu tort, la nuit précédente, d'allumer l'intérieur du Hell Well ; cette fois il fallait opérer sans bruit, en pleine obscurité.

Dix minutes après, j'arrivais au vingtième étage que j'éclairai brusquement. Ce fut en vain. Lorsque je revins au sommet, le miroir ne fonctionnait plus et le toit vitré l'avait recouvert.

Un moment j'eus la pensée d'accuser Bell de tous ces méfaits et, au risque de m'attirer les plus graves ennuis, je hasardai un coup de téléphone à Electric House.

À ma grande stupéfaction, la réponse ne se fit pas attendre.

— Allo ! c'est vous, Monsieur Bell ?

— Allo ! c'est vous, Julius ?

— Oui, Monsieur, pendant ma dernière ronde, le courant s'est arrêté, qu'y a-t-il ?

J'avais trouvé ce prétexte instantanément pour cacher mon jeu, car à tout prix je n'aurais voulu mettre Bell au courant de mes recherches.

Deux minutes s'étaient à peine écoulées que Bell m'appela à son tour.

— Allo ! Julius, ceci m'étonne, je n'ai rien constaté d'anormal, les compteurs ne sont pas arrêtés ; ne vous inquiétez pas, ou bien deux fils se seront touchés, ou il s'est produit un court-circuit que je ne m'explique pas.

— Bien, bien ! la lumière est revenue en effet. Excusez-moi d'avoir interrompu votre sommeil.

Le lendemain, il me fut très facile d'inventer une histoire, et Bell n'eut aucun soupçon.

Après de pareilles constatations, je résolus d'ouvrir l'œil la nuit suivante.

Le personnage qui, en l'absence d'Algol, se permettait d'utiliser ses instruments, accédait sans doute au puits par l'une des galeries communiquant avec les étages, et dès ce soir je vais m'en assurer. Le moyen est excessivement simple, j'ai collé une bande de papier gommé à toutes les ouvertures donnant accès sur le puits.

Celui que je recherche s'en est aperçu, car les bandes sont déchirées en beaucoup d'endroits du premier au dixième étage.

Où me placer pour surveiller ? Le mieux est encore de descendre dans la grande salle des observations.

Je suis resté là jusqu'à trois heures du matin et mon attente a été vaine. C'est à croire que l'inconnu épie mes moindres mouvements. Cette garde montée toute la nuit dans l'obscurité m'a plongé dans une exaspération incroyable.

Ah ! on veut jouer au plus fin avec moi. Eh bien ! le mystérieux personnage ne connaît guère le talent des reporters américains, et Julius Snow lui ménage un tour de sa façon.

2 août.

Dès huit heures du soir, après mon dîner, je suis descendu à mi-chemin de la profondeur du puits et j'ai renvoyé l'ascenseur. Si mon revenant se rend à la base du Hell Well, il y a beaucoup de chances pour qu'il passe à peu de distance de l'endroit où je suis blotti.

Il est vrai que l'ascenseur descend silencieusement, mais en collant mon oreille contre la paroi du tube qui le guide, je suis presque certain de l'entendre.

Au moment où le wagon passera en face de la dixième galerie, d'un seul coup de manette, il me sera facile d'arrêter le courant au tableau de distribution. Le véhicule se trouvera immobilisé instantanément. C'est alors que je donnerai de la lumière et l'inconnu sera mon prisonnier. Mon revolver est là dans ma poche, mais je n'aurai sans doute nul besoin de m'en servir, ni même de le montrer.

Je suis dans les plus complètes ténèbres et, bien que j'aie chaussé des pantoufles, je n'ose marcher. Je retiens ma respiration et, toutes les minutes, j'applique mon oreille sur le tube de l'ascenseur. Rien.

Je n'ai même plus la notion du temps. Je me suis assis sur le plancher et je n'ose allumer pour consulter ma montre.

J'estime qu'il doit être un peu plus de minuit. Mon revenant me ferait-il encore faux bond ?

Machinalement, pour m'occuper, je compte les secondes. Dès que j'arrive au numéro 60, j'écoute quelques instants...

Cette fois plus de doute, j'entends glisser l'ascenseur. D'un bond je m'élançai vers la manette. Je ne la trouve pas !

L'angoisse m'étreint : si je ne mets la main sur le commutateur, mon prisonnier m'échappe, c'est partie perdue. Mon sang bout avec force dans mes artères, de mes mains tremblantes j'explore la muraille : je ne rencontre que l'uniformité lisse et froide de l'acier. Il me semble entendre le bruit à peine perceptible du wagon en marche. Il y a déjà deux minutes au moins qu'il a quitté le sommet du Hell Well. Il doit être au niveau du septième étage ; encore cinquante mètres et il passera devant moi. Chaque seconde le rapproche très vite. Peut-être est-il passé déjà ! Je ne sais plus... Dans ma précipitation, dans ma fièvre, je ne puis me rendre compte, ni de la distance ni du temps.

Et cependant... Je ne me trompe pas : au-dessus de ma tête le bruissement se fait plus précis. L'ascenseur doit être au numéro 9, quinze mètres à peine.

Tout à coup, mes doigts heurtent une sorte de verrue sur l'acier poli, c'est le commutateur. J'attends une seconde... il est temps. Le frôlement d'un vol qui passe, un souffle imperceptible me caressent le visage ; l'appareil est là devant moi, je tourne la manette ; une brève sonnerie, aussitôt arrêtée ; tout bruit cesse.

Je me jette à terre, et c'est en rampant que je me glisse jusqu'à l'ouverture. L'inconnu va sortir, je le saisirai aux jambes et le culbuterai. Je connais la place exacte du bouton d'éclairage, je ferai aussitôt la lumière, et, revolver au poing, j'immobiliserai mon prisonnier.

Je suis maintenant à l'entrée du wagon. Quoi ! la porte est fermée, je me ramasse sur moi-même comme une bête aux aguets. Rien. Je pense alors que le wagon ne s'ouvrira pas ; il ne s'est pas arrêté exactement au niveau de la galerie et, si le prisonnier veut descendre, il sera dans l'obligation

d'enjamber la porte qui n'atteint pas le plafond de l'ascenseur. En un instant j'ai pensé à tout cela, et déjà je sens quelqu'un bondir près de moi. Dans ma surprise, je n'ai pu rien saisir. Des pieds se heurtent à mes flancs ; un corps trébuche et je l'entends s'affaler à terre. Je me retourne et d'un élan sûr, à moitié levé, je veux porter la main au bouton d'éclairage ; je n'en ai pas le temps. Un coup dans la poitrine me jette à la renverse. J'essaie de me remettre sur pied, mais je sens près de moi l'homme à genoux cherchant à me maîtriser. D'un violent sursaut, je me dégage et le saisis à bras-le-corps. Mais lui-même m'a empoigné à la nuque et pèse de toutes ses forces. Je parviens non sans peine à retirer ma tête de son étreinte qui glisse à mes épaules.

D'un effort commun, nous nous sommes relevés, et la lutte continue dans les ténèbres.

Ah ! lutter ainsi dans le noir, sur un étroit espace, près d'un abîme, avec un adversaire inconnu !... Sous mon embrassement je le sens puissant et musclé, le thorax large, le rein cambré et solide. Je puis évidemment me mesurer avec lui, mais aurai-je le dessus ?

Nous pivotons sur nous-mêmes et notre enlacement se resserre. Pas une parole, pas un cri ne sort de nos poitrines haletantes. C'est la lutte muette où l'on n'entend que le piétinement de deux hommes aux prises.

Je sens que mon adversaire nous entraîne vers le rebord extérieur de la galerie. Malédiction ! à deux pas, c'est le vide, c'est le gouffre de cent cinquante mètres de profondeur !

Si nous y culbutons, nous sommes perdus. D'une brusque secousse, je cherche à nous ramener vers le centre. Peine inutile... Je suis pris comme dans un étau. Je com-

mence à me fatiguer. Est-ce que l'autre ne va pas sentir également mollir ses forces ?

Non... il nous ramène vers l'abîme. Plus de doute. Pour se débarrasser de moi, il veut me précipiter au fond du puits. C'est donc une lutte à mort ? Eh bien ! soit. L'un ou l'autre. Je vendrai chèrement ma vie.

Maintenant nos pas résonnent au-dessus du vide, sur le plancher métallique. Un simple parapet à mi-corps d'homme nous sépare du gouffre.

D'une tension de bras, j'essaye de briser l'étreinte de mon adversaire et de le rejeter au loin. J'ai calculé sans un élan contraire qu'il tente au même moment. Me voici repris : dix doigts me saisissent à la gorge, je me sens fléchir.

On va m'étrangler, me lancer comme une loque dans ce trou d'ombre. D'un effort suprême je veux dénouer les poings qui m'enserrent. Impossible.

Mes forces s'en sont allées sous leur pression croissante. J'ai la perception qu'on m'accule au bord, qu'on me soulève, mes pieds glissent.

Machinalement mes mains se sont tendues en avant. Elles ont saisi le bord en parapet pendant que mon corps passe sur la balustrade.

Horreur ! me voici suspendu dans le vide à 150 mètres au-dessus du vingtième étage où dans un instant mes membres vont se broyer.

Pendant cette abominable évocation, les doigts qui tout à l'heure m'étranglaient se sont relâchés. Avec la respiration, toute la lucidité m'est revenue, un peu de vigueur renaît en moi.

Mes mains crispées se cramponnent à la barre de fer. Instinctivement mes pieds cherchent un point d'appui. Partout, à gauche, à droite, devant, derrière, c'est le vide.

Tout ce qui me reste d'énergie monte vers cet appui rigide qui seul me soutient ; toute ma résistance, toute ma vie se portent en mes poignets. Je me hisse la tête à leur niveau dans une tension surhumaine de mes muscles.

En me débattant, mes genoux frôlent le tablier de la balustrade, mais sa surface, lisse comme une paroi de glace, ne leur offre aucun point d'appui.

Cependant des coups répétés martèlent mes mains. Sous les meurtrissures, elles sont prêtes à céder. D'un happement, mes dents atteignent le poignet qui me frappe sans relâche. Elles ont saisi la chair avec une rage désespérée. Une joie hideuse traverse mon cerveau : si seulement je pouvais entraîner dans ma chute prochaine l'assassin qui lentement me martyrise !

J'ignore maintenant qui je suis. Il n'y a plus en moi que la bête acculée dans l'impasse de la plus affreuse agonie. Mais l'effort m'a épuisé, et je me laisse retomber le corps raide, les bras tendus.

Me voici suspendu à nouveau, sans mouvement, cette fois, sans aucun geste. Mes membres se distendent, je sens en eux des écartèlements, en ma chair des déchirures.

Alors en une vision nette et rapide, je vois se dérouler les événements de mon existence. Je revois ma pauvre mère morte depuis si longtemps ; j'entends les couplets qu'elle me chantait pour m'endormir, les prières que je balbutiais avec elle lorsque tout enfant elle me déshabillait près de ma couchette.

J'ai encore la force de recommander mon âme à Dieu. Je revois le Christ divin pendu à mes rideaux blancs. Toute ma pensée va vers lui, vers ce supplicié mourant les bras tendus. Des bourdonnements de tempête emplissent mes oreilles. J'entends des tintements de cloches, des psalmodies ; ce sont les glas funèbres et les prières des agonisants.

Mes doigts commencent à glisser et à lâcher prise. Pendant qu'une sueur froide coule sur mon corps, un afflux de sang monte à mon cerveau. Non, je ne veux pas mourir ! En une dernière crispation j'essaie de remonter. C'est en vain.

Je me livre alors à des calculs atroces. Je pense que lorsque mes doigts auront coulé de deux longueurs de phalanges, c'en sera fait. C'est donc un trajet de trois pouces, et j'ai déjà glissé de quelques lignes. Au temps écoulé pendant ce parcours je juge qu'il me reste cinq secondes à vivre. Un soubresaut involontaire de mes reins me fait gagner le terrain perdu. Fort de ce misérable espoir je retiens mon souffle pour ne pas abréger mon existence. Si je pouvais arrêter durant une infinie fraction de temps ce glissement continu de mes doigts et prolonger ainsi ma vie ! Hélas ! je glisse toujours. Le dernier quart de pouce est atteint. Je sens – geste inutile, – je sens deux poings à mon front le pousser de leurs larges paumes. Mes mains sont vaincues, ces mains qui m'ont retenu si longtemps ce me semble, au-dessus du gouffre noir, se sont subitement détendues. Mes ongles ont crissé sur l'acier de la balustrade, c'est fini...

Comme dans un cauchemar épouvantable, j'ai la sensation de tomber à la renverse les bras en croix dans le vide béant.

XIV

Le cachot du Hell Well

3 août.

On ne revient pas généralement d'une chute de cent cinquante mètres. Comment et par quel miracle avais-je échappé à la mort, je ne saurais le dire. Toujours est-il que je me trouvai à mon réveil dans un endroit inconnu. J'étais étendu sur un lit ; à la lueur d'une lampe électrique remplissant l'office de veilleuse, j'essayais de sonder la demi-obscurité de la salle. Je tâtai tout mon corps, je fis jouer les articulations des jambes et des bras, mes mains ne portaient aucune trace des meurtrissures reçues et je me demandai si je ne me réveillais pas d'un affreux cauchemar.

Cette idée ne tint pas longtemps, car j'étais bel et bien éveillé, sans aucun doute, mais on m'avait enfermé dans une chambre que je n'avais jamais vue.

Je résolus donc de me lever et d'explorer cette demeure nouvelle pour moi.

Un rire discret accueillit mes premiers mouvements, je tressaillis.

Soudain la chambre s'éclaira et devant moi, Glass était debout ; Glass lui-même, souriant de ma déconvenue.

— Quoi !... vous ? m'écriai-je ahuri.

— Parfaitement, l'ancien Glass que vous avez connu quelques heures seulement.

— Mais où suis-je ? Ma chute, expliquez-moi... Alors c'était vous ?

Une foule de questions se pressaient dans mon esprit, j'avais hâte de savoir, de comprendre au moins comment j'avais échappé à la mort, car tout depuis quelques jours devenait incompréhensible.

— Vous ne ressentez aucune fatigue, Monsieur Snow, et votre fièvre ?

À ce nom de Snow, je tressaillis encore, mais je ne comprenais pas davantage les questions posées.

— Que voulez-vous dire, ai-je été malade ?

— Malade au point que j'ai été fort embarrassé de vous ; et malade de quoi ? je vous le demande. Allons, asseyez-vous là sur ce lit, vous êtes très bien et causons. Je vous déclare d'abord mon prisonnier ; mais rassurez-vous, un prisonnier temporaire.

— Quelle heure est-il ? Tout ceci ne m'explique pas...

— Il est exactement 11 heures 32 du matin ; vous avez dormi pour deux jours, n'est-il pas vrai ?

— Bien ! bien ! mais enfin cette chute de cent cinquante mètres hier soir... Comment suis-je encore vivant ?

— Une chute de cent cinquante mètres ! Ma parole d'honneur, mais vous êtes fou :

— Comment, fou ? Je suis bien sûr d'être passé par-dessus la balustrade, d'avoir été suspendu dans le vide, d'y

avoir été poussé par un personnage inconnu et d'être tombé de cent cinquante mètres de hauteur.

— Tout cela est parfaitement exact, Monsieur Snow... à quelque chose près cependant. Vous êtes passé par-dessus la balustrade, ou plutôt je vous l'ai fait enjamber de force, car c'est moi le coupable, et vous êtes tombé finalement... dans l'ascenseur.

— Est-ce possible ?...

Et cependant il fallait croire Glass, sans quoi je n'aurais pas été vivant à cette heure. Et je n'avais pas deviné cela... Et je n'avais aucun mal, la peur seule avait tout fait...

Je me mis à rire comme un fou sans pouvoir m'arrêter.

Je me rappelai alors que l'ascenseur avait été arrêté un peu plus bas que le plancher de la galerie ; la porte s'ouvrant du dedans en dehors n'avait pu fonctionner. Et c'était évidemment au-dessus de cette porte n'atteignant pas le plafond du wagon que Glass avait résolu de me faire passer pour me tenir à sa disposition.

Quelle méprise bizarre ! J'avais été désorienté dans la lutte et, la peur aidant, j'avais cru tomber dans le vide.

Et maintenant tout s'expliquait très simplement.

Je ne recouvrai mon calme qu'au bout d'une ou deux minutes :

— Et vous, Monsieur Glass, m'écriai-je, que faites-vous ici ?

— Que demandez-vous de moi ? me répondit-il, moitié souriant, moitié craintif. Faut-il tout vous dire ?

— Oui tout, absolument tout.

— Alors, reprit Glass, c'est un secret de plus entre nous deux.

J'acquiesçai d'un signe. Glass me tendit la main que je serrai violemment.

— Soit, nous avons le temps. Le patron ne reviendra pas avant trois ou quatre jours.

— Comment, vous savez ?

— Je sais cela, dit Glass, et beaucoup d'autres choses, mais avant de commencer, un mot seulement : parlons bas. Blanco viendra bientôt apporter mon déjeuner. Au moment où il sonnera – car il sonne avant d'ouvrir ce guichet, comme un parfait gentleman – levez-vous sans bruit et cachez-vous près de la porte, dans ce coin, pendant qu'il me passera les plats.

La précaution n'était pas superflue, car nous étions à peine assis que le nègre survint.

Dès qu'il fut parti, Glass prit la parole.

— Qui je suis, vous l'avez deviné depuis longtemps.

— Moi ! pas le moins du monde.

— Dès ma jeunesse j'avais voulu devenir mécanicien, mais mon rêve accompli, l'astronomie m'attira et actuellement je ne suis ni plus ni moins qu'un honnête astronome. Depuis dix années, j'ai fait presque tous les grands observatoires : Lick Observatory, Harvard College, Flagstaff, etc.

« Comment j'eus l'idée d'entrer chez M. Algol et de quelle façon j'y parvins allongerait beaucoup ce récit ; je vous conterai cela une autre fois.

« Mon espoir a été le vôtre, mon but est le même : j'ai voulu comme vous découvrir le secret de cet homme qui, par principe, veut priver l'humanité de ses conceptions géniales. »

— Et comment avez-vous établi mon identité ?

— Oh ! très facilement. Vous comprenez qu'un reporter de votre trempe ne disparaît pas impunément. Tout le monde à New-York sait que vous avez quitté le *The Light*. Le directeur vous a fait filer et par lui j'ai tout appris.

— Alors, on sait que je suis ici ?

— Parfaitement.

J'eus un sursaut.

— Et Algol qui va l'apprendre ! m'écriai-je.

— Rassurez-vous, Algol n'a aucune relation avec votre monde et, quand il rentrera aux États-Unis, il y a beau temps que nous y serons tous les deux.

« Je reviens à mon histoire. Je savais qu'Algol avait besoin, d'un mécanicien. Il m'a été facile par des amis employés à la Dominion Line de cacher ma profession actuelle et de me présenter comme candidat.

« Mais, dans mon impatience à vouloir tout découvrir, j'ai commencé un peu tôt et voilà pourquoi je suis ici.

— Vous avez écouté aux portes comme un valet bien stylé ?

Glass me regarda avec insistance.

— Tout reporter, ajoutai-je, est quelque peu policier.

Et sans le faire attendre, en deux mots, je le mis au courant de ce que j'avais vu durant la nuit de la tempête.

— Je compris trop tard, reprit Glass, que j'avais fait une sottise et depuis je l'ai cruellement expiée. La nuit qui suivit le débarquement dans l'île, je fus transporté – précautions d'ailleurs inutiles – pieds et mains liés, les yeux bandés, dans la salle qui a maintenant l'honneur de recevoir le célèbre reporter américain Julius Snow.

(Ici je m'inclinai en souriant).

« Où étais-je ? Je n'en savais rien ; j'eus beau examiner la façon de sortir de cette cage propre, je ne trouvais qu'un moyen : passer par la porte. Mais la serrure était compliquée et je n'avais à ma disposition aucun instrument pour fabriquer une clef.

« La Providence me vint en aide au moment où j'allais désespérer de mon sort.

« Vous voyez cette large ouverture au-dessus de la plinthe : c'est un tuyau d'aération. À trois pieds plus haut, une énorme tige d'acier le divise en deux et s'oppose à la sortie. Je résolus de la couper et de m'évader par cette issue.

« Jour et nuit, avec la scie de ce couteau dont les dents n'existent plus, j'ai limé cette barre et, après une semaine d'efforts surhumains, j'ai réussi à l'enlever.

« Alors, comme un véritable ramoneur, m'aidant des genoux, des reins, des coudes, j'ai grimpé dans cette cheminée de 50 mètres de hauteur. Pendant quatre nuits de suite, j'ai

renouvelé ma tentative et maintenant je voyage dans ce tube comme « un ascenseur de profession ».

« C'est alors que j'ai pu pénétrer dans les ateliers de l'usine électrique et me fabriquer une clef de ma cellule ; il n'y avait pas de verrou extérieur, fort heureusement, mais je n'étais pas au bout de mes peines : il m'a fallu trouver le moyen d'ouvrir la porte et la galerie donnant accès sur le puits.

« Et maintenant, chaque soir, après dîner, je sors avec précaution et me rends au vingtième étage. Tantôt je prends l'ascenseur, tantôt l'escalier.

« Rien à craindre d'ailleurs, car vous seul faites ce trajet toutes les deux heures à l'aide du wagon.

« Ah ! si je vous avais mieux connu... Enfin !...

« Depuis longtemps déjà, j'assiste à toutes les expériences. J'ai entendu toutes les conversations d'Algol et d'Arensen, et personne ne s'en doute que vous.

« Oui ou non, voulez-vous m'aider ? »

— Patience, lui dis-je...

Et, fouillant la poche de mon veston, je retirai, un énorme trousseau de clefs. J'en détachai une et je la présentai à Glass :

— Voici la clef du laboratoire. Êtes-vous satisfait ?

Glass me sauta au cou ; il trépignait de joie :

— All right, all right ! répétait-il, nous sommes sauvés. Ce qu'il me faut maintenant, c'est le moyen de pénétrer dans le laboratoire, et d'avoir à ma disposition les épreuves obte-

nues. C'est de dérober les pellicules sensibles et de recommencer les expériences à mon tour.

— Attendez ! attendez, pellicules et clichés sont enfermés dans un coffre-fort ; voilà qui est de nature, je pense, à refroidir votre enthousiasme.

Glass s'assit de nouveau, réfléchit longuement.

— Soit, dit-il, cela ne peut nous arrêter. Dès ce soir, nous examinerons la chose.

Et le plus tranquillement du monde, Glass me fit sortir par la galerie conduisant au quatrième étage du puits.

XV

Complications

19 août.

Près de deux semaines se sont écoulées depuis le retour d'Algol. La vie de l'observatoire a repris monotone et silencieuse, malgré la fièvre de découvrir la grande énigme.

Pendant la journée, mon maître vient travailler dans la bibliothèque ; le soir, il s'enferme des heures entières avec Arensen, dans le laboratoire du vingtième étage. Un peu après minuit, les expériences reprennent à la lunette, et les deux savants ne quittent leur poste que vers trois heures du matin...

Souvent Glass descend à la base du Hell Well dès neuf heures du soir. Il a toutes les audaces ; il se glisse maintenant au-dessus du plafond de l'immense salle ; et là, à plat ventre, il reste immobile des heures entières, l'oreille collée au bord de l'ouverture pratiquée au sommet de la voûte.

Quinze mètres seulement le séparent des opérateurs.

Dans cette obscurité complète, il ne voit rien, mais il entend tout.

En général, c'est de quatre à six heures du matin qu'il vient me confier les résultats obtenus. Grâce aux notes que je lui ai communiquées et aux conversations surprises, il est au courant, dit-il, des moindres manipulations. Nous atten-

dons avec impatience le moment favorable pour expérimenter nous-mêmes. Un seul point nous embarrasse : comment sont faites les pellicules nouvelles préparées par Algol ?

Ce matin, 19 août, Glass m'a rapporté entièrement une conversation entre Algol et Arensen. Il est certain que les deux savants photographient maintenant des détails infimes sur la planète. Ils ne s'entendent pas encore sur leur interprétation, mais quelques points sont acquis : Mars possède des montagnes, des vallées immenses, où les Martiens ont bâti des villes reliées entre elles par des chemins mystérieux.

On ne voit aucune trace de cours d'eau ; l'atmosphère très raréfiée ne permet pas à la vie de se développer au-dessus d'une certaine altitude.

Il fait là-bas un froid terrible, et cependant la végétation a envahi tous les bas-fonds, tous les endroits qu'occupaient les mers avant ce climat désertique. À certains moments, peu avant le coucher du soleil, d'épais brouillards enveloppent les villes bâties au fond des vallées.

Algol prétend, avec raison peut-être, que ces brumes sont artificielles. Le soir, dès que le froid se fait sentir, les Martiens s'entourent d'un épais manteau de gaz, moyen très rationnel de garder la chaleur de la journée jusqu'au lendemain.

D'immenses corps noirs se déplacent aussi entre les différentes villes et semblent parfois disparaître comme nos trains sous des tunnels.

À l'aide d'appareils analogues à nos spectroscopes, Arensen analyse les taches sombres répandues à profusion sur la planète ; partout, sur ces points d'élection, l'oxygène

apparaît, et le chimiste prétend que ce sont des masses d'air, débouchant de vastes puits.

À l'en croire, il y aurait dans Mars des villes souterraines aérées par de l'oxygène que fabriquent les Martiens.

Toutes ces révélations sont fantastiques et les deux savants ne sont pas au bout de leurs découvertes. Ce soir, ils vont préparer de nouvelles pellicules qui pourront sécher dans la journée et la nuit suivante, ce qui très probablement va suspendre les opérations.

Dès demain soir, le vingtième étage sera libre, et la nuit ne se passera pas sans nous dévoiler de nouveaux secrets.

Les bandes sensibilisées ne sont plus impressionnées par la lumière bleu foncé et c'est dans cette lumière qu'on doit conduire le développement.

20 août.

Algol et Arensen n'ont fait qu'une apparition au laboratoire.

À neuf heures et demie, la place était libre. À dix heures, nous sommes descendus. Les pellicules séchaient en effet ; impossible de les utiliser. Glass en a prélevé un échantillon de quelques pouces. Il doit l'analyser à l'aide de réactifs dérobés à Arensen.

Nous nous sommes aperçus que le rouleau de pellicules trouvé en l'absence d'Algol est de date très ancienne. C'est ce qui explique en grande partie nos insuccès. Maintenant que nous sommes en possession d'un échantillon convenable, nous avons bon espoir.

30 août.

Glass est presque désespéré. Les réactifs n'ont rien donné et le jeune astronome est persuadé que les pellicules sont enduites d'une substance colloïdale dans laquelle entre en dissolution un corps nouveau, découvert par Arensen. Il faudra des semaines pour arriver à en fixer la nature. Glass connaît sa chimie comme un professionnel, mais trouvera-t-il les appareils nécessaires pour analyser le nouveau corps ? Il aurait besoin d'un spectroscope et les instruments d'Algol ne peuvent quitter le laboratoire. Il faudra opérer pendant les quelques heures, toujours trop courtes, laissées à notre disposition par les rares absences des deux savants.

Les expériences d'Algol ont continué les nuits dernières. Il paraît que les résultats en sont merveilleux. Mon maître exulte de joie. L'existence des Martiens ne fait plus de doute pour lui. Algol prétend même qu'ils nous font des signaux et qu'ils nous accablent d'ondes électriques, mais il faudrait un appareil syntonisé, c'est-à-dire accordé avec leurs instruments. Les anciennes pellicules pourraient peut-être enregistrer ces ondes. Actuellement Arensen veut perfectionner la sensibilité des plaques employées, et il conseille à Algol d'attendre la fin de l'opposition pour essayer de communiquer électriquement avec les Martiens.

Le programme s'étend et se développe chaque jour. Si tout va bien, nous sommes ici pour longtemps encore.

Nous avons ouvert le coffre-fort, mais les épreuves n'y séjournent plus. Par contre nous avons trouvé de nouvelles notes que Glass a recopiées en partie.

D'où nous viendra la lumière ?

Chaque heure complique le problème. Il faut toujours attendre et notre patience est à bout.

2 septembre.

La première nuit de ce mois de septembre fera époque dans notre séjour à l'île Algol, et les événements de cette nuit mémorable valent la peine d'être relatés par le menu. Ils vont décider de l'avenir.

En une minute, tout l'échafaudage de nos espérances s'est écroulé...

Ou bien nous sommes à la veille de découvrir le mystère, ou bien celui-ci nous échappe à jamais.

Demain peut-être le secret de M. Algol n'existera plus pour nous et enfin nous aurons la solution du problème qu'il a poursuivi durant toute sa vie...

À dix heures et demie, Glass rayonnant est venu me chercher. Algol et Arensen ont quitté la salle des expériences. Nous avons toute la nuit pour continuer nos recherches.

Vingt minutes après, nous étions au laboratoire et les fouilles continuaient.

Même absence complète des pellicules dans le coffrefort, mais par contre nous avons découvert un nouveau manuscrit. Ce dernier remplace sans doute les notes éparses qui ont disparu et Algol les a recopiées de sa propre main.

— Voilà, dit Glass, un cahier qui va nous être extrêmement utile. Le mieux est de le copier en entier ; savez-vous la sténographie ?

— Mon cher ami, comment pouvez-vous poser pareille question à un reporter américain ?

— Alors écrivez.

Et, Glass commença la lecture :

« Principe de l'appareil destiné à remplacer nos moyens optiques pour observer les planètes. »

« Nous savons depuis longtemps que le sélénium exposé à la lumière acquiert une conductibilité électrique plus grande, et cette augmentation de la conductibilité varie avec l'intensité de la lumière excitatrice.

« Inversement, j'ai pensé qu'une variation considérable de la résistance électrique d'une lentille de sélénium lui permettrait d'être traversée par certaines ondes qui, d'ordinaire, sont absorbées pendant le trajet ou réfléchies dès leur contact.

« Un sélénium très pur m'a permis de faire les premiers essais ; mais si les résultats ont établi la véracité de l'hypothèse, ils m'ont indiqué que le sélénium ne se laisserait jamais traverser par les ondes utilisables en la circonstance.

« C'est à M. Arensen, de l'institut Scientifique de Washington, que la science est redevable d'une découverte qui doit transformer l'astronomie. Après avoir été frappé par les lacunes que présente la table de Mendeleïev, M. Arensen a pu isoler un corps simple de la famille du sélénium et que nous avons appelé le Martium, puisque ses applications vont nous servir à étudier d'abord la planète Mars.

« Propriétés physiques et chimiques du Martium. Comment on peut l'obtenir. »

Ici Glass s'arrêta :

— Voilà, dit-il, ce que je cherchais depuis longtemps. Pour opérer en toute sûreté, il est évident qu'il nous faut connaître les ondes qui traversent le nouveau métal.

Il feuilleta encore le manuscrit.

— Tout cela, ajouta-t-il, m'a l'air très bien enchaîné, et surtout très complet. Écrivez vite, Julius.

« *Le Martium...* »

Glass s'arrêta.

— Eh bien ! lui dis-je, j'attends... « *Le Martium...* » et ensuite ?...

Le jeune homme avait relevé la tête.

— Chut, dit-il à mi-voix, j'ai entendu marcher...

Un frisson parcourut mon corps.

La porte s'était ouverte brusquement et, à la lueur de l'ampoule électrique, nous reconnaissons... Algol lui-même, Algol là, devant nous, pâle, les traits crispés, sa haute stature redressée d'indignation.

Devant ces deux hommes fouillant ses manuscrits, mettant au jour l'objet de ses travaux, de ses veilles, de sa passion, son calme ne se dément pas ; mais ce calme semble effrayant en cette minute inoubliable.

Les yeux injectés de sang ont je ne sais quoi de forcené que je ne leur connais pas.

Une injure monte à ses lèvres :

— Misérables !

Et lentement, comme devant une cible, sa main armée d'un revolver s'élève à la hauteur des yeux. Il vise Glass, et j'ai la sensation qu'il va nous tuer là, nous étendre à ses pieds froidement, comme on abat des bêtes fauves.

J'ai à peine le temps de m'élancer pour nous défendre ; déjà le coup est parti, l'arme est tombée, et la balle, sans atteindre Glass, a frappé la muraille de fer.

Algol gît, inerte, sur le sol.

Nous nous précipitons vers lui, il respire encore le cœur bat faiblement.

Glass s'est approché, une ampoule électrique à la main. Il éclaire le visage d'Algol : la face est presque violette, le côté gauche du visage est déformé, les paupières sont closes, la bouche est tordue, la main droite est déjà froide. Il n'y a plus aucun doute, l'émotion violente ressentie par mon maître a déterminé une attaque d'apoplexie.

Je me suis précipité sur le bouton commandant les sonneries de Hill Cottage.

Nous nous regardons, Glass et moi, sans mot dire.

Déjà des pas précipités nous avertissent qu'on répond à notre appel. C'est Blanco, suivi de Hensch et d'Arensen.

Le vieux chimiste recule instinctivement à la vue d'Algol.

— Malheureux, qu'avez-vous fait ?

— Hémiplegie, dit Glass simplement.

Avec des précautions infinies nous avons transporté le moribond dans l'ascenseur, et nous gagnons la galerie conduisant aux flancs du Dark Mount.

Le robuste Blanco a pris M. Algol aux épaules. J'ai saisi les jambes et Hensch soutient la tête, dans ses mains jointes.

Glass, je l'ai vu, a glissé le précieux manuscrit dans sa poche.

Nous voilà engagés maintenant dans le long couloir.

Sous la lumière crue des globes électriques accrochés de loin en loin à la voûte, nous formons un cortège lugubre et impressionnant.

Arensen ouvre la marche. Son mutisme me semble pire que des malédictions.

Une sorte de remords commence à m'envahir. Suis-je bien sûr, à cette heure, de la légitimité de mon entreprise ? Suis-je bien encore le représentant de l'humanité s'efforçant d'arracher un secret, précieux pour elle, à l'égoïsme d'Algol ?

Tous les sophismes disparaissent devant la catastrophe inattendue dont je suis la cause.

Enfin nous atteignons l'extrémité de l'immense corridor.

Nous voici à Hill Cottage et nous déposons Algol sur son lit.

Hensch et Blanco, déchargés de leur triste fardeau, vont et viennent sans savoir et veulent s'employer à des secours inutiles.

L'état du malade ne s'améliore pas. Arensen est là qui l'ausculte, tâtant les bras et les jambes. Glass s'est avancé vers lui :

— Monsieur Arensen, permettez-moi d'aller avec le canot électrique jusqu'au Honduras. Je ramènerai un médecin, un prêtre...

Le vieux savant lève les yeux sans mot dire !

Glass a compris, il relève l'insulte muette :

— Ici, Monsieur, trêve à la rancune. Il s'agit de conserver à l'humanité...

Cette fois, Arensen est debout devant l'astronome ! il parle à voix basse.

— Oui, Monsieur, il fallait conserver mon vieil ami, et vous l'avez tué. Il fallait ne pas arrêter cette précieuse existence et la laisser atteindre le couronnement de sa carrière. Un médecin ? À quoi bon ? Algol est perdu. Un prêtre ? Il arrivera trop tard. Demain soir, mon ami ne sera plus. Mais, de grâce, aucune allusion à cette mort prématurée. Algol entend tout.

Glass a baissé la tête. Je comprends maintenant que le remords pénètre en son âme. Arensen s'est éloigné, il revient avec des instruments, des flacons !

Avec la dextérité d'un praticien, il fait une piqûre à l'avant-bras d'Algol.

— Puisque nous ne pouvons le sauver, nous dit-il, adoucissons la fin. Je vais essayer de conjurer une nouvelle crise.

Quelques minutes après, le moribond ouvre les yeux, et son regard étonné va des meubles familiers aux visages des assistants.

Et seul, ce regard vit dans la face morte. Un cadavre ouvrant les yeux. C'est terrifiant ! Pas un muscle du visage n'a remué, mais les prunelles nous fixent avec des lueurs étranges.

Glass s'est approché.

— Monsieur Algol, dit-il, m'entendez-vous ?

Les yeux ont un imperceptible mouvement de haut en bas.

— Pardonnez-moi, s'écrie Glass. Je vous ai trompé, j'ai pénétré chez vous comme un malfaiteur.

Puis, m'attirant près de lui :

— Voici M. Julius Snow, le reporter du *The Light*. Jamais nous n'avons eu l'idée de vendre vos secrets ; mais M. Snow a voulu être le premier à annoncer vos géniales découvertes. Pardonnez-nous ?

Ses yeux nous fixent longuement, ardemment, un éclair semble y briller. Est-ce pour nous maudire ou pour nous absoudre ? Je ne sais.

Mais les paupières se sont de nouveau fermées, la main gauche a remué. La paralysie diminue peut-être.

Arensen s'est approché de moi :

— Comment ! vous êtes Julius Snow ?

J'incline la tête.

— Il était d'autre besogne pour vous, Monsieur, que de venir arrêter l'essor de la science.

3 septembre.

Ce matin, lorsque nous sommes revenus à Hill Cottage. Arensen était encore près du moribond. Blanco a veillé près de son maître et le vieux chimiste terrassé de fatigue et d'émotion put dormir étendu sur un lit de camp dans la salle à manger.

Maintenant, ce n'est plus qu'une question d'heures.

Arensen a prétendu que le malade ne passerait pas la journée. Et cependant le soir arrive sans amener la mort.

Par la grande baie entrouverte, j'aperçois la campagne d'Algol Island, endormie à cette heure dans le calme solennel de la nuit tropicale.

C'est moi qui, cette nuit, veillerai au chevet d'Algol...

11 heures du soir.

Seul, devant le masque tragique d'Algol, je prie pour cet homme qui va paraître devant Dieu. Et sans l'avoir voulu, je suis cause de sa mort !

Sa tâche fut-elle bonne ? Le but de notre vie est-il de chercher à surprendre le secret des mondes ? Sans doute le Psalmiste a dit : « Les cieux racontent la gloire de Dieu » ; mais toute notre science est vaine si elle n'aboutit pas à la charité.

La Providence aurait-elle voulu frapper cet homme dans son orgueil sacrilège ? Quel but avait ce génie inconnu de l'humanité ?

Et puis, pourquoi chercher ? Pourquoi mon esprit veut-il juger ce savant qui agonise près de moi ? Instinctivement mon regard se porte vers le lit de mon maître.

Quoi ! Arensen se serait-il trompé ? Algol a fait un mouvement. Il lève le bras gauche et paraît chercher dans le vide. Puis, l'abaissant vers le lit, il fait lentement le geste machinal et sans cesse renouvelé de tâtonner et de ramener à lui quelque chose d'invisible. Vite j'appelle Arensen, mais le mouvement a cessé, la main d'Algol s'est crispée ; sa bouche s'entrouvre, puis se serre.

Je sonne pour appeler Hensch, Bell, Blanco et Glass. Ils arrivent trop tard. Algol n'est plus. Tous nous nous agenouillons pour réciter avec Arensen la prière des morts.

4 septembre.

Les mulâtres ont creusé une fosse au pied du Dark Mount.

C'est là que nous avons enseveli Algol.

Le jour était splendide, la nature elle-même, sous les ardeurs de midi, était pleine d'un calme immense et religieux. Au lointain la haute mer blanchissait, mollement balancée au rythme du flux.

Algol Island, comme une corbeille de plantes rares au milieu des eaux, s'assoupissait en un recueillement de deuil. Sa riche frondaison, sans un frisson de brise, courbait ses tiges lourdes de chaleur.

Les larges éventails des palétuviers et des palmes semaient leur ombre mystique sur la terre où Algol allait reposer.

Dans le grand silence de cette solitude, le vieil Arensen récita lentement les Vêpres des morts. Ce fut simple et impressionnant.

Une croix de bois marque maintenant la place où repose la dépouille de celui qui avait conçu de si merveilleux projets.

Tristement, sans un mot, nous sommes revenus à Hill Cottage. Arensen s'est retiré dans sa chambre, et je suis resté seul avec Glass dans la véranda, nous ne trouvons rien à dire.

Devant nous s'étend la mer brillante presque immobile avec, çà et là, des teintes nacrées ; le bleu du ciel est comme terni de chaleur. Un grand oiseau passe devant nous, il monte vers le sommet du Dark Mount ; je me suis penché pour suivre son vol, mais il monte toujours et bientôt sa silhouette se perd dans le rayonnement du soleil. Je pense alors qu'il emporte avec l'âme d'Algol les secrets du Hell Well.

XVI

Le testament

4 septembre.

À la fin du repas qui suivit la mort d'Algol, Arensen, demeuré jusque-là silencieux, se tourna vers nous :

— Maintenant, Messieurs, nous dit-il, que comptez-vous faire ? Le propriétaire de ces lieux est mort, il ne nous reste plus qu'à les quitter. Voulez-vous, pendant que je mettrai tout en ordre ici, vous rendre au plus prochain port faire les déclarations légales ? Quant à moi, j'attendrai votre retour en compagnie de M. Bell.

À ces paroles un soupçon me vint à l'esprit. Le but du chimiste était de nous éloigner pour continuer seul les travaux en suspens au fond du Hell Well.

Glass a eu la même idée que moi.

— Je ne vois pas la nécessité, reprit mon compagnon, d'aller immédiatement remplir ce devoir. Il semble que nous avons mieux à faire. La continuation des travaux de M. Algol passe avant les formalités. Vous êtes au courant sans doute des expériences et je suis à votre disposition pour vous aider autant que ma science me le permettra.

Arensen, rouge de colère, s'était levé :

— Monsieur Glass, je suis ici chez moi...

— J’attendrai, Monsieur, que vous en fournissiez la preuve...

La discussion allait s’envenimer lorsque Blanco, par une mimique expressive, nous fit signe de le suivre.

Tout le monde se leva et le nègre nous conduisit dans la chambre d’Algol. Une lettre était là sur l’oreiller du lit mortuaire ; une large enveloppe blanche scellée d’un cachet de cire. Quelques mots avaient été griffonnés au crayon :

« *Ceci est mon testament.* »

D’où venait cette lettre ; quand Algol avait-il pu l’écrire ?

— Messieurs, dit Arensen, je vais ouvrir en votre présence, afin que chacun de nous puisse en témoigner, s’il y a lieu.

Un tremblement s’est emparé de ses doigts quand il a voulu faire sauter le cachet.

À l’intérieur, une grande feuille blanche, couverte de la même écriture, large, tremblée, hésitante.

« Je me recommande à Dieu (*ici mots illisibles*). Je pardonne (*illisible*). J’institue MM. Arensen et Glass mes légataires universels (*illisible*) pour eux de continuer ma découverte (*phrase illisible*). »

Algol.

L’écriture de la dernière phrase était complètement déformée et on avait peine à lire la signature.

La paralysie avait dû ressaisir le savant dans la dernière partie de son testament.

— Messieurs, dit Arensen, comment Algol a-t-il pu écrire ces lignes ?

— Évidemment, repris-je, ce n'est pas au moment où je veillais près de lui.

Arensen me lança un regard sournois.

— Alors, dit Bell, c'est pendant la dernière veille de Blanco.

— Probablement, ajouta Glass.

— Oui, oui, répondit Arensen, Blanco est un personnage commode, il ne cause pas ou du moins personne autre que M. Algol ne connaissait sa langue, et on ne découvrira jamais le fin mot de l'histoire.

La jalousie rongait cet homme et devant cette accusation formelle je ne pus m'empêcher de parler.

— Monsieur, c'est plus qu'une insinuation, c'est une accusation en règle. Vous me prenez pour un vulgaire escroc. Voleur bien lamentable en vérité, puisque j'enrichis mes amis. Si j'étais l'auteur de ces lignes, pourquoi n'avoir pas substitué mon nom au vôtre ?

Arensen garda le silence.

Ce fut au tour de Glass de prendre la parole :

— Monsieur Arensen, oui ou non, croyez-vous à l'authenticité du testament ? Oui ou non, acceptez-vous de continuer à nous deux les découvertes de votre ami ?

— Non, répondit simplement Arensen.

— Messieurs, ajouta Glass, vous avez entendu. Puisque M. Arensen ne veut pas assumer la tâche, je prends sur moi de la mener à bonne fin. Voulez-vous m'aider ?

Je serrai la main de mon ami ; Bell en fit autant, et Hensch, très ému, s'approchant de moi, me glissa à l'oreille :

— Bravo ! ce soir nous pendrons la crémaillère, comme vous dites en France, et je me charge de l'arroser.

Cette boutade n'était pas de circonstance, sans quoi j'eusse ri de bon cœur.

8 septembre.

Nous n'avons pu tirer la moindre indication d'Arensen. Le vieux chimiste passe des journées dans sa chambre ; il ne veut même pas descendre à la salle à manger ; Blanco lui porte ses repas.

Bell est le meilleur compagnon du monde et, n'était la constante préoccupation de trouver le secret d'Algol, nous serions les hommes les plus heureux de la terre.

Chaque soir après dîner, nous reprenons les travaux au fond du Hell Well.

Malheureusement nous n'avons pu trouver les nouvelles pellicules. Arensen a dû faire tout disparaître. Une perquisition dans sa chambre devient de plus en plus nécessaire... et encore aboutirons-nous par cette voie ? Cela est bien improbable.

Hier, Glass lui a rendu visite, il a essayé d'amener à composition cet homme aigri par « l'arrivée de Glass au pouvoir ». Il n'a rien pu en tirer.

À un moment Glass lui a demandé où il avait mis les épreuves et les pellicules obtenues.

Arensen s'est contenté de lui répondre :

— Vous savez, Monsieur, que dans la nature, rien ne se perd, tout se transforme. Des travaux de mon vieil ami que vous avez assassiné, il ne reste rien... que le souvenir. Algol a emporté sa découverte avec lui.

« Il prétendait connaître la planète Mars et entrer bientôt en relation avec les Martiens. Algol était un synthétique, moi je suis un analytique ; oui, Monsieur, j'analyse sans cesse.

« L'être humain ne m'intéresse pas, l'animal ne me dit rien, la plante pas davantage. Ce qui me ravit, Monsieur, c'est d'analyser la substance, de surprendre le secret de l'évolution inorganique, inorganique vous entendez ; lorsque j'aurai celui-là, je m'occuperai du reste. »

Le chimiste s'était levé et se promenait en rond dans sa chambre.

Glass pensa qu'il devenait fou, mais il le laissa continuer :

— Les clichés d'Algol. Peuh ! Des pellicules que j'ai brûlées pour les rendre à la nature, pour retarder l'évolution de la matière ; des pellicules enduites d'une substance que j'avais préparée et qu'Algol ne connaissait même pas.

« Une grande découverte, Monsieur, car la substance nouvelle est sensible à des ondulations inconnues de la physique moderne.

« J'ai assez dit pour aujourd'hui ; un jour peut-être vous en révélerai-je davantage ; au revoir, Monsieur, et travaillez sans trêve ni repos. Vous êtes jeune, faites de la chimie. »

Au milieu de ce discours sans queue ni tête, Glass a cru comprendre que le secret d'Algol réside surtout dans la composition des pellicules ; c'est d'ailleurs ce que nous avons entrevu depuis longtemps.

Bell a prétendu que M. Algol travaillait toujours à un voltage élevé.

Tous les soirs nous essayons avec les anciennes pellicules ; mais les résultats, quoique variables, sont peu encourageants.

9 septembre.

Glass et Bell sont restés enfermés toute la soirée ; ils se sont livrés à des calculs impossibles.

Pendant le dîner la conversation a été très animée.

Pour la première fois je comprends une partie du mystère.

— Savez-vous, m'a dit Glass, comment nous connaissons les corps extérieurs que nous pouvons atteindre ?

— Oui, je sais que ces corps émettent des vibrations qui leur donnent la couleur propre à chacun.

— Très bien, Snow ; mais vous n'ignorez pas que nos yeux n'en voient qu'une infime portion ; ils ne sont sensibles qu'aux vibrations comprises entre le rouge et le violet.

— Parfaitement, je sais qu'en deçà du rouge il y a l'infrarouge qui émet des rayons de chaleur, et qu'au-delà du violet il y a l'ultra-violet, qui impressionne les plaques photographiques.

— Bon ! et au-delà de l'infrarouge savez-vous que les rayons se continuent pour arriver aux oscillations électriques ? Mais la physique constate qu'entre l'infrarouge et la plus petite onde électrique, il existe une véritable lacune, et nous n'avons aucun instrument pour étudier ces sortes de rayons.

« De même au-delà de l'ultra-violet se trouvent les rayons émis par le radium ainsi que les fameux rayons X, et la gamme se continue. »

— Où s'arrête-t-elle ?

— Nul ne peut le soupçonner, dit Bell, mais cependant ce qui est certain, c'est que peu à peu nous aurons les instruments nécessaires à l'exploration de toutes les ondes.

— Et ce qu'il faut que vous sachiez, mon cher Snow, c'est ce fait que les astres émettent des rayons de toutes sortes. Nos lentilles optiques sont transparentes aux rayons lumineux et calorifiques, mais arrêtent plus ou moins tous les autres.

— On peut donc concevoir des lentilles qui laisseraient passer d'autres rayons ?

— Parfaitement, reprit Glass, et la lentille de Martium qui ferme l'ouverture du puits est précisément dans ce cas. Vous allez comprendre. Si je lance un courant électrique

dans une plaque de sélénium, le courant circule difficilement, mais si j'éclaire le sélénium, aussitôt le courant le traverse sans y mettre plus de façons.

« Arensen a donc supposé qu'inversement en forçant le courant, par son intensité, à traverser le sélénium, certains rayons peuvent filtrer à travers cette substance. C'est la propriété que possède à un haut degré le nouveau métal, le *Martium*. »

— Je saisis admirablement. En somme le problème consistait à trouver une substance transparente pour n'importe quelles radiations, et cela grâce à un courant plus ou moins fort qu'on peut régler à volonté.

— Vous y êtes, reprit Glass. Et j'ajoute que nous sommes aidés dans cette tâche par les pellicules sensibles découvertes par Arensen.

— Ou plutôt, dit Bell, que nous espérons être aidés par ces pellicules que nous n'avons pas.

— Oui, oui, dit Glass, car tout le problème est là ? Nous avons bien les anciennes pellicules, mais je parierais mille contre un que la substance dont elles sont imprégnées n'est sensible qu'aux ondulations magnétiques, ce qui explique, soit dit en passant, les essais bizarres déjà obtenus.

— Et alors, repris-je, comment interprétez-vous ces grandes bandes presque parallèles visibles sur le disque de Mars dans tous nos essais ?

— Il me semble que la meilleure hypothèse est celle qui consiste à voir en elles la photographie du champ magnétique de la planète Mars.

— Ce qui reviendrait à dire, continua Bell, que si les Martiens parvenaient à modifier le champ magnétique de leur globe, nous pourrions nous en apercevoir.

— Parfaitement, dit Glass, et c'est la seule façon de communiquer avec eux. D'ailleurs, Algol avait prévu ce phénomène ; je l'ai entendu émettre cette hypothèse au cours des expériences. Vous rappelez-vous, Julius, je vous en ai parlé ?

Arensen avait même eu l'idée d'expérimenter cette méthode après l'opposition, dans trois mois probablement. Nous allons continuer dans cette voie féconde en résultats. Faute de mieux, nous nous contenterons de rechercher si le champ magnétique martien ne serait pas soumis à des anomalies, en un mot si les habitants de la planète n'essayaient pas de communiquer avec nous par ce procédé.

Déjà, hier soir, avec un fort voltage, nous avons obtenu des irrégularités que je ne puis expliquer autrement.

— Et le miroir parabolique situé sur la lentille de Martium, à quoi sert-il ? demandai-je.

— Ma foi, dit Glass, c'est encore un mystère. Je suppose qu'il n'est pas placé inutilement, mais je n'en sais pas davantage.

À onze heures et demie, les expériences ont recommencé avec 1.100 volts et les résultats ont été des plus curieux.

Au développement nous avons trouvé une large bande dont les bords sont à peu près parallèles, mais à l'intérieur

nous avons constaté des sinuosités très accusées : on dirait un ruban moiré.

Une heure après, nous avons trouvé exactement les mêmes dessins ; mais la sinuosité, la courbe intérieure, s'était avancée vers la gauche.

— Cette fois, dit Glass, il n'y a aucun doute, le déplacement est dû à la rotation de la planète. Nous ferons une troisième pose dans une heure.

À une heure et demie du matin, la pellicule exposée et développée confirma l'hypothèse de Glass.

— Alors, dit Bell, le champ magnétique est évidemment modifié d'une façon artificielle, attendons à demain.

J'étais en contemplation devant cette écriture d'un nouveau genre, lorsqu'une pensée traversa mon esprit.

— J'ai une idée, m'écriai-je, mais elle est tellement drôle que je n'ose pas...

— Dites tout de même, reprit Glass.

— Eh bien ! moquez-vous de moi si vous le voulez, mais vous ne m'empêcherez pas de comparer cette inscription à celle d'un sismographe. Les enregistrements de tremblements de terre, cela me connaît, et j'en ai tant développé que je ne puis confondre.

Glass était devenu sérieux.

— Snow a raison, Monsieur Bell, ceci est un sismogramme, sismogramme de quoi ? Je ne saurais me prononcer.

Puis prenant l'épreuve entre ses doigts, il ajouta :

— Voyez : il y a là un trait vertical qui coupe la bande ; nul doute, c'est un point de repère. Tenez, le même trait est visible sur les trois pellicules ; il coupe les ondulations au même endroit et il se déplace avec elles vers la gauche. Il doit indiquer l'heure du centre du disque martien passant devant la Terre.

15 septembre.

Cette idée, pour bizarre qu'elle fût, avait un réel fondement. Les jours suivants n'ont pas fourni d'inscriptions analogues ; mais, ce matin, j'ai eu l'idée de développer la bande du sismographe enregistreur et c'est moi qui ai fait la découverte suivante, grosse de conséquences.

Nous avons eu un tremblement de terre le 10 septembre à quatre heures du soir, c'est-à-dire seize heures environ après l'inscription martienne. Or, et c'est là le fait important, la courbe du tremblement de terre ressemble à s'y méprendre à celle que nous avons enregistrée en photographiant la planète.

J'ai fait part immédiatement de cette coïncidence à Bell et à Glass.

Le doute n'est pas possible. Les Martiens connaissent longtemps avant nous et mieux que nous les ondulations qui doivent secouer notre globe.

C'est insensé, c'est affolant, et cependant cela est.

18 septembre.

Glass ne dort plus, il est dans un état d'excitation cérébrale intense. Il fait toutes les suppositions. Il se demande si

nous n'enregistrons pas des ondes magnétiques circulant simplement autour de la Terre et annonçant un jour à l'avance les phénomènes sismiques ; mais, outre que nous n'obtenons rien lorsque le miroir est tourné vers un point quelconque du ciel, il est évident que si des courants magnétiques se font sentir autour de la Terre, avant les secousses du sol, ces courants ne peuvent s'enregistrer suivant une courbe qui doit se réaliser peu après.

Le fait est indéniable, l'explique qui voudra : la courbe du sismographe s'est dessinée seize heures à l'avance sur nos pellicules.

Et qui mieux est, le phénomène vient encore de se produire cette nuit.

Jusqu'à deux heures du matin, les poses n'ont rien donné, mais à trois heures cinq minutes exactement, la bande est apparue avec la fameuse courbe très modifiée. Le point de repère qui marque le midi (ou à peu près) de la région martienne tournée vers nous et vers le Soleil se présente aussi nette que la première fois.

Dans seize heures d'ici si notre supposition a quelque fondement, il faudra s'attendre à un tremblement de terre.

Cela nous reporte à sept heures du soir.

19 septembre.

Hier Glass n'a pas paru à la salle à manger. Blanco lui a porté son repas au laboratoire. Il s'est enfermé une partie du jour dans la chambre du sismographe où il surveille l'aiguille à l'aide d'une petite lunette. À cinq heures il n'avait encore rien remarqué d'anormal. Mais à six heures quarante-cinq,

une sonnerie nous a appelés. Bell et moi nous nous sommes précipités dans l'ascenseur.

Aussitôt que Glass nous aperçoit :

— C'est terrifiant, dit-il, mettez l'œil à la lunette ; l'aiguille donne des signes manifestes d'agitation.

La tempête sismique a duré jusqu'à dix heures du soir. Dès qu'elle a cessé, nous avons développé la bande sismographique et nous avons pour la seconde fois constaté que les courbes se ressemblent.

Décidément ce sont bien les habitants de Mars qui, en nous avertissant de nos propres secousses sismiques, ont trouvé ce moyen de signaler leur présence.

Si, comme le prétend certain astronome français, M. l'abbé Moreux, directeur de l'observatoire de Bourges, il y a une corrélation entre l'état électrique du Soleil et les tremblements de terre, les Martiens connaissent à fond leur Soleil.

En présence d'événements aussi graves, Glass a cru bon d'avertir Arensen.

Celui-ci a répondu que tout cela ne l'intéressait pas.

Cependant il a accepté de venir, à midi, prendre le café avec nous : Arensen se civilise ; il doit avoir quelque chose à nous dire, pour daigner se déranger ainsi.

À une heure du soir, le vieux chimiste a fait une entrée qui ne manquait pas de solennité.

— Eh bien ! Messieurs, il paraît que vos expériences sont couronnées d'un certain succès. Du moins, vous le pensez, et

je souhaite que cela continue. Pour moi, j'estime que l'ignorance où vous êtes des principes qui ont guidé la construction de l'instrument tombé entre vos mains sera toujours l'écueil où viendront se briser vos efforts.

— Et cependant, reprit Glass, ces coïncidences ne peuvent être dues au hasard.

— Monsieur, dit Arensen, le hasard n'existe pas, et je n'insinue pas du tout qu'il y ait un hasard pour diriger les phénomènes. Les faits ne sont rien, l'interprétation est tout... Vous, Monsieur Glass, qui parlez si bien, vous employez des pellicules que vous ne connaissez pas, et vous appelez cela faire de la science ; c'est de l'empirisme et rien de plus.

« Vous ignorez même l'utilité du miroir parabolique placé sous la lentille de Martium. Ceci, Messieurs, est encore une de mes découvertes. Il est vrai que j'ai suivi, en la circonstance, la voie tracée par des génies, comme Curie et Becquerel. »

Glass était tout oreilles.

— Oui, Monsieur, continua Arensen en s'adressant particulièrement au jeune astronome, ces hommes étaient des génies, ne vous déplaie.

— Mais, je n'ai jamais dit le contraire, reprit Glass.

— Parfaitement ! Monsieur, vous ignorez leurs travaux, sans quoi vous sauriez que les meilleurs diélectriques subissent un accroissement de conductibilité lorsqu'ils sont soumis au rayonnement d'un corps radioactif. Ceci m'a permis d'employer des courants relativement faibles pour la lentille de Martium.

« Au centre du miroir, j'ai placé une parcelle de substance radioactive. Vous pourriez croire qu'il s'agit de radium, pas du tout. Ce corps qui le remplace c'est moi qui l'ai découvert. C'est moi qui l'ai isolé pour la première fois ; je puis en produire des quantités inimaginables et quand mon heure sera venue, j'en fabriquerai une tonne ; une tonne, pas davantage, entendez-vous ? »

Arensen s'était levé, ses yeux lançaient des éclairs ; je crois que sa folie le reprenait et que lui aussi était menacé d'une congestion cérébrale.

— Et lorsque j'aurai fabriqué une tonne de ma substance nouvelle, ajouta-t-il, rien ne résistera à ma puissance. Je ferai fondre le tube du Hell Well aussi vite que ce morceau de sucre se dissout dans ce café. Le Dark Mount s'effondrera et sera réduit en poussière ; Algol Island s'affaîssera dans la mer ; les océans seront vaporisés ; les continents se transformeront en une lave incandescente ; je volatiliserai la Terre, cette demeure de l'humanité orgueilleuse ; je l'amènerai à l'état de comète, de gaz impalpable ; et le souffle de Dieu qui parcourt les mondes en dispersera les molécules dans les abîmes de l'éther ; ce jour-là, je serai heureux, j'aurai retardé l'évolution de la substance et j'aurai vengé la mémoire d'Algol.

Et sans attendre la réponse, Arensen ouvrit la porte et disparut.

— Ma parole, dit Bell, Glass, vous avez raison, cet homme est fou.

— Et ce qu'il y a de plus curieux, reprit Glass, c'est qu'il y a un fond de vérité dans ses paroles.

« Évidemment le corps placé au milieu du miroir est une substance analogue au radium. Maintenant je m'explique bien des choses.

« Et savez-vous que si ce corps était actuellement dans cette chambre, et que s'il prenait fantaisie à Arensen d'en placer *un seul gramme* sur cette console par exemple, ou sous la table, nous serions irrémédiablement perdus.

« Oui, mon cher Snow, vous avez beau ouvrir de grands yeux, le radium émet des particules capables de tout désorganiser, et si le corps nouveau découvert par Arensen est encore plus actif, ses rayons doivent avoir une plus longue portée et leur activité doit être extrême. »

— Si c'est pour nous jouer de pareils tours que Dieu a inventé les chimistes, le mieux, dit Bell, est de déguerpir au plus tôt.

— Rassurez-vous, Messieurs, ai-je répondu, vous oubliez que vous êtes avec un reporter américain. S'il est nécessaire de surveiller le bonhomme, je m'en charge. À partir de ce soir, je m'installe à côté de sa chambre et, si jamais il fabrique un milligramme de ce corps radioactif, je le lui fais avaler comme une vulgaire pilule d'alcès.

Ma boutade amusa beaucoup mes deux compagnons qui riaient aux larmes.

Mais j'avais mon idée, et personne n'aurait pu m'en dissuader.

On peut tout attendre d'un fou ; cette nuit je coucherai dans la chambre contiguë à celle d'Arensen et je le surveillerai de près.

XVII

Avertissements

22 septembre.

Nous traversons sans aucun doute une période de crise sismique, car, hier soir encore, les pellicules nous ont annoncé un tremblement de terre. À en juger par l'amplitude des oscillations, le phénomène devait être plus accentué.

Ce matin en effet, alors que nous reposions à Hill Cottage, la terre a tremblé.

J'ai été réveillé par un bruit sourd que je n'ai pu localiser, puis j'ai senti mon lit se soulever. Deux minutes après, tout le personnel était debout, en proie à une frayeur bien compréhensible.

Glass s'est habillé à la hâte et est descendu surveiller les instruments. À dix heures du matin, même secousse, et maintenant tout est rentré dans le calme.

Les bandes du sismographe enregistreur concordent toujours avec l'avertissement des Martiens. C'est incompréhensible et cependant nous ne pouvons plus douter.

Nous avons consacré nos soirées précédentes à des recherches d'un autre ordre, car Bell, en fouillant le laboratoire, a cru trouver un morceau important des nouvelles pellicules, et dès que nous aurons étudié la question de pose, au moyen d'essais préalables, nous nous lancerons dans une

expérimentation qui, peut-être, nous réserve encore des surprises.

Ces deux derniers jours ont été consacrés à des travaux d'analyse spectrale : Glass veut découvrir la substance qui sensibilise les pellicules. Il est tenace, il y parviendra.

Arensen sort maintenant tous les jours, mais je le suis dans toutes ses pérégrinations. Ou dirait qu'il devient de plus en plus fou, et Glass, depuis avant-hier, fait dissoudre de fortes doses de bromure dans sa boisson.

Quand je lui ai parlé du tremblement de terre de ce matin, le chimiste s'est mis à rire.

— L'autosuggestion est une belle chose, Monsieur Snow, m'a-t-il répondu. Ce n'est pas la terre qui a tremblé, ce sont les hôtes de Hill Cottage ; moi, je ne tremble jamais, et vos sismographes sont hypnotisés. Il n'y a plus de raisonnement possible avec un pareil homme. Le mieux est de le mettre hors d'état de nuire.

Nuit du 24 au 25 septembre.

Glass avait tout disposé dans la journée pour l'essai des pellicules découvertes par Bell, lorsque ce soir, en révisant ses notes, l'astronome a cru découvrir une erreur. Jusqu'à minuit Glass a de nouveau travaillé au laboratoire, et je l'ai aidé sans comprendre : l'analyse spectrale ne lui fournit jusqu'ici que de vagues indications.

Pour nous distraire, nous avons résolu d'explorer encore le champ magnétique de la planète Mars.

Nous avons été heureusement inspirés ; cette fois, la bande sombre s'est montrée beaucoup plus large que de cou-

tume. C'est l'annonce d'un nouveau tremblement de terre pour demain dans la soirée. Le phénomène doit commencer vers cinq heures et atteindre son maximum entre six heures et sept heures, pour finir brusquement vers huit heures du soir.

À en juger par l'amplitude anormale des oscillations, il y a lieu de craindre des secousses sismiques encore plus fortes que celles du 22 septembre.

Bell s'était couché de bonne heure, nous lui avons téléphoné à Electric House. Vingt minutes après, l'ingénieur était au vingtième étage.

— Voyez cette courbe, lui dit Glass en montrant la pellicule encore humide. Qu'en pensez-vous ?

— Cette fois, répondit Bell, cela m'a l'air sérieux. Nous allons danser et m'est avis que nous ferions bien de nous tenir sur nos gardes. Vous savez que cette région du globe est désolée par les tremblements de terre.

— Oui, dit Glass, nous nous trouvons sur les bords de la grande *Dépression méditerranéenne*, ligne de fracture jalonnée de volcans et qui enserre le globe d'une véritable ceinture de feu.

— Et qui a provoqué, reprit Bell, l'effondrement de la région des Antilles. Nous sommes près d'une fosse marine qui s'aligne depuis la baie du Honduras jusqu'aux îles Vierges.

— Et comment, repris-je, les Antilles ont-elles résisté à cet effondrement ?

— Elles n'ont pas résisté du tout, continua Glass ; car, si j'ai bonne mémoire, les Antilles se sont exhausées, au contraire, à la fin de l'époque tertiaire, et le soulèvement s'est

continué en partie, témoin Algol Island, qui est de formation récente.

— Eh bien ! j'aime mieux cela, si nous avons un accident à craindre, ce serait plutôt la perspective de rejoindre la région des nuages.

— Pas du tout, reprit Bell, l'histoire de la Terre nous enseigne que rien n'est stable ; l'écorce solide est comme le niveau de la mer ; après s'être soulevée un certain temps, elle s'affaisse. À quel cycle sommes-nous ? Personne ne le sait.

— Bell a raison, dit Glass. Algol Island s'en ira comme elle est venue, peut-être partira-t-elle la dernière.

— Dieu vous entende, Glass, ajoutai-je, mais nous sommes placés dans une cruelle alternative. Il y a quelques jours, vous nous avez menacés d'être brûlés par Arensen et par ses corps radioactifs et aujourd'hui vous nous faites entrevoir la possibilité d'un bain forcé.

— Mon cher, il en a toujours été ainsi, depuis le commencement : ou l'eau ou le feu ; ou Neptune ou Pluton.

— Et alors ?

— Et alors, il faut attendre, voilà mon dernier conseil.

Cette sage résolution termina notre causerie.

Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. Arensen a passé son temps à causer tout seul.

Je me suis en la circonstance, rappelé mon ancienne profession, et j'ai écouté à la porte.

Au milieu de phrases incohérentes, le chimiste en revenait à son idée : tout détruire par sa substance radioactive ; c'était une obsession.

— Je rendrai leurs corps à la terre, s'écriait-il, et je disperserai leurs cendres aux quatre vents du ciel. Seul je régnerai sur l'île Algol ; l'âme de mon compagnon viendra près de moi et, lorsque j'aurai analysé les terres du ciel, je les pulvériserai.

« J'enfouirai dans les entrailles du sol mille kilos de la substance nouvelle et Algol Island sera transformé en un cratère géant. L'acier du Hell Well sera lancé vers les nuages et, à l'endroit où repose Algol, se creusera un abîme que l'océan ne pourra combler. »

Décidément le pauvre homme est atteint de folie.

25 septembre.

Ce matin, temps merveilleux. Le soleil s'est levé derrière une couche de fins cirrus allongés : nuages roses frangés d'argent.

De bonne heure, tout le monde est sur pied.

Au déjeuner de midi, la conversation a été plus animée que de coutume.

On discute sur le tremblement de terre attendu.

— Mon avis, dit Glass, est de ne rien décider avant ce soir. Un bon averti en vaut deux. La crise sismique ne peut commencer avant cinq heures, d'après l'examen des diagrammes, et nous aurons des secousses prémonitoires qui ne peuvent échapper au sismographe. Donc à cinq heures,

Snow et moi, nous nous rendrons au Hell Well. Inutile, Monsieur Bell, de vous déranger.

J'ai essayé de faire la sieste, sans y réussir. La chaleur est accablante, de gros nuages s'amoncellent à l'horizon. La mer est agitée et les brisants commencent à faire entendre leur bruit monotone. Vers trois heures, pluie torrentielle qui cesse peu à peu.

Au large, la houle augmente.

Enfin, à cinq heures, je suis près de Glass. L'astronome surveille déjà le sismographe. Nous sommes silencieux.

À cinq heures dix, la crise sismique est commencée. L'aiguille exécute des oscillations courtes, mais fréquentes et régulières.

— Les Martiens ont encore raison, dit Glass, ces gens-là sont décidément plus forts que nous.

— Au moment où je mets l'œil à l'oculaire, un cri m'échappe : l'aiguille a fait un saut invraisemblable.

En même temps nous percevons un grondement souterrain effrayant, quelque chose comme des décharges successives d'artillerie, dont le bruit, vingt fois amplifié par les échos répétés aux étages du puits, monte et descend le long des parois.

Tout à coup nous sommes soulevés de nos sièges et jetés à terre ; le sol tremble d'une façon inquiétante ; la formidable ossature du Hell Well vibre et gémit.

Au milieu des craquements sinistres, nous entendons le fracas des instruments et des flacons s'entrechoquant dans le laboratoire.

Glass et moi, nous avons la même pensée : nous sommes perdus.

— Vite à l'ascenseur ! me crie l'astronome.

Trop tard...

Subitement les lampes s'éteignent ; les câbles électriques sont coupés ; une obscurité effrayante nous enveloppe.

À tâtons, nous nous dirigeons vers le laboratoire où je puis enfin allumer une bougie.

La secousse est passée.

— Quelle alerte ! dis-je à Glass, vite au téléphone.

J'ai beau sonner. Personne ne répond. Le tremblement de terre a brisé les fils, il ne nous reste plus qu'une seule ressource, l'escalier. Quelques étages seulement nous séparent de la galerie de Hill Cottage, nous allons les franchir lentement. Je me suis précipité vers la porte qui donne accès à cet escalier. Glass me suit en courant.

Malédiction ! la porte ne joue plus. Le tremblement de terre en a faussé les montants métalliques ; la porte est serrée comme dans un étau, la serrure ne fonctionne plus.

Que devenir ? Où aller ? Il est cinq heures vingt. À six heures, la crise sismique battra son plein, et les pires catastrophes sont à craindre.

Dans notre affolement, nous courons à tous les commutateurs ; nous appelons de nouveau au téléphone. Peine perdue.

Pourvu que Bell n'ait pas été enseveli sous les décombres d'Electric House !

Mais Blanco et Hensch, que font-ils ? N'auront-ils pas l'idée de venir à notre secours ?

5 heures 25.

Les minutes passent, passent, et nous sommes là, ensevelis dans cet abîme à neuf cents pieds sous terre.

Encore trente-cinq minutes et nous serons réduits en bouillie. Le Hell Well ne résistera pas à une secousse plus forte. La voûte, mince paroi d'acier, suffira-t-elle à nous protéger ?

Glass et moi, nous sommes là accroupis près de la porte, sans un mouvement, retenant notre respiration, attendant, résignés, l'heure fatale.

Combien dura cette attente ? Est-ce que l'angoisse sait mesurer le temps ?

Nous n'osons plus regarder nos montres. Il nous semble à chaque instant sentir le sol vibrer sous nos pieds.

Non, nous ne nous trompons pas.

Là-bas, dans le laboratoire, une sonnerie. C'est Bell au téléphone.

— Allo ! c'est vous, Glass ?

— Allo ! Bell ?

— Oui, oui, venez vite.

— Impossible, électricité interrompue.

— Je sais, je viens de réparer le téléphone. Montez par l'escalier.

— Impossible...

— Allo ! que dites-vous, Glass ?

— Allo ! Bell ?... Allo ?...

Glass a pâli, la sueur coule sur ses tempes.

— Glass, qu'avez-vous ?

— Nous sommes perdus, le téléphone ne fonctionne plus.

Les minutes nous paraissent interminables. Après une lueur d'espoir, tout, s'est en allé. Si Bell avait au moins la pensée de venir nous chercher !

Glass a tiré sa montre : 5 heures 45, encore un quart d'heure...

On frappe du côté de l'escalier. Bell, a compris sans doute. À travers l'épaisse paroi, j'ai reconnu sa voix et celle de Hensch.

6 heures.

Sous l'effort de puissants leviers, la porte a cédé et nous sommes maintenant à Hill Cottage.

Au dehors, la foudre gronde, le vent tourbillonne, les vagues en furie s'élancent à l'assaut des falaises.

— Que faire ? a demandé Glass.

Un fracas d'éboulis, une avalanche de roches descendant les flancs du Dark Mount lui ont répondu. Nous nous

sommes précipités au dehors pendant que le sol tremble encore sous nos pas.

La secousse a duré quatre secondes à peine.

— Messieurs, s'écrie Bell, c'est le dernier avertissement. Au canot électrique ! croyez-moi.

— Par cette tempête ? reprend Glass.

— Oui, oui, insiste Bell, fuyons. Je conduirai le canot.

— Et Arensen ?

Glass est rentré à Hill Cottage. Il ramène ou plutôt il traîne Arensen suivi de Blanco.

Le vieux savant paraît ne rien comprendre à ce départ précipité.

— Algol se venge, crie-t-il à tue-tête. Bell a voulu emmener les mulâtres, mais rien n'a pu les décider.

6 heures 5.

Il faut partir d'un moment à l'autre, les oscillations peuvent s'accroître. Glass porte sur lui la pellicule indicatrice.

La dernière secousse y était bien marquée. Une autre plus forte doit avoir lieu à six heures quinze.

Nous nous sommes précipités au pas de course et nous contournons le sentier qui descend la colline.

Il ne fait pas encore nuit, mais déjà l'ombre descend sur Algol Island secouée par la tempête. Des flancs de la colline, l'oasis de verdure apparaît comme une large tache d'où

émergent les hauts palmiers, qui s'inclinent sous la violence de l'ouragan.

À certains moments, la tourmente est telle que nous ne pouvons avancer.

Les éclairs nous aveuglent, le bruit du vent et des vagues heurtant la falaise devient assourdissant.

Je me suis retourné, pour contempler une dernière fois peut-être le sommet du Dark Mount.

Étrange vision ! Un grand vol noir passe dans l'air ; on dirait un monstre ailé tournoyant au-dessus d'Electric House : c'est le toit du patio emporté par le cyclone.

Là-haut, sur la colline, les éolipyles, tordus, écrasés, semblables à des oiseaux mourants, penchent leurs grandes ailes où s'engouffrent les rafales.

Au-dessus d'eux courent des nuages noirs, déchiquetés, et les derniers rayons du soleil, à travers une éclaircie, projettent sur cette voûte livide comme des taches de sang.

Enfin nous arrivons à l'entrée de la grotte où nous attend le canot électrique. Nous voici en sûreté ; mais serait-il prudent de prendre la mer dans de pareilles circonstances ?

Glass consulte son baromètre de poche : la pression augmente ; une accalmie va se produire.

— Le cyclone s'éloigne, dit Glass. Sans espérer avoir un temps très favorable, je pense que dans cinq minutes nous pourrons sortir.

— Quelle étrange coïncidence ! reprit Bell, un ouragan accompagnant un tremblement de terre !

— Mais pas du tout, ajouta Glass. C'est presque la règle. Vous savez que les cyclones prennent souvent naissance dans les tropiques là où la chaleur solaire est à son maximum. Dans les hautes régions de l'atmosphère, il se forme alors de véritables fleuves aériens et, pour peu que la vitesse de deux courants contigus soit différente, il en résulte un tourbillon.

« Or il est bien établi aujourd'hui que la fréquence des cyclones suit la même loi que l'accroissement des taches du Soleil. Rien d'étonnant, puisque les taches indiquent un surcroît d'activité solaire.

« En outre, nous savons que les grandes taches donnent lieu, sur la Terre, à des phénomènes électriques d'une effrayante intensité : aurores polaires, déviations de la boussole, etc.

« Les exemples sont nombreux. Des faits de ce genre ont été constatés en septembre 1859, en février 1872, au mois d'août de la même année, en novembre 1882, en janvier 1886.

« En septembre 1898, j'ai étudié une grande tache solaire ayant aussi coïncidé avec des aurores. En 1903, une tache a donné lieu à des perturbations magnétiques tellement importantes que les télégraphes ont cessé de fonctionner pendant plusieurs heures dans le monde entier.

« Et je ne vous cite que les troubles principaux, ceux dont je sais les dates par cœur.

« En cette année-ci nous avons eu déjà des cataclysmes effrayants, perturbations électriques, cyclones, tremblements de terre, etc.

« Et précisément une grande tache est passée ces jours-ci au méridien central du Soleil ; je l'ai observée au télescope du Dark Mount ; vous vous rappelez, Snow ?

« Elle formait alors un immense tourbillon. Or nous savons à n'en pas douter maintenant que les taches solaires sont le siège de formidables orages électriques.

« Eh bien ! devinez quelle était la dimension du dernier cyclone solaire ?... 56.000 kilomètres, quatre fois le diamètre de la Terre.

« Vous voyez d'ici cette tempête effrayante où l'électricité règne en maîtresse, ce cyclone capable d'engloutir huit terres comme la nôtre, cet ouragan formidable couvrant une superficie de 2 milliards de kilomètres carrés, toute la région environnante du Soleil secouée par une marée formidable dont les vagues s'élèvent parfois à 200.000 kilométrée de hauteur ; et tout ceci pourrait se passer sans que nous en subissions le contre-coup !

« Nos ondes électriques influencent nos récepteurs à des milliers de kilomètres, et nous voudrions que l'électricité solaire ne vienne pas envelopper de ses effluves notre pauvre petit globe, simple grain de sable près du Soleil ? Ce serait avoir la vue courte et myope des vieux astronomes.

« Je ne serais donc pas étonné qu'il y ait aujourd'hui des aurores boréales et un orage magnétique accompagnant cet ouragan, l'un des plus violents que j'aie vus. »

— Pourquoi, repris-je, M. Algol n'avait-il pas installé une station magnétique à Algol Island ? Il me semble que c'était tout indiqué.

— Parce que, répondit Bell, une boussole dans cette île n'eût fourni que des indications sans valeur. Vous oubliez, Monsieur Snow, tous les câbles électriques sillonnant un espace d'une lieue carrée à peine. Algol employait des voltages élevés et un observatoire magnétique aurait dû être relégué à une dizaine de kilomètres au moins de nos installations.

Dans ce havre communiquant par un étroit couloir avec la mer, dans cette grotte à peine éclairée par le fanal électrique du canot, nous avons oublié la violence de la tempête qui faisait rage au dehors.

— Six heures vingt, dit Glass ; le baromètre remonte rapidement, il faut partir.

En même temps un sinistre craquement se fait entendre, la terre tremble sous nos pieds. Les eaux du lagon envahissent le quai. Instinctivement chacun regarde la voûte : aucune pierre ne s'en est détachée.

— C'est égal, dit Glass, je préfère la haute mer à cette prison dont le plafond peut crouler d'un moment à l'autre.

Arensen et Blanco ont été enfermés dans la dunette. Hensch a voulu rester sur le pont, en compagnie de Glass.

— Tout le monde est à son poste ? s'écrie Bell. Monsieur Snow, vite à la barre !

D'un coup d'œil rapide, l'ingénieur a vérifié les indicateurs électriques : l'hélice docile tourne presque silencieuse.

Le canot évolue avec précaution, et bientôt nous filons à toute allure dans le sombre tunnel.

XVIII

La fuite

26 septembre, 6 h. 30 du soir.

Nous voici en pleine mer. Comment sommes-nous sortis du tunnel ? Par quel miracle le canot n'a-t-il pas été brisé, réduit en miettes, jeté sur les flancs de l'île d'Algol ?

À peine ai-je eu le temps d'y réfléchir. J'ignore même les manœuvres qu'il m'a fallu exécuter. J'avais fait autrefois du canotage, et instinctivement j'ai dirigé l'esquif au milieu de cette mer démontée. Nous filons cap au nord-ouest avec toute la vitesse que nous permettent nos dynamos. Les accumulateurs, fraîchement chargés, fonctionnent admirablement, et Bell, plus expert que moi, vient me remplacer à la barre.

La nuit est tout à fait venue. Nous courons dans une complète obscurité : à peine voyons-nous encore blanchir la crête des vagues.

Le calme, très relatif, qui nous a permis de fuir Algol Island n'a pas duré vingt minutes. Déjà la tempête reprend et cette fois la situation devient tout à fait critique.

L'ouragan fait rage et mêle ses hurlements à ceux de la mer en furie.

À en juger par le compas, il semble bien que nous filons toujours vers Turneffe, mais avançons-nous dans ce chaos indescriptible d'éléments déchaînés ?

Je commence à regretter notre brusque départ.

Glass et Hensch sont allés rejoindra Arensen et Blanco dans la dunette ; Bell et moi, nous nous sommes attachés à la passerelle, précaution de plus en plus nécessaire.

D'énormes vagues s'abattent lourdement sur le pont, et les coups de roulis deviennent de plus en plus inquiétants.

Maintenant nous ne sommes plus maîtres de la direction. Nous fuyons devant les lames qui nous heurtent à l'arrière. C'était la situation la plus dangereuse à redouter.

Bientôt, Glass vient nous avertir que l'eau embarque sur tous les points. Que faire ?

— Veillez aux dynamos, s'écrie Bell, dont la voix se perd dans la tourmente.

À la lueur des éclairs, j'ai aperçu Algol Island doit devant nous.

À tout prix, il faut changer de direction. D'ailleurs, il semble bien que le bateau n'avance plus : les roulis deviennent effrayants.

Tantôt il est enlevé sur la crête des grandes vagues où son hélice tourne à vide, tantôt il nous entraîne au fond des gouffres béants et les lames se referment sur nous. À chaque instant nous nous attendons à être engloutis.

7 heures 15.

La mer semble vouloir s'apaiser et de nouveau nous tournons le dos à Algol Island.

À sept heures vingt nous constatons l'affolement de la boussole : en quelques secondes, elle marque tous les rumbes de l'horizon.

Bell me regarde ahuri.

Que se passe-t-il ?...

Nous appelons Glass et Arensen. Ce dernier est plus calme, on dirait que la présence du danger a exercé sur lui une influence salutaire. Sa physionomie est redevenue celle d'autrefois.

Très maître de lui, sans émotion apparente, Arensen s'est avancé ; déjà il se penche sur le compas pour mieux constater :

— Ce fait n'a rien d'extraordinaire, dans les tempêtes...

Mais tout à coup le pont s'est éclairé d'une lueur d'incendie, nos ombres sont projetées devant nous. Instinctivement nous nous sommes retournés.

Là-bas, sur Algol Island dont quatre milles nous séparent à peine, une gerbe de flammes a jailli, formidable comme le panache d'un volcan au paroxysme de l'éruption : vision merveilleuse et terrifiante.

Sous l'embrasement de la voûte céleste que parcourent les nuages emportés par la tempête, déchiquetés, aux teintes sanglantes, les flots ont pris la couleur rouge sombre du métal fondu.

Trente secondes se sont à peine écoulées que tout à coup, dominant la grande voix de la tempête, un horrible fracas éclate, rugissement épouvantable rappelant à la fois le bruit assourdissant des chutes du Niagara et celui d'une décharge de milliers de canons.

— Le volcan ! s'écrie Glass...

— Bell, vous aviez raison, son activité se réveille...

Un frisson me secoue à la pensée qu'une heure plus tard nous étions perdus.

Pendant près d'un quart d'heure le volcan lança des flammes, des scories, des roches énormes.

Du panache de fumée dont le vent disperse maintenant le faite, jaillissent des éclairs, des lueurs phosphorescentes, de véritables bombes qui se résolvent en pluie de feu comme des pièces d'artifices.

Les falaises s'enlèvent en noir sur un fond empourpré ; mais déjà de larges échancrures s'y produisent, et la lave descend à la mer en coulées incandescentes.

Sur la droite, le Dark Mount, comme un géant impassible, reste encore debout.

À sept heures et demie, le vent sauta brusquement, le ciel s'éclaircit au nord, la tempête diminuait peu à peu.

Dans une course folle, le canot bondissait sur les lames et filait à toute vitesse vers la côte.

De minute en minute, nous jetions un regard vers cette île où depuis quelques semaines tant d'insolites événements s'étaient passés.

Tout à coup une explosion formidable retentit : de nouveau le ciel s'embrase et le volcan lance des flammes.

Des scories tombent non loin du canot ; au contact de la mer, elles produisent un sifflement aigu de charbons ardents. En même temps une pluie de cendres s'abat sur nous. Le ciel prend une teinte verdâtre livide, et une odeur de soufre remplit l'atmosphère.

Une brume immense, lumineuse, dérobe l'île à nos regards ; quelques rouges traînées fusent encore vers les nuages qui prennent maintenant des reflets cuivrés, et bientôt la dernière lueur se fond dans la nuit.

8 heures.

Le vent a beaucoup diminué, le ciel s'éclaircit un peu : quelques étoiles brillent au zénith, mais autour de nous il reste encore une muraille de brume particulièrement épaisse à l'ouest et au nord.

La mer est encore houleuse et croisée. Cependant la hausse continue du baromètre marque la fin prochaine du gros temps.

— Quelle alerte ! s'écrie Glass.

— Cette fois, nous sommes sauvés, reprend Bell. Il n'y a pas de raison que la tempête revienne ; nos accumulateurs bien étanches n'ont aucunement souffert. J'ai encore une bonne charge, pourquoi ne pas doubler la pointe septentrio-

nale de Turneffe et ne pas rejoindre Bélise. Qu'en dites-vous, Monsieur Snow ?

— Parfaitement ; personne ne met aucune opposition à ce projet ?

— Alors cap au nord-nord-ouest et en avant !

Sous la main de l'habile yachtman le canot a rebondi comme un cheval ressentant la cravache. Nous filons à une allure fantastique.

Une vraie détente se produit en nous, et en silence chacun remercie Celui qui a exaucé nos prières et nous a sauvés encore une fois de la plus terrible situation.

Nous courons dans le miroitement de la lune sur la crête des vagues.

L'œil à sa lunette, Glass fouille l'horizon au sud-est.

— Voilà qui est étrange, s'écria-t-il bientôt. Algol Island a disparu : ou bien l'île est engloutie, ou nous sommes plus loin que nous le supposions.

Je m'étais approché pour lui parler, lorsqu'une exclamation de Bell nous plonge dans la stupeur.

Là, devant nous, à deux encablures, une montagne d'eau s'avance sur le yacht : c'est une sorte de talus abrupt de vingt pieds de hauteur ; il se continue, à droite et à gauche, nous barrant la route.

— Le raz de marée, consécutif à l'engloutissement de l'île ! s'écrie Arensen.

— Tenez la barre et en vitesse ! Le moindre faux mouvement peut être fatal.

Nous sommes au flanc de la masse liquide. En une seconde, une lame effroyable fond sur nous, balayant le pont de l'avant à l'arrière, arrachant le couronnement, descellant la dunette, emportant presque le bastingage.

Nous sommes perdus au milieu de l'écume et dans une chute folle le canot, transporté tout à l'heure au milieu de cette muraille mouvante, descend le versant opposé avec une vitesse vertigineuse.

Glass est descendu vers les machines, il remonte bientôt.

— J'ai tout vérifié, dit-il, la drosse du gouvernail n'a pas bronché. Mais je vous en conjure, faites comme moi, prenez une ceinture de sauvetage ; d'un moment à l'autre une nouvelle lame peut nous atteindre.

Hensch, blême de peur, est venu vers nous. En plus de sa ceinture, il a passé en bandoulière un flacon de whisky : c'est un pécheur impénitent.

8 heures 30.

Il y a dans la situation quelque chose d'anormal.

Notre canot paraît obéir à l'impulsion d'un courant marin, et, malgré tous nos efforts, le gouvernail est impuissant à tenir la route. La boussole est toujours affolée, elle doit être soumise à des courants magnétiques anormaux déterminés par la tempête sismique.

Mais, à défaut du compas, nous avons la lune pour nous orienter. Or, à s'en référer à notre première direction, il est bien évident que maintenant nous allons droit au sud : la lune nous apparaît à tribord devant.

Un quart d'heure après, notre orientation est encore changée et nous avançons vers l'ouest.

— Quel est ce courant qui nous emporte ainsi ? dit Bell.

Glass et Arensen restent silencieux.

— C'est incroyable, reprend Bell, nous sommes sur le bord d'un tourbillon.

Si l'un de nous eût douté de cette affirmation, son hésitation n'eût pas été de longue durée, car peu après, la lune, déjà haute sur l'horizon, était franchement à bâbord. Nous repassons à hauteur d'Algol Island à cinq milles environ vers l'ouest de l'endroit où s'élevait le Dark Mount.

9 heures 30.

Notre canot va comme en un vol circulaire d'oiseau. Il a acquis une telle vitesse que deux fois déjà nous sommes repassés en face des mêmes points.

Le cercle décrit par le canot paraît se rétrécir de plus en plus. J'interroge Glass.

— Rien à faire, me répond l'astronome, cette fois nous sommes perdus. Il n'y a qu'une explication plausible.

Algol Island s'est affaissée sous les eaux et a déterminé un appel de la masse liquide dans le vaste entonnoir creusé par cet effondrement. Nous allons être aspirés par ce nouveau maelstrom...

Glass voudrait encore parler, mais sa voix est dominée par un grondement épouvantable. À mesure que nous approchons du centre il nous semble entendre le bouillonnement de milliers de cataractes.

Tout à coup un long sifflement aigu déchire nos oreilles ; on dirait une foule de locomotives, laissant à la fois fuser leur vapeur comprimée à des centaines d'atmosphères. À deux milles vers l'est, une trombe gigantesque a jailli.

Un énorme geyser lance vers le ciel une boue liquide sulfureuse, qui bientôt retombe en pluie étincelante.

C'est vers ce gouffre infernal où elle a pris naissance que nous sommes attirés. Combien de temps va durer cette course à la mort ? Nul ne saurait le dire.

Le geyser n'existe plus. Le centre paraît avoir recouvré son calme. Des fines gouttelettes de vapeur d'eau ont formé autour de la lune un magnifique halo aux couleurs éclatantes. À mesure que nous tournons, il s'élargit et devient bientôt un admirable arc-en-ciel.

Soudain nous abordons une nouvelle montagne d'eau couronnée d'écume, notre canot est soulevé comme un fétu de paille, et, dans une obliquité à donner le vertige, nous grimpons au sommet de cette vague gigantesque. Sur l'immense bourrelet formé par les vagues, nous allons, nous glissons plutôt, dans une course vertigineuse.

Du haut de cette crête, le regard s'étend à perte de vue. Jamais je n'oublierai le saisissant spectacle qu'il nous est alors donné de contempler : à droite, l'immense couronne d'écume nous séparant de la mer houleuse et tourmentée ; à notre gauche, sous nos pieds, la dépression se creusant brusquement pour devenir horizontale sur une largeur d'un demi-mille environ : on dirait la margelle d'un puits gigantesque. Plus loin c'est une inclinaison brusque, et la déclivité paraît s'accentuer encore à mesure qu'elle gagne le centre.

Je ne puis mieux comparer cet ensemble qu'à l'embouchure d'un immense phonographe lançant dans les airs une cacophonie effrayante et infernale.

Nous sommes extasiés, abasourdis, ahuris.

Du haut des montagnes rocheuses j'ai contemplé de magnifiques couchers de soleil ; du sommet du Dark Mount, j'ai vu la splendeur des nuits tropicales ; de la nacelle d'un ballon, j'ai glissé sur des océans de rêves, sur des mers irréelles où les flots étaient de matières impalpables, presque éthérées.

J'ai assisté à des tempêtes effrayantes, et tous ces tableaux ne sont rien devant cette vision troublante, d'une beauté terrible. Ici l'esprit admire pendant que le corps tremble. C'est la course vers une mort certaine, affreuse, au milieu du plus féerique décor. La lune brille d'un éclat que je ne lui ai jamais vu ; sur la rive opposée, son image se reflète en forme de lignes lumineuses pressées à l'endroit où s'accroît la courbure de l'entonnoir. Aux parois du monstrueux tourbillon s'attachent comme des reflets de cristal.

Bell s'est précipité aux commutateurs, il fait machine arrière pour retarder de quelques minutes, hélas ! le moment fatal. Docile, l'hélice tourne en sens opposé, mais la manœuvre est parfaitement inutile, nous bondissons dans une course affolante, et chaque seconde nous rapproche de la paroi abrupte...

Le canot a donné de la bande et, dans un tangage formidable, nous avons cru sombrer... mais le bateau a repris son équilibre, personne ne manque à l'appel. Sur notre droite,

c'est une haute muraille liquide. Tout là-haut, à trente pieds au-dessus de nos têtes, les vagues déferlent, rugissent et se tordent. Nous courons maintenant sur une piste unie et brillante comme un champ de glace. Derrière nous, aucun sillage, par la moindre écume ; le canot semble patiner sur sa quille.

La vitesse avec laquelle nous sommes emportés sur cette route circulaire a donné au bateau une forte obliquité ; nous-mêmes, nous sommes penchés et le zénith n'est plus au-dessus de nos têtes ; la force centrifuge nous incline comme des écuyers de cirque dans une arène.

Nous n'avons plus aucune illusion ; dans quelque temps, le canot se brisera au fond du gouffre. La course sur cette piste presque horizontale ne peut guère durer plus d'une heure. Chaque tour nous rapproche peu à peu du bord interne.

Pour ma part, je suis résigné à la mort. Nous avons profité de cette accalmie pour tomber à genoux et prier.

Il faudrait un miracle pour nous sauver et nous ne le demandons pas. Je supplie Dieu de me pardonner. J'expie en ce moment la mort d'Algol dont je suis la cause indirecte... et bien involontaire.

J'éprouve un certain orgueil à mourir ainsi, victime de la science, mais aussi... de la curiosité et de l'ambition. Ce qui m'attriste plus que tout, c'est de savoir que peut-être j'emporte avec moi les secrets du Hell Well.

Si seulement je pouvais sauver mon manuscrit, le mettre en un tonnelet bien étanche, comme dans les romans des naufragés célèbres.

Ce précieux carnet, je le serre amoureusement sur moi ; il est inondé, trempé comme mes vêtements, mais on peut le déchiffrer encore...

Le bruit devient de plus en plus assourdissant : nous n'avons pu échanger aucune parole. Encore un tour et le canot piquera de l'avant dans le terrible entonnoir.

Pendant cette dernière demi-heure, le geyser central s'est réveillé ; alors quelque chose de formidable a jailli des entrailles de la terre : c'étaient de grandes plaques métalliques, l'ossature de la tour souterraine, le Hell Well emporté au loin comme une plume dans un tourbillon.

Une terreur s'est alors emparée de notre esprit, en pensant au sort qui nous attend. Au calme momentané causé par le glissement sur une surface presque plane a succédé l'angoisse de la chute prochaine dans ce cratère qui nous vomira peu après.

... Depuis combien de temps sommes-nous là ?...

Je veux retirer ma montre... lorsqu'une main me secoue violemment. C'est Hensch, les yeux hagards, démesurément agrandis... j'ai compris... À peine ai-je pu m'agripper à une filière, le bateau est comme suspendu verticalement par sa quille, je ferme les yeux instinctivement. Je veux crier, mais le souffle me manque, je ne respire plus...

Combien a duré cette chute... je ne puis l'apprécier.

Je suis couché à plat ventre sur le pont, mes compagnons sont là, encore vivants, près de moi ; le canot tourne et glisse toujours dans l'infernal tourbillon.

Mais cette fois les parois de l'entonnoir le sont resserrées : nous sommes à cent vingt pieds environ au-dessous de la marquise supérieure... Il m'est impossible maintenant, de fixer une inclinaison à ce mur liquide avec lequel nous tournoyons. Elle doit être considérable, car la lune qui passe au zénith en ce moment paraît toucher mon nouvel horizon. Le pont est très certainement incliné de plus de 50 degrés, et cependant je me suis relevé et je me promène sans aucune appréhension. Si je m'approche à bâbord, mon regard surplombe la partie inférieure de l'entonnoir ; ce dernier se rétrécit tellement que je ne saurais en apprécier la profondeur ; trois ou quatre cents pieds peut-être.

À ma grande stupéfaction, je constate que le canot ne voyage pas seul en ce gouffre horrible. Il y a là des débris de toutes sortes ; une partie des arbres et de la végétation d'Algol Island tournent avec nous ; puis voici des poutrelles, des objets légers, des scories.

Je contemple ce spectacle comme le ferait un enfant ; distraction futile devant la grande pensée de la mort.

Tout à coup une lueur a traversé mon esprit ; je me remémore la narration d'Edgar Poe : « Une descente dans le Maelstrom » ; le héros de l'histoire remarquant l'inégalité de vitesse dans la chute pour les différents objets.

Alors la pensée de mourir de cette mort horrible, de finir au milieu de ce gouffre mystérieux qui me broiera et rejettera au loin mon corps réduit en bouillie ; la pensée de la souffrance précédant la mort ; celle de l'agonie, de l'asphyxie au

milieu de cette eau brûlante, de ce bouillonnement d'enfer, tout cela me révolte.

J'ai froid, je tremble ; un grand frisson semblable à celui que doivent ressentir les agonisants secoue mon pauvre corps. La rage me prend de mourir bêtement dans ce trou noir.

J'ai froid et je respire déjà une buée chaude, faite de vapeurs salées et sulfureuses ; encore une minute et je vais défaillir.

Mes compagnons doivent éprouver les mêmes sensations. Hensch gît sur le pont, un bras passé autour d'un cordage. Bell, figé dans une pose cataleptique, ruisselant d'eau, tient la main droite crispée sur la manette du commutateur. Arensen est à genoux toujours impassible. Blanco tremble de tous ses membres. Quant à Glass, il est couché à plat ventre et du regard il sonde le gouffre béant.

J'ai froid, je claque des dents et mon cœur bat à se rompre.

Alors mon cerveau halluciné, sans doute, sous la poussée de l'onde sanguine qui bat mes tempes, me représente les visions les plus fantastiques ; je revis les sensations de la chute du Hell Well, mais cette fois, c'est une chute véritable, une mort affreuse, et comme au Hell Well, en une seconde, j'ai résolu un problème atroce : j'ai calculé le temps qu'il nous faudra pour plonger finalement dans le cratère. Je sais exactement ce qui me reste à vivre... Et dans ma folie, j'ai trouvé le moyen de reculer ce terme, de l'ajourner, d'allonger mon existence... de combien ?... peu importe... un quart d'heure peut-être !...

Et là-haut, la lune brillante, rouge à cause de la vapeur d'eau qui nous noie, éclaire cette scène lamentable : un canot tournoyant autour de cet abîme et, sur ce canot, six êtres vivants, échappés déjà par miracle à l'éruption terrible d'Algol Island ! Et dans le miroitement sur les parois liquides de cette lumière, rouge comme un fleuve de sang, rouge comme une fournaise, les objets aperçus d'en haut tournent toujours, les uns très vite, plus vite que nous, les autres beaucoup moins rapidement. Tantôt notre canot les rejoint, tantôt il les dépasse.

Bientôt nous aurons atteint un énorme tronc de palmier qui, lui, tournoie lentement dans ce tourbillon de mort. J'ai pris mon parti. D'un geste fébrile, je me suis déshabillé ; j'ai assujetti mon carnet à ma ceinture de sauvetage et, comme un fou, ou plutôt comme un naufragé embrassant une épave, dans le geste d'un affamé qui se jette sur un morceau de pain, je vais m'élancer par tribord sur l'énorme palmier. Je n'éprouverai pas plus de peine à l'atteindre qu'en une eau calme et tranquille. D'un débris de cordage je m'attacherai à lui et avec lui je voyagerai vers l'abîme. Et autant j'éprouve de peine à quitter mes compagnons, autant je ressens une joie féroce, une joie instinctive de brute à penser que le canot prendra de l'avance sur moi...

Mais, par un phénomène que je ne puis m'expliquer, le palmier, maintenant, s'éloigne de plus en plus... Il va falloir attendre encore...

Nous ralentissons notre marche. Que se passe-t-il ?

Arensen a compris mes projets ; d'un geste, il me montre les parois supérieures du tourbillon ; il me fait signe que nous remontons.

Un épouvantable fracas, une poudrière qui saute, des rugissements d'une horde de bêtes fauves, un bruit d'avalanche, des milliers d'éclairs crépitant à la fois... Malédiction ! c'est le geyser... tout est perdu. Mon Dieu ! je vous ai demandé un miracle... Pardonnez-moi... Instinctivement j'ai fermé les yeux et je sais qu'ils ne s'ouvriront plus...

XIX

ÉPILOGUE

Le « Terror »

30 septembre.

Je m'étais trompé. Mes yeux se sont ouverts. Le miracle, Dieu l'a fait... comment ? Personne ne saurait le dire.

Une trombe d'eau s'est abattue sur nous, pendant que nous éprouvions la sensation de monter à travers cette pluie torrentielle...

Maintenant nous sommes tous réunis sur le pont, fortement secoués par un roulis inquiétant.

Aussi loin que la vue peut s'étendre, c'est la mer éclairée par la lumière pâlotte d'une grosse lune à demi voilée.

Glass n'a pas quitté la barre, mais le yacht a perdu une partie notable de son gouvernail. Que faire ? Le canot n'obéit plus et l'hélice qui tourne encore ne saurait assurer notre direction.

Tantôt la houle nous entraîne vers l'est, nous rapprochant des côtes, tantôt nous allons franchement cap au sud.

Bien que notre position soit extrêmement critique, nous demeurons longtemps silencieux. Chacun goûte encore une

fois la joie de vivre, et tous nous remercions la Providence de nous avoir pris en pitié.

Enfin Arensen s'est avancé vers Bell :

— Que comptez-vous faire, mon ami ?

Glass me lança un regard moitié souriant. C'était la première fois qu'Arensen parlait un tel langage.

Puis il ajouta aussitôt :

— Tant que l'hélice conservera sa vitesse, nous tiendrons la mer. Où en sont vos accumulateurs ?

— Rien n'a bronché, dit Bell, et sans ce malheureux gouvernail, dans une heure nous serions à Turneffe.

— Bien, mais le gouvernail n'existe plus.

— Sans doute...

— Alors vérifiez la charge des accumulateurs.

— Voyez vous-même, reprit Bell, aucun circuit n'est interrompu, la lampe électrique fonctionne encore. Nous avons certainement huit heures de charge devant nous.

— Eh bien ! dit Glass, je mets aux voix une proposition ; si en réduisant d'un tiers notre allure, nous constatons que tout va bien, je demande qu'on épargne notre force motrice.

— Évidemment, dit Arensen, cela nous donnera du temps.

Le courant fut diminué, l'hélice ralentit et le roulis demeura fort supportable.

— Ce que je comprends moins, ajoutai-je, c'est que nous courions toujours vers le sud.

— Vous voulez dire « vers le sud-ouest », reprit Bell, et dans une direction opposée à la côte. Et pas moyen de ralentir davantage sans de graves inconvénients.

— Oui, dit Arensen, nous allons vers la Jamaïque ; bien certainement nous sommes portés par un courant puissant que nous ne pouvons remonter. Allons, à la grâce de Dieu ! Avons-nous des vivres, au moins ?

À cette pensée, Hensch avait recouvré l'usage de la parole :

— Oui, Monsieur Arensen, et des vivres pour quatre jours, sans compter l'eau, mais voilà une boisson qui ne fait pas mon affaire... Heureusement, ajouta-t-il en caressant son tonnelet qui ne l'avait pas quitté d'une minute, heureusement que je suis homme de précautions, et j'ai là du whisky comme on n'en fabrique plus.

— Gardez votre whisky, dit Glass, et n'en buvez pas trop...

— Oh ! par ce temps de chien, répondit Hensch, une rasade ne peut faire de mal.

8 heures du matin.

Nous sommes en pleine mer des Antilles, pas une voile n'est apparue depuis le lever du soleil.

Cependant, Arensen, qui inspecte l'horizon avec sa lunette, signale une sorte de bouée à l'avant.

— Voyez-vous ce point noir, on dirait qu'il file devant nous...

Tous nous avons regardé dans la direction.

Ce point noir nous intrigue. Une épave peut-être...

Bientôt il devient évident que nous gagnons sur lui. Dans quarante-cinq minutes nous passerons à sa hauteur, à moins que nous l'effleurions.

Peu à peu l'objet s'est précisé. Ce n'est pas une épave, on dirait un sous-marin.

Si nous pouvions l'atteindre, dit Hensch, oh ! Monsieur, quel déjeuner ! Je vous promets de vous montrer une fois de plus mon talent.

— Taisez-vous, dit Arensen. Nous ne nous trompons aucunement, c'est un sous-marin. Voyez le périscope hors de l'eau.

Nos mouchoirs ont été agités en signe de détresse, car notre drapeau n'existe plus.

10 heures 30.

Quelle aventure ! Où sommes-nous ? De quelle nationalité sont les gens qui nous entourent ?

Arensen a raconté les incidents de la nuit au capitaine de cet invraisemblable bâtiment.

Celui-ci l'a écouté sans l'interrompre.

Puis, après un silence :

— Messieurs, vous êtes à bord d'un navire comme vous n'en avez jamais vu. L'humanité me commande de vous garder sur le *Terror*, puisque votre yacht est désemparé, mais je me vois dans l'impossibilité absolue de vous rapatrier.

— À quelle nationalité appartient le *Terror*, capitaine ?

— Aucune, Monsieur ; le *Terror* fait route vers l'Antarctique, et sous aucun prétexte je ne puis toucher terre avant d'avoir rempli ma mission.

— Alors, a repris Arensen, nous sommes prisonniers ?

— Oui et non, Monsieur : ou bien vous retournerez sur le yacht qui vous a jetés parmi nous, ou bien vous viendrez avec nous dans l'Antarctique ; il n'y a pas de milieu.

— Une expédition polaire... voilà ce que vous nous proposez si j'ai bien compris, dit Bell.

— Qui vous parle d'une expédition polaire ! Je ne vous permets pas, Monsieur, d'interpréter mes paroles. J'ai dit que le *Terror* est à destination du pôle Sud, ne m'en demandez pas davantage. Je pense pouvoir vous rendre au monde civilisé, dont nous autres ne faisons plus partie, dans le courant de l'année prochaine. À vous d'accepter ou de refuser.

Une pensée m'est venue en entendant parler ce mystérieux personnage.

— Glass, présentez-moi.

— Bien volontiers.

Nous nous sommes avancés l'un et l'autre.

— Monsieur Snow, reporter du *The Light*.

Le capitaine, après un salut cérémonieux, m'a tendu le main.

Alors m'adressant à lui :

— Monsieur, j'ai une faveur à vous demander.

— Parlez, Monsieur Snow.

— Évidemment, nous n'avons pas le choix entre vos deux propositions. Donc nous vous suivrons.

— Peut-être ne le regretterez-vous pas, Monsieur ? Un reporter américain ne doit négliger aucune occasion d'intéresser ses lecteurs.

— J'y ai pensé, ai-je repris aussitôt ; mais, en attendant, mes lecteurs, comme vous le dites si bien, resteront longtemps sans manger.

— Et alors ?

— Et alors les ordres que vous avez reçus s'opposent-ils à l'envoi par la poste d'un manuscrit que j'ai sauvé du naufrage et que je leur destine.

— Pas du tout, Monsieur, pourvu que ce manuscrit ne soit pas une lettre, comment dirai-je ?... privée, par exemple.

— Vous pouvez en demeurer certain.

— All right ! tout s'accomplira selon votre désir ; une condition encore : votre manuscrit sera déposé sur ma table avant sept heures du soir.

4 heures de l'après-midi.

J'ai révisé mes notes que je confierai bientôt au capitaine. Quel être énigmatique ! Glass, après le déjeuner, m'a accompagné dans ma chambre, et nous avons causé des événements de la journée et de la nuit précédente.

Où sommes-nous ? À bord du *Terror*, évidemment, que nous visiterons bientôt, paraît-il ; mais quel est ce navire ?

Un bâtiment n'appartenant à aucune nationalité ; un sous-marin construit avec tout le confort et le luxe modernes ou l'on ne ressent ni roulis, ni tangage ; un vaisseau à destination du pôle Sud, et qui se dirige vers ces régions désolées sans avoir pour but de faire une expédition polaire. Tout cela me paraît aussi étrange que les anciens projets d'Algol.

Glass et Bell sont très intrigués. Arensen est resté presque muet depuis son arrivée. Quant à Hensch, il a dû trouver place à la cuisine. Par lui nous saurons peut-être les potins du bord.

Et comme je disais à Glass mon effroi de rester enfermé des semaines peut-être entre les flancs de ce monstre d'acier :

— Mon cher, m'a-t-il répondu, vous avez recherché autrefois un reportage sensationnel, et voilà que, sans vous déranger, on vous en offre un second aussi intéressant peut-être que le premier. Alors... de quoi vous plaignez-vous ?

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

<https://ebooks-bnr.com/>

en janvier 2025.

– Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Isa, Yves, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Théophile Moreux, *Mars va nous parler* in *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*, Paris, Douin, du 16.10.1924 au 02.04.1925. L'édition initiale, parue en volume, a pour titre *Le Miroir sombre ou les reportages sensationnels de Julius Snow : l'énigme martienne*, Paris, Lethielleu, 1911. L'illustration de première page est un extrait déformé d'une vue prise le 30.03.2019 par l'Agence spatiale européenne du cratère Moreux, disponible sur le site esa. int.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.